BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
I.ª SALA

SCAFFALE 10 Cas

PLUTEO

N.° CATENA 57

THÉATRE ALLEMAND, OU RECUEIL DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES,

Tant anciennes que modernes, qui ont paru en langue Allemande; précédé d'une Dissertation sur l'Origine, les Progrès & l'état actuel de la Poésie Théâtrale en Allemagne.

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

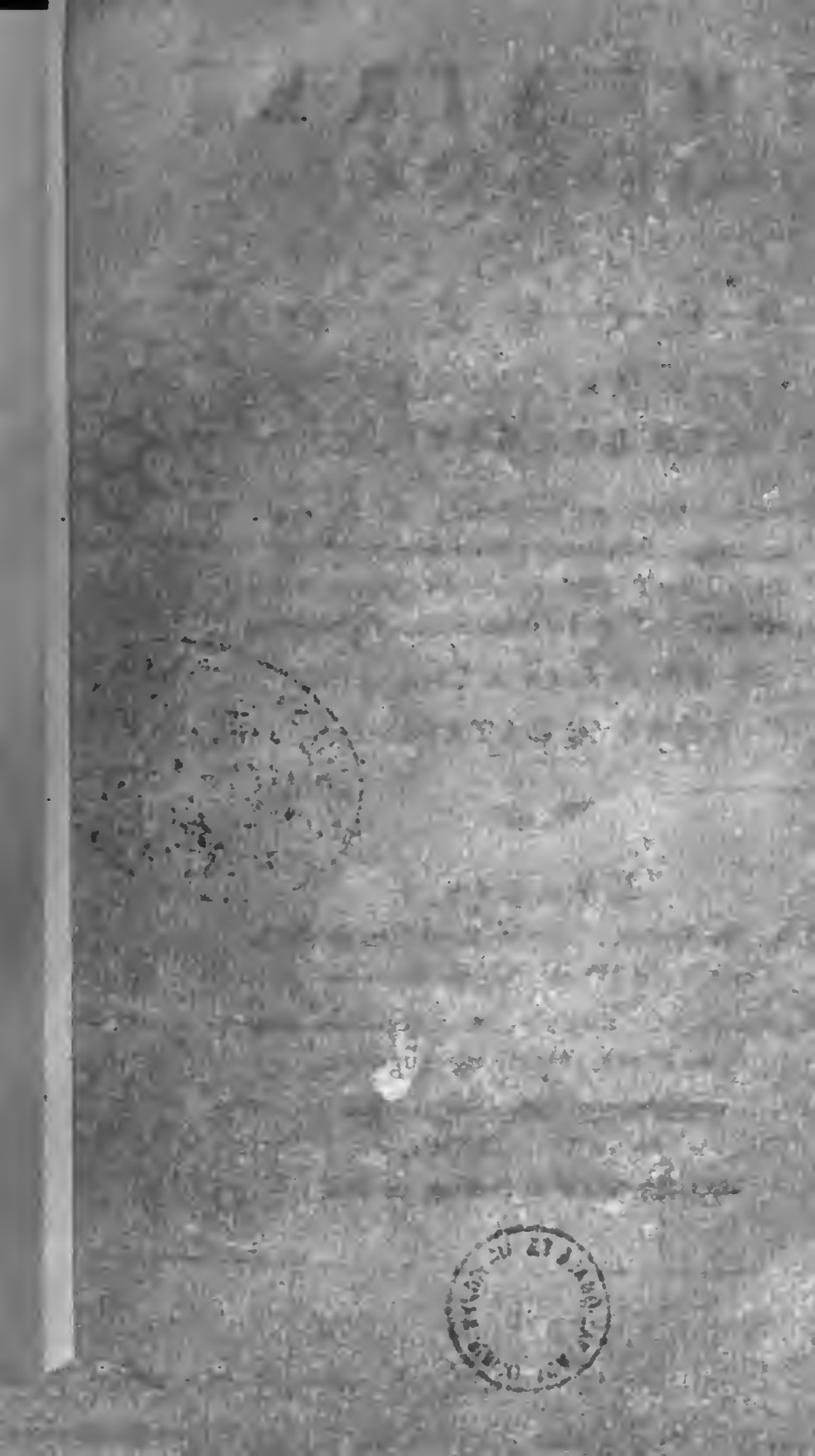
Chez M. JUNKER, premier Professeur de Droit public, à l'Ecole Royale Militaire.

Et chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai & près l'Eglise des Augustins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE VI. EMANUELE



THÉATRE

ALLEMAND.

TOME QUATRIEME.

AVERTISSEMENT.

LE Public a ſans doute accueilli favorablement cet Ouvrage, puiſque l'Edition des deux premiers Volumes a été épuiſée en fort peu de temps, & que l'on nous en demandoit ſouvent la ſuite : cependant des obſtacles qui venoient du dérangement des affaires du Libraire, Propriétaire des premiers Volumes, ne permettoient pas d'en publier de nouveaux, quoique tout prêts à être mis ſous Preſſe, & moins encore de faire réimprimer ceux qui avoient déjà paru. Un moyen de remplir ce double objet, étoit de fournir aux frais de l'Impreſſion, ſans recourir à MM. les Libraires : & c'eſt celui qu'il a enfin fallu prendre.

C'eſt apparemment le ſuccès de notre Recueil, qui a fait naître à

d'autres l'idée de traduire auſſi des Pieces Allemandes, même de celles dont nous avions déjà donné la Traduction. Ces nouveaux Traducteurs avoient ſans doute leurs raiſons pour garder un profond ſilence ſur l'exiſtence de notre *Théâtre* & de la *Diſſertation* hiſtorique & critique dont il eſt précédé. Plus ſinceres ou moins prudens qu'eux, nous ne nous ſommes point fait de peine d'avertir, à la fin de la Diſſertation citée, que M. C** D** avoit déjà publié en Hollande un Théâtre Allemand : & avec la même ſincérité, ou avec auſſi peu de retenue, nous ferions ici connoître ces nouvelles Traductions, ſi pluſieurs Journaliſtes ne nous avoient diſpenſés de ce ſoin. Il eſt vrai que nous n'oſerions induire le Public en erreur, en inſinuant que ce ſont ces *Littérateurs* qui les premiers ont fait connoître en France les Productions dramatiques des Allemands & l'état de leur Théâtre.

Ce n'eſt pas à nous d'apprécier : travail de ceux qui ſont entrés près nous dans cette carriere. Il aut croire qu'ils ont voulu mieux aire ; nous ne pouvons que prier es Connoiſſeurs de comparer.

Ceux qui prendront la peine de lire notre *Diſſertation ſur l'Origine, les Progrès & l'État actuel de la Poëſie théâtrale en Allemagne*, & l'*Hiſtoire du Théâtre Allemand* qui ſe trouve ailleurs, y remarqueront une grande diverſité, non-ſeulement dans la maniere de repréſenter les faits, mais dans les faits mêmes. Par exemple, nous diſons & nous prouvons, en rapportant le ſujet d'une Piece, que les Allemands avoient des repréſentations véritablement théâtrales dès le commencement du quatorzieme ſiecle : tandis que les Auteurs de l'Hiſtoire trouvent les premieres traces de Pieces Allemandes dans les *Jeux de Carnaval*, vers le milieu du quinzieme ſiecle. Quant à la na-

ture des Jeux de Carnaval, qui nous ont paru avoir du rapport aux *Myſteres*, ces Littérateurs aſſurent qu'ils répondent aux Pieces des *Troubadours*, Poëtes qui, ſelon nous, cultivoient tout un autre genre, & avoient pour contemporains, en Allemagne, les *Minne-Sænger*, ou *Chantres d'amour*, &c. &c. &c.

Si ces mêmes Littérateurs s'accordent quelquefois avec nous, on voudra bien ſe ſouvenir que notre *Diſſertation* a été imprimée dix ans avant leur *Hiſtoire*.

Pour faciliter la beſogne à ceux de nos Lecteurs qui voudroient comparer les nouvelles Traductions avec les nôtres, nous allons mettre ſous leurs yeux, pour échantillon, quelques paſſages des *Juifs*, Comédie qui ſe trouve dans notre premier Tome, en obſervant de diſtinguer les deux Verſions par le Caractere d'Impreſſion.

SCENE PREMIERE.

MICHEL, MARTIN.

MARTIN.

Ancienne Traduction. QUE tu es bête, mon pauvre Michel !

Nouvelle Traduction, *Te voilà donc, ma bête de Michel !*

MICHEL.

Que tu es bête, mon pauvre Martin !

Et te voici, mon imbécille de Martin !

MARTIN.

Avouons que nous sommes bien bêtes l'un & l'autre. Le grand mal que ç'eût été, d'expédier encore celui-là !

Il faut convenir que nous fûmes hier tous deux de grands sots : un homme de plus ou de moins n'est pas une si grande affaire.

MICHEL.

Pouvions-nous nous y prendre plus adroitement ? Nous étions bien déguisés ;

le Cocher étoit dans nos intérêts, eſt-ce notre faute ſi la fortune nous a tourné le dos ? Je te l'ai déjà dit mille fois, mon ami ; on ne devient pas même bon voleur ſans la fortune.

Mais, dis-moi, pouvions-nous prendre mieux nos meſures ? Nous étions maſqués juſqu'aux dents, le Cocher étoit d'intelligence avec nous ; eſt-ce notre faute ſi la fortune a traverſé notre entrepriſe ? Je l'ai dit plus de cent fois : ſans le maudit bonheur, on n'eſt pas même un bon ſcélérat.

MARTIN.

Peut-être avons-nous par-là évité la corde pour quelques jours de plus.

Mais, en y penſant ſérieuſement, cela nous éloigne tout au plus pour quelques jours de la corde.

MICHEL.

Si on pendoit tous ceux qui volent, la terre ſeroit bientôt un déſert. Le monde eſt plein de voleurs : & on ne voit que des gibets vuides. Avec le temps, Meſſieurs

les Juges auront apparemment la complaisance de laisser dépérir ces épouvantails. A quoi sont-ils bons en effet ? Tout au plus à nous faire détourner les yeux lorsque nous passons à côté.

Que parles-tu de corde ? Si tous les voleurs étoient pendus, les Justices seroient plus près les unes des autres qu'elles ne le sont. A peine en voit-on une de deux lieues en deux lieues, encore sont-elles dégarnies & propres seulement à la représentation. Je pense que Messieurs les Juges auront bientôt la politesse de laisser tomber ce vilain usage en désuétude ; aussi-bien, à quoi servent ces épouvantails ? Tout au plus à faire fermer les yeux à quelques-uns de nous, quand ils passent devant des gibets.

MARTIN.

C'est même ce que je ne fais pas. Mon grand-pere & mon pere y sont morts. Puis-je faire mieux que de les imiter ? Je ne rougis pas de mes parens.

Moi, je n'en cligne pas l'œil seulement; mon pere, mon grand-pere, toute ma famille a été branchée; je suis leurs erremens, & je m'attends au même sort; il ne faut jamais rougir de l'état de ses peres.

MICHEL.

Mais ils rougiroient de toi. Qu'as tu fait jusqu'ici, qui puisse te faire regarder comme leur fils?

Mais, toi qui parles, nos illustres te renieroient; tu n'as encore rien fait de mémorable & qui soit digne d'eux.

MARTIN.

Crois-tu donc que notre maître en aura été quitte pour la peur?... Et quant à ce maudit Etranger qui nous a arraché du bec un si friand morceau, laisse-moi faire, je m'en vengerai ou je ne pourrai. Sa montre m'appartiendra à coup sûr, ou bien.... Le voici fort à propos. Vîte, va-t'en. Je projette un coup de maître.

Penses-tu que notre maître en soit quitte pour cela? Et cet impertinent Voyageur

étranger qui m'a ravi une ſi belle proie, il me le payera auſſi, morbleu. Il nous laiſſera quelque choſe du ſien, ou.... Mais le voici, retire-toi, je veux faire un coup de maître.

MICHEL.

Ma part, au moins; ma part!

Je te laiſſe; mais.... mi-part, mi-part!

SCENE IV.

LE VOYAGEUR ET SON VALET.

LE VOYAGEUR.

DEPECHONS-LA, je vous en prie. Allez ſeller nos chevaux. Je veux partir avant midi.

Point d'étourderie, Mons Chrétien. Allez ſeller les chevaux, je veux partir avant midi.

LE VALET.

Tout de bon? Je vois bien que vous voulez vous divertir aujourd'hui. Eſt-ce la petite Demoiſelle de céans qui vous

met de ſi bonne humeur ? Elle eſt, ma foi, gentille.... Il faudroit ſeulement que cela eût quelques années de plus.... ſeulement quelques années.... N'eſt-ce pas, Monſieur ? Quand les filles ne ſont pas parvenues à un certain degré de maturité....

Puiſque Monſieur plaiſantoit tantôt en me conſeillant de prendre un double déjeûner, comment croirai-je qu'il parle ſérieuſement à préſent ? Au reſte, Monſieur eſt bien le maître de s'égayer avec moi. Mais, ne ſeroit-ce pas la jeune Freule (1) *qui le met de ſi bonne humeur ? Oh, c'eſt une charmante enfant ! Si elle étoit ſeulement un peu plus âgée, un peu.... N'eſt-ce pas, Monſieur ? Oui, un peu plus, là;... car, avant qu'une jeune perſonne ait acquis un certain degré d'embonpoint;... un certain....*

(1) Tous les Allemands qui ſe ſervent de ce mot, prononcent *Frêle*; il vient de *Fræulein*, Demoiſelle, diminutif de *Frau*, Dame.

LE VOYAGEUR.

Allez, & faites ce que je vous ai dit.

Allez, Mons Chrétien, & faites ce que je vous ai dit.

LE VALET.

Vous prenez le ton sérieux, &c.

Ah! ceci est sérieux, &c.

SCENE XI.

LE VALET, *parlant à la Soubrette.*

Où en étions-nous?... A l'amour.... ouf.... Je vous aime donc, Mademoiselle; je vous aime à la folie, vous dirois-je, si vous étiez une Marquise Françoise.

Où en étions-nous?... Oui.... à l'amour: je vous aime donc, Mademoiselle. Je vous aime, vous dis-je, fussiez-vous une Marquise Françoise.

Nous devons observer que le contresens de la derniere phrase de la nouvelle Traduction ne doit pas être mis sur le compte de l'Auteur de la Piece.

Dans notre troiſieme Tome, nous donnons la Traduction d'une Tragédie où l'Auteur, feu *M. de Brawe*, a voulu peindre toutes les horreurs auxquelles les circonſtances doivent entraîner un Athée conſéquent & fidéle à ſes principes. C'eſt la ſeconde incurſion que les Auteurs dramatiques Allemands ont haſardée contre la maladie de l'Eſprit fort, qui ſemble devenir épidémique en Europe. Il faut bien qu'elle ſoit auſſi commune en Allemagne qu'on la dit être en Angleterre & en France, puiſqu'elle a excité le zele de perſonnes qui, par leur caractere, ne paroiſſoient pas deſtinées à y chercher des remedes. Nous ne déciderons pas leſquels de ces remedes ſeront les plus propres à arrêter les progrès du mal, ou ceux de M. *Leſſing* qui ſont doux, ou ceux de M. de *Brawe* qui ſont amers. C'eſt à la partie du Public faite pour en connoître & pour les adminiſtrer, qu'il

appartient de prononcer : nous nous bornerons à faire des vœux pour l'efficacité des uns & des autres.

Il eſt à croire que les François verront avec plaiſir, entre les Pieces contenues dans les nouveaux Volumes que nous leur offrons aujourd'hui, la fameuſe *Minna de Barnhelm* de feu M. Leſſing ; au moins notre Traduction les mettra-t-elle en état de juger avec connoiſſance de cauſe ſi c'eſt à tort ou avec raiſon que les Allemands n'ont regardé *les Amans généreux* de M. Rochon de Chabannes, que comme une copie très-imparfaite & nullement comparable à ſon original.

Une autre Piece intéreſſante de ces Volumes eſt *Romeo & Julie* de M. Weiſs. Elle a eu le plus grand ſuccès en Allemagne, & a en effet de grandes beautés, qui cependant n'ont pas dû nous empêcher de relever, dans des Remarques, quelques écarts où l'eſtimable Auteur

s'eſt laiſſé entraîner faute de préférer conſtamment le langage de la nature au clinquant de l'eſprit. Si, comme nous le prévoyons, ces Remarques déplaiſent à des Allemands trop prévenus en faveur de tout ce qui ſort de la plume de leurs bons Auteurs, ils voudront bien ſe ſouvenir de la ſévérité (1) avec laquelle leurs Cri-

(1) Celui de tous les Littérateurs Allemands qui a le moins uſé de ménagement envers les Auteurs François, & qui même a oſé imprimer que les François n'avoient pas encore un Théâtre tragique, c'eſt M. Leſſing. Il eſt vrai que ſa critique porte par-tout l'empreinte de la plus profonde connoiſſance des regles de l'art, & qu'elle eſt toujours appuyée ſur des raiſonnemens qui méritent, ce nous ſemble, l'attention de tous ceux qui ſe piquent de bien entendre le Théâtre. Les François ſont maintenant à même de lire ce que cet Ecrivain penſeur a

tiques ont coutume de juger les meilleures Pieces Françoiſes, lorſqu'ils les trouvent défectueuſes.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit, dans notre *Diſſertation*, de l'état actuel de la Poëſie théâtrale en Allemagne ; &, quant à la ſuite de ce Recueil, nous nous bornerons à avertir que nous continuerons d'en faire paroître les Volumes deux à deux, & le plutôt que nos autres occupations nous le permettront. On peut être sûr qu'ils renfermeront tout ce que l'Allemagne a produit de conſidérable dans ce genre, notre intention étant

---

trouvé à redire à des Pieces en poſſeſſion d'être regardées comme des Chef-d'œuvres, & même comme le *non plus ultrà* de l'Art dramatique. La Traduction de ſa *Dramaturgie* vient de paroître, & ſe trouve aux mêmes adreſſes que ce Théâtre Allemand.

de faire entrer également dans notre Recueil les bonnes Pieces dont les nouveaux Traducteurs se sont emparés. L'ancienneté de notre entreprise nous y donneroit droit, quand même nos concurrens, en traduisant ce que nous avions déjà traduit, ne nous auroient pas autorisés à user de représailles. Notre dernier Tome ne sera pas le moins intéressant : il contiendra un Précis des critiques que les plus savans Littérateurs Allemands ont faites des Pieces contenues dans notre Collection.

L'Approbation & le Privilege se trouveront à un des Volumes suivans.

THAMOS,

ROI D'EGYPTE,

DRAME HÉROIQUE

EN CINQ ACTES.

De M. le BARON DE GEBLER.

de faire entrer également dans notre Recueil les bonnes Pieces dont les nouveaux Traducteurs se sont emparés. L'ancienneté de notre entreprise nous y donneroit droit, quand même nos concurrens, en traduisant ce que nous avions déjà traduit, ne nous auroient pas autorisés à user de représailles. Notre dernier Tome ne sera pas le moins intéressant : il contiendra un Précis des critiques que les plus savans Littérateurs Allemands ont faites des Pieces contenues dans notre Collection.

L'Approbation & le Privilege se trouveront à un des Volumes suivans.

THAMOS,

ROI D'EGYPTE,

DRAME HÉROIQUE

EN CINQ ACTES.

De M. le BARON DE GEBLER.

ACTEURS.

THAMOS, Roi d'Egypte.

PHÉRON, Prince du Sang Royal.

MIRZA, Supérieure des Vierges consacrées au Soleil.

SÉTHOS, Grand-Prêtre du Temple du Soleil.

SAIS, MYRIS } Jeunes Filles d'une naissance illustre, élevées chez les Vierges du Soleil.

PHANÈS, Chef des Troupes.

HAMMON, Prêtre du Soleil, Confident de Séthos.

CHŒUR de Prêtres.

CHŒUR des Vierges du Soleil.

PRINCES & GRANDS du Royaume.

GUERRIERS Egyptiens.

Le Théâtre représente, aux 1, 3, 4 & 5e. Actes, le Temple du Soleil d'Héliopolis, alors Capitale de l'Egypte. Au second Acte, on voit une Galerie de l'habitation des Vierges du Soleil. On suppose le Temple du Soleil situé entre cette habitation & le Palais des Rois. Derriere le Temple sont les habitations des Prêtres. Le tout communique ensemble. L'action commence de grand matin, & dure jusqu'au coucher du Soleil.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

On chercheroit en vain dans les *Dynaſties* des Rois d'Egypte les noms de *Menès*, *Rameſsès*, & *Thamos* ou *Thetmos*, ſe ſuivant immédiatement. Mais quel eſt le Lecteur qui ignore qu'il regne dans les anciennes annales de cet Empire une confuſion extrême, & que preſque chaque Hiſtorien donne une autre ſuite des Monarques Egyptiens? Dans plus d'une *Dynaſtie* on voit des lacunes. Tout eſt couvert de profondes ténebres. Ainſi l'Auteur du préſent Drame a pû choiſir à ſon gré, & l'époque des événemens, & les noms des perſonnes. Son plan exigeoit que l'action fût placée

dans les temps les plus éloignés, où la ſuperſtition n'avoit pas encore avili la raiſon humaine juſqu'au point de prendre des Crocodiles, des Chats & des Oignons pour l'objet d'un culte religieux, & où l'idolatrie, moins éloignée de ſon origine, n'adoroit encore que des Aſtres bienfaiſans & des Héros. En remontant auſſi haut, il pouvoit introduire ſur la Scene des Prêtres ornés d'une barbe vénérable, quoiqu'il fût que, ſuivant le récit d'Hérodote, les Prêtres Egyptiens ſe raſoient juſqu'aux ſourcils. Il pouvoit imaginer des Communautés de Vierges conſacrées au Soleil, & chargées de l'éducation d'une brillante jeuneſſe. Il pouvoit auſſi faire chanter au ſacrifice des hymnes, * uſage de

l'exiſtence duquel il eſt d'ailleurs très-perſuadé, par des raiſons qu'il ſeroit inutile de détailler ici. Et quand même il auroit péché contre le *Coſtume*, quel Auteur dramatique l'a jamais obſervé à la rigueur ? A l'égard du lieu où ſe paſſe l'action qu'il place à *Héliopolis*, Ville de la Baſſe-Egypte, le *Syncelle* eſt ſon garant, cet Ecrivain faiſant mention d'une *Dynaſtie* de Rois d'Egypte, qui y avoit réſidé ; quoique les autres Hiſtoriens ne parlent que des Rois *Tanites*, *Memphites*, *Dioſpolites* & *Saïtes*.

Puiſſe d'ailleurs cet eſſai dramatique, & les nouveautés que l'Auteur y a haſardées, particulierement les Chœurs du premier & du cinquieme Acte, trouver des juges

indulgens! Comme ce chant, tantôt majeſtueux, tantôt touchant & lugubre, faiſoit une des grandes beautés de la Tragédie ancienne, l'Auteur ſouhaite depuis long-temps d'en voir l'uſage rétabli. Il y a voulu encourager ceux de ſes confreres qui, aux dons de Melpomène, joignent le feu d'un génie poëtique. Qu'on lui ſache au moins gré de ſes bonnes intentions!

Fin de l'Avertiſſement.

THAMOS,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Grand-Prêtre SÉTHOS *avec ſa ſuite, parmi laquelle ſe trouve* HAMMON, MIRZA *& les autres Vierges ſacrées.*

(*Le Théâtre repréſente l'intérieur du Temple du Soleil. Dans le fond on apperçoit l'image de la Divinité. C'eſt la figure de cet Aſtre bienfaiſant, travaillée en or, & reſplendiſſante. Sur un autel portatif brûle le feu ſacré, dans lequel Séthos, aſſiſté de deux Prêtres, jette de l'encens. Le côté droit du Théâtre eſt occupé par*

les Vierges du Soleil. Vis-à-vis d'elles ſont rangés les Prêtres. Les uns & les autres ſont habillés de blanc. Sur le voile des Vierges on voit la figure du Soleil, brodée en or. Les deux Chœurs chantent alternativement l'hymne ſuivant.)

CHŒUR

DES PRÊTRES ET DES VIERGES.

Soleil dans ta carriere
Déjà ta brillante lumiere
A chaſſé l'ombre de la nuit.
De l'Egypte déjà le commun ſacrifice
Pour t'honorer ſe reproduit.
A nos vœux ſois propice
Et que Thamos, par tes bontés,
Ne coule que des jours ſereins & fortunés.

LES PRÊTRES, *ſeuls.*

Ah! ſur cette jeuneſſe
Répands, Être éternel & pur,
L'obéiſſance & la ſageſſe:
Donne la force à l'homme mûr,
Et qu'après les honneurs que la gloire diſpenſe,
Il ſerve encor l'Etat par ſa prudence.

LE CHŒUR.

A nos vœux ſois propice, &c.

LES VIERGES, *ſeules.*

Que de l'Egypte les filles,
Ornement de leurs familles,
Soient un jour le bonheur de leurs tendres époux:
Que goûtant le ſort le plus doux,
Dans le ſein de la modeſtie,
Elles paſſent, ainſi que nous,
Une paiſible vie.

TOUS.

A nos vœux ſois propice, &c.

LES PRÊTRES.

Que couronné par la Victoire,
Thamos des ennemis devienne la terreur.

LES PRÊTRESSES.

Qu'il ſoit de l'Egypte la gloire,
Et que, Pere & Monarque, il en ſoit le bonheur.

L'Hymne terminé, tous ſe proſternent & adorent en ſilence la Divinité. Au bout de quelques momens le Grand-Prêtre ſe leve, ainſi que tous les autres, & dit, en ſe tournant vers l'aſſemblée:

SÉTHOS.

QUEL eſt le moment où des Mortels puiſſent ſe paſſer de l'aſſiſtance des Dieux? Elle ne nous fut jamais plus néceſſaire,

que dans ce jour, qui va décider du ſort de tout un Empire. Thamos, notre jeune Roi, prend en ſes mains les rênes du gouvernement, & ceint ſon front du ſacré Diadême. Des Peuples innombrables vont obéir déſormais à ſes loix; ils trouveront par lui ou leur ſalut, ou leur perte..... Ils ſeront heureux, je vous en ſuis garant, Egyptiens! car Thamos honore les Dieux & aime les hommes. (*aux Prêtres*) Vous, Prêtres du Soleil! préparez tout pour la ſolemnité de ce ſoir. Que le temple reſte fermé, & que ſes portes ne ſoient ouvertes qu'au Roi ſeul, & à ceux qui viendront de ſa part. (*aux Vierges*) Et vous, Vierges ſacrées, redoublez aujourd'hui dans le Temple, & dans vos retraites paiſibles, vos vœux pour le bonheur de l'Empire. Prononcez par des levres pures, ils ſeront exaucés, & nous en verrons l'accompliſſement.

(*Les Prêtres & les Vierges ſe retirent, chacun de leur côté. Séthos & Hammon reſtent ſeuls dans le Temple*).

SCENE II.

SÉTHOS, HAMMON.

SÉTHOS.

NOus ſommes ſeuls... Tu ſais, Hammon, que l'eſprit de révolte s'eſt manifeſté dans plus d'un endroit du Royaume. Le danger croît; peut-être en ce jour même verrons-nous éclater un feu qui brûloit depuis long-temps ſous la cendre... Lis ces billets! on les a trouvés affichés aux portes du Temple.

HAMMON (*lit*)

« La fille de notre grand Roi Menès, » Tharſis vit encore. C'eſt à elle, & à » l'époux qu'elle choiſira, que l'Empire » appartient. Thamos, fils du rebelle » Rameſsès, n'eſt qu'un uſurpateur ».

SÉTHOS.

Tu t'étonnes? Tu as raiſon. Que le plan des Rebelles eſt bien imaginé! Cette voie ſeule peut faire réuſſir les vues am-

bitieuſes de leur chef... Thamos eſt aimé; les vertus du fils ont fait oublier les crimes du pere. D'ailleurs, ma race paſſant pour éteinte, le ſceptre lui appartient de droit. Ce n'eſt qu'à moi, ou à ma fille, ſi l'un de nous deux reparoiſſoit, qu'il devroit le céder... Une fauſſe Tharſis jouera le rôle de ma malheureuſe fille. (*en ſoupirant*) Ah, Hammon! tu ſais quel funeſte événement me l'a ravie.

HAMMON.

Oui, Seigneur, le ſouvenir de cette terrible nuit reſte toujours préſent à ma mémoire... Il me ſemble voir encore l'ennemi entrer par trahiſon dans la ville, une partie de la garniſon gagnée ſe joindre à lui, & le reſte, demeuré fidele à ſon Roi, périr par le fer & par les flammes. Je crois entendre encore les cris des combattans & des mourans, le fracas de la chûte des Temples & des Palais. Le feu gagne juſqu'à l'ancienne habitation de nos Rois; elle eſt réduite en cendres. Quel ſouvenir affreux! notre jeune Prin-

ceſſe périt ſous les ruines. A peine, Seigneur, échappas-tu avec moi à la deſtruction générale.

SÉTHOS.

Ne rouvrons point des plaies à peine cicatriſées au bout de dix-ſept ans..... Grands Dieux! que l'Egypte ne revoie plus ces temps terribles. Châtiez-nous, ſi nos fautes nous ont attiré votre colere; mais ne permettez pas que le citoyen ſéviſſe contre le citoyen, que l'épée du frere, du fils, déchire les entrailles du frere, du pere, que le malheureux habitant de la campagne voie détruire ſes eſpérances par ſon voiſin, que les Egyptiens renverſent les autels des Dieux tutélaires de leur patrie!.. Ah, Hammon! nous avons été témoins de toutes ces horreurs, fruits des guerres civiles. Pour y mettre fin, je fis répandre le bruit de ma mort.

HAMMON.

Oui, Seigneur, il n'y avoit que Menès, que le Pere de ſon Peuple, capable de

ſacrifier ainſi ſes juſtes droits. La Nubie & l'Ethiopie t'offroient leurs ſecours.

SÉTHOS.

Quoi ! j'aurois ouvert l'entrée de mon Royaume à des Barbares ? expoſé à leur fureur des citoyens, rebelles à la vérité, mais toujours enfans de la patrie ?.. Non, Hammon ! mille fois plutôt j'euſſe préſenté à l'uſurpateur mon ſein, en lui criant : Frappe, c'eſt moi ſeul dont la vie met obſtacle à tes deſſeins ambitieux. Regne, mais épargne ceux que tu veux ranger ſous tes loix.... Et à quelle fin, ayant perdu ma fille unique, aurois-je dû prolonger la guerre civile ? Rameſsès étoit, ſon ambition exceptée, digne de gouverner.

HAMMON.

Il eſt vrai, qu'à beaucoup de vices il joignoit de grandes qualités. Il étoit guerrier, politique, ſage légiſlateur ; mais tout cela juſtifioit-il ſon uſurpation ? Rameſsès le ſavoit, & ce reproche intérieur le rendoit ſoupçonneux, & même

cruel. Infortunée patrie ! que de maux t'ont envoyés les Dieux, pour châtier tes forfaits !

SÉTHOS.

As-tu lu dans les décrets éternels ? Tous ces maux auroient peut-être également affligé l'Egypte, si j'étois remonté sur le Trône. Souvent les regnes des meilleurs Princes ont été malheureux !.. Non, Hammon ! le sang d'un seul citoyen, est d'un trop grand prix, pour le sacrifier à des espérances vaines. Toi-même, tu demeuras enfin persuadé de la solidité de ces raisons, & tu me suivis à Elephantine, pour t'y consacrer avec moi au culte du Soleil.

HAMMON.

J'aurois suivi mon Roi jusqu'à l'extrémité du Monde. Aussi long-temps que Hammon respirera, il demeurera inséparablement attaché à Menès. Que je te remercie de m'avoir permis de t'accompagner ici, lorsque l'âge, en changeant

les traits de nos viſages, nous eut rendus méconnoiſſables.

SÉTHOS.

Porte maintenant ces billets à Phanès, chef des Troupes. Dis-lui que je ſouhaite avoir un entretien avec lui, avant que le Roi le faſſe appeller.

(*Hammon rentre dans l'habitation des Prêtres.*)

SCENE III.

SÉTHOS *ſeul.*

QUEL ſouvenir me rappelle le bruit artificieuſement ſemé par les Rebelles!.. Oh, Tharſis! gage unique & précieux d'une épouſe tendrement chérie! devois-je auſſi être privé de toi! (*ſe tournant vers l'image du Soleil*) Divinité que je ſers! rends-la à un pere infortuné! s'il te faut le ſacrifice d'une vie, il te voue la ſienne en échange. Que ſeulement ſes yeux revoient encore une fois Tharſis,

l'image de ſa chere Nicoris ! (*revenant à lui*) Inſenſé ! que dis-tu ? où t'emporte l'ardeur qui te fait ſouhaiter une choſe impoſſible ?

SCENE IV.

SÉTHOS, PHANÈS (*Sortant de la demeure des Prêtres*)

PHANÈS.

J'ÉTOIS en chemin pour me rendre près de toi, lorſque j'ai rencontré Hammon. Tu vois, Seigneur, l'audace des Rebelles, & leur plan dangereux. D'un ſeul mot tu peux les détruire. Que Menès ſe montre : il verra l'Egypte entiere à ſes pieds. Thamos même, ce vertueux fils d'un pere injuſte, en donnera l'exemple ; il rentrera avec joie dans la claſſe de tes ſujets.

SÉTHOS.

Phanès me donne ce conſeil ! il veut que je remonte ſur le Trône ! Lui, qui

ſait avec quelle répugnance je pris le ſceptre entre mes mains, après la mort d'un frere aîné; non que je préféraſſe mon repos aux ſoins du gouvernement, mais parce que je tremblois de ne pas remplir des devoirs auſſi difficiles.

PHANÈS.

C'eſt préciſément parce que tu en connoiſſois ſi bien l'importance, que tu as acquis une gloire immortelle en les rempliſſant. Ecoute le témoignage de ton Royaume & celui des voiſins. Conſulte l'hiſtoire, elle ne flatte point un Roi détrôné & cru mort. Il n'y a qu'une voix : Menès fut le plus grand des Rois, un ſage, le pere de ſes peuples.

SÉTHOS.

Cependant Rameſsès trouvera des partiſans.

PHANÈS.

Par des artifices déteſtables, par la corruption. Quand il y auroit méme eu des mécontens parmi tes ſujets, où n'en

eſt-il pas ? les ingrats mortels oſent murmurer contre les Dieux mêmes.

SÉTHOS.

Tout ce que tu dis, ne me fera point reprendre un fardeau dont les Dieux m'ont délivré. Il n'y auroit que le cas d'une extrême néceſſité, lorſqu'il ne reſteroit plus d'autre moyen de ſauver l'Empire, où je croirois entendre leur voix. Mais les choſes n'en viendront point là. Thamos, aidé de tes conſeils, réuſſira à éteindre le feu de la ſédition, avant que tout ſoit embraſé... A-t-on fait quelques découvertes ?

PHANÈS.

Aucune, tant les Rebelles ſavent cacher leurs noirs complots. Cependant le bruit qu'ils viennent de répandre, donne des indices. C'eſt aſſurément un de nos Princes qui aſpire au Trône. Mais donnera-t-il la main à la fourbe qu'il fera paroître ſous le nom de Tharſis ?

SÉTHOS.

Il s'en débarraſſera facilement, après

avoir atteint ſon but. (*réfléchiſſant*) Tu ſoupçonnes un de nos Princes... Amoſis?.. Horus?.. Athos?.. Ce n'eſt aucun d'eux... Phéron?.. Encore moins. Lui favori de Thamos!

PHANÈS.

Phéron eſt dévoré en ſecret d'une ambition demeſurée. Ce qu'il en a laiſſé tranſpirer pendant la derniere campagne, doit nous le rendre ſuſpect.

SÉTHOS.

Sous un Roi jeune & courageux, chacun aſpire à la gloire.

PHANÈS.

J'en conviens, mais par des voies légitimes. Et pourquoi Phéron faiſoit-il tant de careſſes aux Officiers? A quelle fin répandoit-il de l'argent parmi les Troupes?

SÉTHOS.

Il eſpéroit de te ſuccéder un jour dans le commandement; il tâchoit de ſe concilier d'avance l'affection des Troupes... Je l'avoue cependant, le caractere de Phéron

me déplaît auſſi : ſous le maſque d'une franchiſe apparente, qui lui gagne le cœur vertueux de Thamos, il cache une diſſimulation profonde. Il n'y a que des yeux comme les nôtres, qu'une longue expérience a rendus plus clairvoyans, qui percent à travers ce voile... Mais, Phanès ! cela ne ſuffit pas pour lui imputer des crimes. On ſe défie avec raiſon d'un homme faux, on oppoſe la ruſe à la ruſe ; mais l'accuſer ſans preuve, c'eſt paſſer les bornes d'une juſte défiance.

PHANÈS.

Je veillerai cependant ſur toutes ſes démarches.

SÉTHOS.

Tu feras bien ; mais garde-toi de communiquer tes ſoupçons à Thamos. Son cœur incapable de feinte éclateroit en reproches contre un ami infidele. Ces reproches affligeroient Phéron, s'il eſt innocent ; ou le rendroient plus circonſpect, s'il eſt traître ; & tu aurois augmenté le danger.

PHANÈS.

Mais, Seigneur, pourquoi ne te fais-tu pas connoître aux Princes, aux peuples ? Le ſeul nom de Menès...

SÉTHOS.

Je t'en ai déjà communiqué les raiſons.

PHANÈS.

Falloit-il que j'appriſſe ſi tard que mon Roi vivoit encore, qu'une robe de Prêtre le cachoit ? Ne me tirer de mon erreur, que lorſqu'après la mort de Rameſsès, nous fûmes aſſociés tous deux aux Régens du Royaume !

SÉTHOS.

C'eſt parce que je connoiſſois toute l'ardeur de ton zele. Sans la perſuaſion où tu étois, avec le reſte du Royaume, que le fer de l'ennemi avoit tranché mes jours, tu ne te ſerois jamais ſoumis à l'uſurpateur. Et combien de ſang auroit encore coulé ! (*en prenant le ton de Maître*) Attends, Phanès, le temps que ton Roi, (car tu me reconnois encore pour tel) attends, dis-je, le

temps qu'il a fixé pour l'exécution de ſes deſſeins. Contente-toi, juſques-là, d'être avec Hammon, le ſeul à qui il a confié ſon ſecret.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, THAMOS, *ſuivi de* PHÉRON.

(*Tous les deux entrent par la porte qui communique avec le Palais Royal*)

THAMOS (*à Phanès*)

JE ſuis ravi de te rencontrer. On étoit allé te chercher de ma part... Phanès, Séthos, Phéron! les plus chers de mes amis enſemble! (*à Séthos*) Que dis-tu, vénérable Chef des Miniſtres de la Divinité, du bruit artificieux répandu par les Rebelles? Phanès t'aura conté le nouvel événement de cette nuit?

SÉTHOS.

Oui, Seigneur ! les audacieux n'ont pas même reſpecté les portes du Temple.

PHANÈS (*à Thamos*)

Des ténebres épaiſſes couvrent encore leur perfide trame ; mais ſouvent une étincelle ſuffit pour répandre la lumiere. Déjà le plan de la révolte commence à ſe développer ; il peut nous ſervir à en découvrir auſſi les auteurs. Une fauſſe Tharſis...

THAMOS.

Tu dis bien ; une fauſſe Tharſis. La véritable auroit-elle beſoin contre moi d'autres armes que des preuves de ſa naiſſance ? Toute l'Egypte a été témoin de l'aveu que je fis dans le temps devant le Tribunal des Morts : j'y reconnus, que Menès avoit été injuſtement détrôné ; j'y reconnus publiquement ſes droits ; je pleurai ſes malheurs, & la mort funeſte de ſa fille unique. Thamos n'a pas changé de ſentiment ; il penſera toujours de même, auſſi long-temps que les Dieux lui conſerveront leur don le plus précieux,

cieux, un cœur droit. (*vivement*) Ne me ſoupçonnez point de puſillanimité, mes amis ! Non contre tout autre ; Thamos ſaura, juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, défendre des droits que lui ont donné les loix du Royaume, & le conſentement des peuples à l'extinction de la race de Menès.

PHÉRON.

Tes amis t'aideront. Et quand même Tharſis vivroit, nous ne te laiſſerions jamais deſcendre du Trône. La fille de Menès y monteroit, mais en te donnant la main.

THAMOS.

Pourrois-je la recevoir ? As-tu oublié ce que je t'ai confié ?.. Non, Tharſis auroit toute liberté de ſe choiſir un époux, pourvu que ce fût, comme nos loix l'ordonnent, un des Princes du ſang royal ; Thamos s'oppoſeroit auſſi peu à ſon choix qu'à ſes droits.

SÉTHOS.

Vaine diſpute ! la fille de Menès ne

revivra pas. Penſons plutôt aux moyens de faire échouer les deſſeins des traîtres. Je vais charger les Prêtres d'avertir le peuple de la fourberie, & de l'exhorter à la fidélité envers toi.

PHANÈS.

Les Troupes de leur côté ſe tiennent prêtes à tout événement.

THAMOS.

Nous volerons, les Princes & moi, où le danger éclatera.

PHÉRON.

Seigneur ! ſi quelqu'un de nous t'eſt ſuſpect, aſſure-toi de nos perſonnes, en commençant par moi, puiſqu'après toi je ſuis le plus proche du Trône. Phéron ſacrifiera avec joie à ſon Roi juſqu'à ſa liberté.

THAMOS.

Quel conſeil ! moi prévenir un danger imaginaire par une injuſtice manifeſte ? Non, Phéron : un Roi, qui ne peut haſarder de repoſer ſa tête ſur les genoux du dernier de ſes ſujets, doit craindre

encore, étant environné de cent murailles. Eh bien, c'eſt à toi-même que je confie aujourd'hui le commandement de la garniſon & la garde de ma perſonne. Phanès, inſtruis-en les Troupes.

PHÉRON (*embarraſſé*)

Seigneur... tu me vois confus...

THAMOS.

Que cela te ſerve de châtiment, pour avoir pu te former d'autres idées de Thamos. (*à Séthos & à Phanès*) Vous, amis, ſuivez-moi.

PHÉRON.

Je reſte dans ce Temple pour implorer le ſecours des Dieux en faveur du meilleur des Rois.

SCENE VI.

PHÉRON, *seul.*

(*Après avoir regardé de tous côtés, il va vers la porte qui conduit à l'habitation des Vierges, & y frappe trois fois*)

MIRZA aura attendu le signal. (*il rêve*) Mais trahir la confiance d'un Roi, d'un ami!.. Le pere de Thamos étoit l'ami de Menès; l'en détrôna-t-il moins?

SCENE VII.

PHÉRON, MIRZA.

(Sortant de l'habitation des Vierges)

MIRZA.

POURQUOI si tard?

PHÉRON.

Je n'ai pu quitter Thamos plutôt... Ecoute, Mirza, on m'a donné le commandement des Troupes de la garnison. Tout obéit à mes ordres.

MIRZA.

Quel bonheur inattendu! Thamos se livre lui-même en tes mains.

PHÉRON.

Tu sais combien il est aisé de le tromper par une feinte sincérité. Nous parlions des billets affichés : Phanès & Séthos étoient présens. Leur œil est pénétrant, ils ont d'abord dévoilé les vues secretes de ceux qui font courir le bruit que Thar-

ſis eſt vivante ; leur ſoupçon devoit tomber naturellement ſur un des Princes, peut-être ſur moi. Il étoit poſſible que Thamos pensât de même... Qu'ai-je fait ! Je l'ai prié de s'aſſurer de ma perſonne... Le crédule ! pour me punir de ce que je le croyois capable d'un ſoupçon, m'a chargé du commandement.

MIRZA.

Les Dieux mêmes nous protegent. Tes adhérens ſe tiennent-ils prêts ?

PHÉRON

Tout attend mes ordres. Ce ſoir, au moment même où Thamos voudra ceindre le Diadême, la fille de Menès doit paroître.

MIRZA.

Eſſaie encore de gagner Phanès & le grand Prêtre.

PHÉRON.

A l'égard du premier, je balançe. Il eſt vrai que Phanès n'eſt pas moins zélé partiſan de Menès que le grand Prêtre. Je ſuis sûr qu'il ſe déclarera pour la fille

de ſon ancien Roi. Mais Phanès n'eſt pas mon ami. Il voudra empêcher que Tharſis me choiſiſſe pour époux.

MIRZA.

Ne t'en inquiete point. Il faut que la fille de Menès choiſiſſe un de nos Princes. Qui ſera-ce, ſi ce n'eſt pas toi?.. Amoſis, déjà marié?.. Horus? Athos? qui tous deux, par leur âge, pourroient être le pere de Tharſis? ſera-ce peut-être Thamos, l'ennemi de ſa maiſon? lui qui, comme il te l'a avoué, porte d'autres chaînes?.. N'eſt-ce pas Phéron, qui éleve la fille de Menès ſur le Trône de ſon pere? Ne riſque-t-il pas tout pour elle?

PHÉRON.

Et toi, Mirza, tu fais tout pour moi.

MIRZA.

Oui, Phéron, dès le jour que Rameſsès me déclara ſon deſſein d'unir la fille de Menès à Thamos, je formai le plan de placer par la même voie le fils de ma ſœur ſur le Trône. La mort ſubite de Rameſsès vint à mon ſecours.

PHÉRON.

Si Thamos avoit vu Tharſis ſous le nom de Saïs ! s'il l'eût aimée ! s'il eût trouvé du retour !

MIRZA.

La jeuneſſe de tous deux y a mis obſtacle tandis que Rameſsès a vécu. Après ſa mort, Thamos vint, pendant aſſez long-temps, fort rarement chez nous. Méme alors il ne demandoit pas toujours de voir les jeunes Egyptiennes confiées à nos ſoins. Je fis auſſi de maniere que Saïs ne parût point. Elle lui ſeroit encore inconnue à l'heure qu'il eſt, ſi je n'euſſe pas voulu te la faire voir. Cela ne ſe pouvoit ſans que Thamos la vît auſſi. Il parut à peine la remarquer. Et quoiqu'à préſent il vienne avec plus d'aſſiduité, il parle cependant très-peu à Saïs, & beaucoup plus à ſa compagne Myris... Je ſoupçonne preſque que c'eſt de celle-ci qu'il eſt épris... Thamos ne s'eſt-il pas ouvert là-deſſus à toi ?

PHÉRON.

J'ai osé le questionner. Il m'a promis de satisfaire ma curiosité lorsqu'il se seroit assuré des sentimens de celle dont il vouloit recevoir en même temps le cœur & la main.

MIRZA.

Ce sera donc à moi à lui arracher son secret. Je l'attends ce matin.

PHÉRON.

Quand découvriras-tu à Saïs sa naissance ?

MIRZA.

Un peu avant le commencement du sacrifice. Elle apprendra en même temps ce que tu sais en sa faveur. Tu auras aussi un entretien avec elle, je t'en procurerai l'occasion... Le moment décisif est arrivé, il faut tout risquer.

PHÉRON.

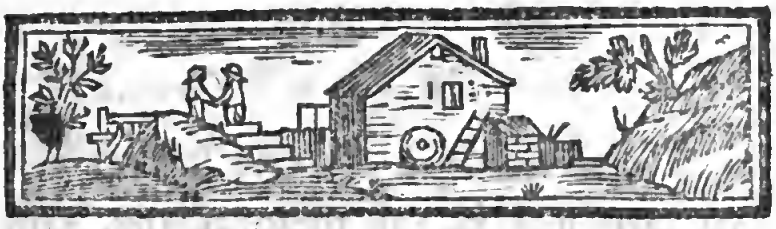
Je te l'avoue, Mirza, ce n'est pas sans crainte que je vois approcher ce moment redoutable. Un pas, qui conduit, ou au Trône, ou au précipice !..

MIRZA (*l'interrompt*)

Mais un pas qui eſt fait !.. Déjà tu gravis le rocher, bientôt tu en auras atteint la cime. Devant toi ſont le ſceptre & le diadême; l'abîme eſt ſous tes pieds. Porte tes regards en haut ſans plus regarder en arriere, ou tu es perdu !.. Mirza eſt d'un ſexe foible, & elle ne tremble pas. Tu es homme : regne ou meurs !

(*Mirza retourne à l'habitation des Vierges, & Phéron au Palais Royal*).

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre repréſente une Galerie de l'habitation des Vierges du Soleil.

SCENE PREMIERE.

SAIS, MYRIS.

(*Vêtues en Vierges du Soleil, avec cette différence que la figure du Soleil n'eſt pas brodée ſur leur voile*)

MYRIS.

QUEL changement ! La vive Saïs, dont le jeune cœur ne connoiſſoit que les ris & les jeux, dont les regards ſereins diſſipoient autour d'elle tout nuage; Saïs, depuis trois lunes, eſt devenue ſombre, réſervée avec ſes meilleures amies, & cherche la ſolitude.

SAÏS.

Tu te trompes, Myris ! Ton amie eſt telle que tu l'as toujours vue. Quel ſujet aurois-je de m'affliger ? quel ſecret à garder ?.. Et pourquoi tout cela depuis trois lunes ?

MYRIS.

C'eſt à toi à répondre à ces queſtions. La choſe même peux-tu la nier ? (*ſouriant*) Eh bien ! je devinerai... Thamos...

SAÏS.

Quoi ! crois-tu peut-être ?..

MYRIS.

Trois fois la lune s'eſt renouvellée, depuis que les viſites du Roi ſont devenues plus fréquentes chez nous. Et c'eſt depuis cette époque que Saïs a perdu ſa gaieté.

SAÏS.

Je t'entends. Dis plutôt, Myris ! que c'eſt toi qui as des ſecrets. Saïs ne veut point les pénétrer : mais au moins qu'on l'épargne... Parle ; quel objet attire ic

Thamos ? Sur qui porte-t-il ſon attention ? avec qui s'entretient-il ?

MYRIS.

Et tu nies encore que tu l'aimes ?

SAÏS (*vivement*)

Aimerois-je celui qui t'adore ?

MYRIS.

Pour te punir, je devrois te laiſſer dans ton erreur. Mais non, ton état me touche. Sache donc, que Thamos ſent pour toi ce que tu ſens pour lui... Tu rougis !.. Plus de diſſimulation, chere Saïs ! J'ai démélé dès le premier jour l'impreſſion que les qualités du jeune héros avoient faite ſur toi. J'ai vu les progrès de cette paſſion. J'ai remarqué ton inquiétude, lorſque Thamos commença à rechercher mon entretien. Que j'aurois pu aiſément la diſſiper ! mais j'attendois de toi le premier pas.

SAÏS.

Quel aveu me demandes-tu ?.. d'une foibleſſe, que ton amie voudroit ſe cacher à elle-même ?

MYRIS (*embraſſe Saïs*)

Epanche ton cœur dans mon ſein; il a beſoin de ſoulagement.

SAÏS.

Aurois-je cru que Thamos, que le fils de celui contre lequel mon pere perdit la vie, me dût un jour inſpirer d'autres ſentimens que ceux de la haine?..... O Mirza! que ſa vue effaça bientôt l'affreuſe peinture que tu m'en avois faite!

MYRIS.

A toi ſeule Mirza découvre ſon averſion contre le ſang de Rameſsès. Quel peut être ſon deſſein?

SAÏS.

Si elle a voulu me faire partager ſes ſentimens, ſon eſpoir l'a bien trompée. Thamos paroît; je trouve en lui, non l'héritier de la fierté, de l'ambition & de la cruauté de ſon pere, tel que Mirza me l'avoit dépeint; mais la bonté, l'affabilité & la douceur mêmes, relevées par l'éclat de la majeſté: un Roi enfin, comme étoit ce Menès toujours adoré

de l'Egypte. Ah, Myris ! & ce jeune héros, couronné de lauriers, jette ſur Saïs des regards où elle croit lire plus que de la bonté... de la tendreſſe. D'autres marques encore ſemblent confirmer cette opinion... Hélas ! que l'on croit facilement ce que l'on ſouhaite ! Ton amie fut trompée par ſon cœur, elle ſe flatta trop légèrement.

MYRIS.

Ton cœur t'a dit vrai, Saïs ! Tu as touché Thamos, & l'impreſſion que tu as faite ſur lui dure encore.

SAÏS.

Eſt-ce à toi à m'en perſuader ?

MYRIS.

Injuſte amie ! ſi tu ſavois ſur quoi roulent les entretiens qui te cauſent tant d'inquiétude !.. Toi ſeule en es l'objet ; Thamos connoît notre amitié ; c'eſt elle qui m'attire ſon attention.

SAÏS.

Je vais te faire une demande, Myris ! ta réponſe terminera notre différend.....

Thamos te confia-t-il ſes ſentimens pour moi ?

MYRIS.

Non, quoique je lui en donnaſſe ſouvent l'occaſion.

SAÏS (*vivement*)

Il ne m'aima donc jamais ! ou il a ceſſé de m'aimer ! Ah, Myris, ma crainte n'étoit que trop fondée.

MYRIS.

Mirza s'approche de nous.

SCENE II.

MIRZA, MYRIS, SAIS.

MIRZA.

VOUS paroîtrez ce ſoir dans le Temple avec les Vierges du Soleil. (*à Saïs*) Va en avertir tes compagnes. (*à Myris*) Demeure. (*Saïs ſort.*)

SCENE III.

MIRZA, MYRIS.

MIRZA.

JE m'apperçois, depuis long-temps, qu'il regne entre Saïs & toi une étroite amitié.

MYRIS.

L'habitude depuis l'enfance, le même âge, des inclinations conformes l'ont fait naître.

MIRZA.

Ce que je vais te dire, doit être encore ignoré de Saïs. Jure que tu ne lui en découvriras rien.

MYRIS.

Pourvu que ce secret ne tourne point au préjudice de mon amie.

MIRZA.

Nullement.

MYRIS.

Je le jure donc.

MIRZA.

Connois-tu les ſentimens de Saïs pour Thamos ?

MYRIS (*ſurpriſe*)

Pour le Roi ?.. Quels autres ſentimens peut-elle avoir, que ceux qui nous ſont communs à toutes, ceux du reſpect & de l'obéiſſance.

MIRZA.

N'élude point ma queſtion. Thamos eſt Roi, il eſt jeune & aimable. A-t-il fait impreſſion ſur ſon cœur ?

MYRIS.

Tu ſais, Mirza, qu'il eſt des choſes ſur leſquelles des amies même ne ſe font point de confidence.

MIRZA.

Oui. Mais je ſais auſſi que les yeux des compagnes ſont pénétrans... Parle, Myris ! tu n'as rien à craindre pour ton amie.

MYRIS.

Et ſi Thamos ne lui étoit point indifférent ?

MIRZA (*cherchant à cacher ſon trouble*)

Le crois-tu ? Quelles preuves en as-tu ?

MYRIS.

Je crois quelque choſe de plus, je crois qu'elle eſt aimée de Thamos.

MIRZA.

Un amour réciproque !.. Myris ! ou tu es toi même dans l'erreur, ou tu veux me tromper... Thamos aimeroit Saïs ! lui, qui porte tes chaînes !.. Point de déguiſement, Myris ! prends de la confiance. Ce ne ſeroit point la premiere fois, qu'un Roi d'Egypte auroit, au défaut du ſang Royal, choiſi une épouſe parmi les filles nobles élevées dans cette Maiſon.

MYRIS (*étonnée*)

Saïs ne ſe ſeroit donc point trompée ?

MIRZA.

Quoi ! la choſe n'eſt pas échappée à ton amie même... & tu doutes encore ?

MYRIS.

Parce que Thamos ne m'a jamais déclaré les ſentimens qu'on lui ſuppoſe. Des matieres indifférentes, ou des queſtions qui regardoient Saïs, ont été l'objet de nos entretiens.

MIRZA.

T'a-t-il découvert ſon amour pour Saïs ?

MYRIS.

Tout auſſi peu.

MIRZA.

Preuve qu'il n'en a point. Crois-moi, Myris, crois tes compagnes. Nous voyons toutes ce que toi ſeule n'apperçois pas. C'eſt toi que le Roi aime; c'eſt ta converſation qu'il recherche, quand il te parle de ton amie.

MYRIS.

Pourquoi tous ces détours, ce myſtere ?

MIRZA.

Par des raiſons ſecretes peut-être...

Je tâcherai de les découvrir. Je veux que Myris ſoit notre Reine.

MYRIS.

Mais ſi le Roi choiſit Saïs, garde-toi de l'en détourner. Ce n'eſt pas aux dépens de ſon amie, que Myris veut être heureuſe.

MIRZA.

Saïs eſt-elle effectivement épriſe de Thamos ?

MYRIS.

Tu m'arraches ſon ſecret... Oui, Mirza! Saïs aime Thamos. Elle ſe flatte d'un amour mutuel. Depuis quelque temps, j'ai commencé à lui donner de l'ombrage. Elle m'a caché ſes ſoupçons. Aujourd'hui ſeulement, dans le moment où tu entrois, ſon cœur oppreſſé s'eſt répandu dans mon ſein.

MIRZA.

Ecoute, Myris ! Saïs ne peut être l'épouſe de Thamos. Tu en apprendras dans peu les raiſons. C'eſt-là le ſecret que je voulois te confier. Depuis long-temps

j'ai craint ce qui eſt arrivé : c'eſt pour cela que j'ai tâché d'inſpirer à Saïs de l'averſion contre la maiſon de Rameſsès... Si ton amie t'eſt chere, Myris, aide à étouffer une paſſion qui la rendroit malheureuſe.

MYRIS.

Mais Saïs, que penſera-t-elle de moi?.. A peine l'ai-je raſſurée ſur les ſentimens de Thamos ; & maintenant je lui ravirai toute eſpérance ! Si elle me demande la cauſe d'un changement ſi ſubit, que lui répondrai-je ?

MIRZA.

Dis-lui, que tu as appris de moi, que le Roi en aime une autre. Tu ne lui diras que la vérité ; car le choix de Thamos eſt fait. Il eſt tombé ſur toi ; Mirza t'en répond... Veux-tu maintenant laiſſer plus long-temps ton amie dans l'erreur? Ne vaut-il pas mieux la préparer de loin à ce qui arrivera infailliblement ? Quels reproches n'aurois-tu pas alors à attendre de ſa part ?

MYRIS.

Tu me jettes dans un embarras...

MIRZA.

Saïs revient. N'oublie pas ton ſerment. (*Mirza ſort*)

SCENE IV.

MYRIS, SAIS.

SAÏS (*gaiement*)

C'EST par ordre du Roi que nous devons aſſiſter à la cérémonie du Sacre. Qui ſait, Myris ! ſi Thamos ne veut pas faire en même temps le choix d'une Reine ?

MYRIS.

Sur quoi fondez-vous cette conjecture ?

SAÏS.

Sur ce qu'ordinairement les Vierges du Soleil ſeules interviennent aux ſacrifices ſolemnels... Ah, chere amie, je n'ai plus rien de caché pour toi. Comme

le cœur me bat ! Thamos me choiſira t-il ? en choiſira-t-il une autre ?.. Dans peu d'heures, mon ſort ſera décidé.

MYRIS.

Attendons l'événement.

SAÏS.

C'eſt toi qui as fait renaître mes eſpérances. En effet, plus j'y penſe, plus je ſens qu'elles ſe raniment. Thamos connoît mes ſentimens pour lui... (*ſurpriſe du ſilence & de l'air rêveur de Myris*) Mais tu gardes le ſilence, Myris ! tu détournes les yeux ! Qu'en dois-je augurer ?.. Dieux ! mon amie me tromperoit-elle ?

MYRIS.

Ah, Saïs ! ſi mes vœux pouvoient donner une Reine à l'Egypte, tu ſerois dès cet inſtant aſſiſe ſur le Trône. Mais où eſt l'aſſurance qu'ils ſeront accomplis ?.. Ne voit-on pas ſouvent s'évanouir des eſpérances qui paroiſſoient infaillibles ?

SAÏS.

Quoi ! Myris, qui tantôt me raſſuroit, forme

forme à préſent des doutes?.. (*avec ſenſibilité*) Ah ! je le ſavois bien, il n'y a rien à eſpérer pour moi. Parle, avoue ce qui en eſt... Mais, cruelle ! pourquoi jouer ton amie ?

MYRIS.

Que tu es injuſte ! Si tu me trouves changée, c'eſt parce que j'ai appris des choſes que j'ignorois il y a peu de momens... Chere Saïs ! je vais te percer le cœur, mais je dois parler. Mirza vient de me dire que Thamos a fait un autre choix... Vois toute ma franchiſe... C'eſt moi qui en dois être l'objet.

SAÏS.

Toi?..mon amie deſtinée à être Reine?.. (*vivement*) Oui, tu mérites de l'être. Saïs te fait volontiers le ſacrifice de ſes vœux les plus chers... (*ſoupirant*) des vœux qui n'avoient point pour objet le Trône!.. Elle va ſe conſacrer au ſervice du Soleil. C'eſt un deſſein formé depuis long-temps, & que ſeulement.... N'y penſons plus. Une grâce encore, Myris ! tu ne me la

refuſeras pas. Enſevelis dans ton ſein le ſecret d'une amie malheureuſe, & ne la haïs point.

MYRIS. (*l'embraſſe*)

Moi ! te haïr ?.. Chere Saïs ! garde-toi d'une démarche précipitée. Peu de mots prononcés devant l'Autel lient à jamais. Peut-être Mirza ſe trompe-t-elle, peut-être eſt-ce une ruſe de ſa part.

(*On apperçoit dans le fond Thamos*)

SAÏS.

Voilà Thamos. Je me ſauve.

(*Elle ſort précipitamment de l'autre côté*)

SCENE V.

THAMOS, MYRIS.

THAMOS.

OU court Saïs ?

MYRIS.

Elle retourne chez elle. Nous avons

toutes, ordre de nous préparer pour ce ſoir.

THAMOS.

Cet ordre vous aura étonnées ?

MYRIS.

Nous joignons avec joie nos vœux de l'Egypte entiere.

THAMOS.

N'en devinez-vous pas les raiſons ?

MYRIS.

Il ne nous appartient point de pénétrer les ſecrets de notre Roi.

THAMOS.

Il eſt jeune. Les loix lui preſcrivent de donner une Reine à l'Empire. Si ſon choix alloit tomber ſur une de vous ?

MYRIS.

Heureuſe celle qu'attend un ſort auſſi brillant !

THAMOS.

Et cette conjecture ne ſe ſeroit point préſentée à votre eſprit ?

MYRIS.

Je l'avoue, Seigneur, nous en parlions, Saïs & moi.

THAMOS.

Vous cherchiez apparemment ſur qui mes vues pourroient ſe fixer ?

MYRIS.

Comment deviner un ſecret que Thamos garde encore dans ſon cœur ?

THAMOS.

Il choiſira celle dont il eſt sûr d'être aimé.

MYRIS.

Son choix eſt donc déjà fait.

THAMOS (*vivement*)

De qui parles-tu ?

MYRIS.

Seigneur, j'en ai peut-être trop dit... (*voyant venir Mirza*) Permets que je ſuive Saïs.

SCENE VI.

THAMOS, MIRZA.

MIRZA.

J'APPRENDS dans le moment que tu es ici, Seigneur... Mais, quoi ! Thamos n'eſt pas accompagné de Phéron ?

THAMOS.

C'eſt pour une affaire qui regarde ton neveu, que je ſuis venu te parler.

MIRZA.

Mirza attend les ordres de ſon Roi.

THAMOS.

Tu auras remarqué qu'entre les jeunes Egyptiennes, confiées à tes ſoins, je préfere Myris & Saïs à leurs compagnes.

MIRZA.

Oui, Seigneur; & ſi Mirza oſe former des conjectures, l'une des deux ſera notre Reine.

THAMOS.

Et l'autre l'épouſe de Phéron.

MIRZA (*vivement*)

Laquelle ? Seigneur ! pardonne à mon audace.

THAMOS.

J'attends ton conſeil.

MIRZA.

Il viendra peut-être trop tard.

THAMOS.

Suppoſe que je balance encore.

MIRZA.

Tu ſais, Seigneur ! que le pere de Saïs a été un des plus zélés partiſans de Menès, & qu'il a même ſacrifié ſa vie pour la défenſe de ce Roi.

THAMOS.

Saïs auroit-elle hérité de la haine de ſon pere contre la maiſon de Rameſsès ?

MIRZA.

J'ai tâché de lui inſpirer des ſentimens contraires. Si j'y ſuis abſolument parvenue...

THAMOS (*l'interrompt*)

Quoi ! Saïs auroit pour moi de la haine ?

MIRZA.

Non, Seigneur ! je ne l'accuſe point de pareille injuſtice. Mais Thamos ſe contente-t-il de n'être pas haï ? Ne demande-t-il pas de l'amour ?

THAMOS.

Oui, Mirza, celle qui ſera aſſiſe avec moi ſur le Trône, doit fixer ſes regards ſur celui qui eſt à côté d'elle ; voir en lui, non le Roi, mais Thamos, redeſcendre en ſa compagnie du Trône avec autant de ſatisfaction qu'elle en reſſentit en y montant.

MIRZA.

Ces ſentimens, tu les trouveras dans Myris.

THAMOS (*vivement*)

Et point dans Saïs ?

MIRZA.

Seigneur, . . . je devois me taire.

THAMOS.

Saïs ſeroit-elle prévenue pour un autre ? . . Phéron ſeul m'accompagne ici.

MIRZA.

Elle ne m'a pas confié ſon ſecret : mais Phéron ſemble avoir fait impreſſion ſur ſon jeune cœur. Je ne m'en étonne point. Elle, & toutes tant que nous ſommes, nous la tenions pour la mortelle fortunée à qui Thamos deſtinoit ſa main.

THAMOS.

Phéron aime-t-il Saïs?

MIRZA.

Je l'ignore également, Seigneur ; mais quand ſes yeux euſſent été pénétrans, quand même les charmes de Saïs l'auroient touché à ſon tour, il ſait trop ce qu'il doit à ſon Roi.

THAMOS.

Je te crois dans l'erreur, Mirza, comme tu l'étois à mon égard. Je n'ai jamais aimé Myris. Ce fut Saïs qui m'enchaîna au premier moment que je la vis. Quels traits frappans, quel air de grandeur, quel charme inexprimable répandu ſur toute ſa perſonne ! Et que les qualités

de ſon cœur y répondent ! Elle me parut née pour le Trône. Mon choix fut, dès ce jour, décidé : mais je voulus auparavant m'aſſurer de ſes ſentimens à mon égard. Je me ſuis flatté qu'ils me ſeroient favorables. Saïs me paroiſſoit inquiete lorſque je parlois à ſes compagnes. Pour l'éprouver davantage, je redoublai mes entretiens avec Myris. Voilà ce qui vous a induites en erreur... Après tout ce que je viens de dire, juge de mon étonnement, Mirza, quand j'apprends de toi, le jour même où je voulois offrir ma main à Saïs, qu'elle eſt épriſe d'un autre. Si cela eſt, ſi Phéron l'aime à ſon tour, je fais à l'amitié le ſacrifice de l'amour, je ſerre moi-même les nœuds qui les uniront.

MIRZA.

Que ces ſentimens ſont dignes de Thamos !

THAMOS.

Parle encore à Saïs ! mais cache lui que c'eſt par mon ordre. Si ſon cœur eſt

prévenu pour un autre, elle ne m'entendra pas prononcer le mot d'amour. Mais ſi tu t'es trompée, ſi elle répond à mes ſentimens, je me hâterai de lui offrir ma main & le Trône.

SCENE VII.

THAMOS, MIRZA, PHANÈS.

PHANÈS.

TU m'as permis de te ſuivre ici.

THAMOS.

Va, Mirza! acquite-toi de ta commiſſion.

(*Mirza part*)

SCENE VIII.

THAMOS, PHANÈS.

PHANÈS.

JE n'oſois parler en préſence de Mirza. Il s'agit de ſon neveu... Seigneur! ce Phéron, à qui tu as confié aujourd'hui la garde de la ville & de ta perſonne, eſt peut-être lui-même le chef de la rébellion.

THAMOS.

Quoi!.. Phéron, mon Parent, le plus cher de mes amis!

PHANÈS.

Je ne veux pas encore le condamner abſolument, mais ſes démarches le rendent très-ſuſpect.

THAMOS.

Ce n'eſt donc qu'un ſimple ſoupçon? Et ſur un ſoupçon, Phanès, tu troubles le repos de ton Roi, tu lui inſpires de la défiance contre ſon ami!... Y as-tu bien penſé? Si je m'étois laiſſé entraîner

à quelque réſolution violente, comment aurions-nous pu réparer nos torts?

PHANÈS.

Ecoute-moi, & fais ce que tu voudras. On a intercepté des lettres de Phéron, elles ſont écrites en caracteres inconnus, & adreſſées à des mécontens.

THAMOS.

Eſt-il certain qu'elles ſont de lui? Des méchans ne peuvent-ils point s'être ſervis de ſon nom, & avoir contrefait ſon ſeing?

PHANÈS.

Il ſe tient auſſi chez Phéron des aſſemblées ſecretes.

THAMOS.

Sait-on qui y intervient?

PHANÈS.

Des inconnus entrent & ſortent pendant l'obſcurité de la nuit.

THAMOS.

Phéron eſt jeune, il aime les plaiſirs de ſon âge. Peut-être ne s'agit-il d'autre

choſe. Faut-il chercher du crime dans les actions les plus indifférentes!

PHANÈS.

Seigneur, tu pouſſes la confiance trop loin. Parce que ton cœur droit abhorre juſqu'à l'ombre de l'intrigue & de la fraude, tu juges des autres par tes propres ſentimens. Phanès a penſé autrefois comme toi, mais de cruelles expériences l'ont rendu plus défiant. Le maſque d'un ami cachoit ſouvent un perfide, & celui dont les dehors annonçoient une divinité bienfaiſante portoit dans ſon ſein le cœur d'un tigre.

THAMOS.

Que Thamos ceſſe plutôt de vivre, que de ſe voir détrompé!

PHANÈS.

Crois-moi, Seigneur! Phéron cache des deſſeins dangereux. On lui a entendu dire que ton Trône chanceloit. Ces mots lui ſont échappés. Il en a frémi, il a cherché à leur donner une tournure

innocente. Voilà préciſément ce qui l'a rendu ſuſpect.

THAMOS.

Peut-être avoient-ils auſſi un ſens innocent. Le germe de la rébellion ne ſe manifeſte-t-il pas en beaucoup d'endroits?

PHANÈS.

Si tu négliges ta propre ſûreté, ſouviens-toi de ce que tu dois à l'Empire. Veux-tu laiſſer allumer une nouvelle guerre civile?.. Seigneur, devant toi il eſt permis de parler de choſes qu'auprès de tout autre Prince on couvriroit du voile du ſilence... Si Menès s'étoit moins fié à Rameſsès, il ſeroit encore aſſis ſur le Trône.

THAMOS.

Que faut-il donc que je faſſe?

PHANÈS.

Je te conſeille de t'aſſurer, ſans délai, de la perſonne de Pheron. Si tu balances, fais-le au moins environner de perſonnes qui obſervent toutes ſes démarches.

THAMOS.

Et ces perſonnes-là ne donneront-elles point, à tout ce qu'elles verront, une interprétation conforme à nos ſoupçons? Ne s'y croiront-elles pas obligées par leurs inſtructions?.. Non, je veux moi-même avertir Phéron. En l'aſſurant que je le crois innocent, je ne demanderai, ni ne recevrai de lui aucune juſtification... Si Phéron eſt tel que je le déſire, il ſera touché de ma confiance, & ſera encore plus mon ami. Si malheureuſement.... Dieux! que cela n'arrive pas!...il cache dans ſon cœur des projets perfides, la crainte en empêchera l'exécution.

PHANÈS.

Seigneur, ton plan me paroît dangéreux.

THAMOS.

Qu'il le ſoit! Thamos riſque tout pour ſauver un ami.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente toujours le Temple.

SCENE PREMIERE.

THAMOS, PHÉRON.

THAMOS.

SEUL avec toi dans ce Temple, devant la Divinité que nous adorons, ton Roi t'ouvre ſon cœur... On veut m'inſpirer de la défiance contre toi. On t'accuſe d'être le chef ſecret des rebelles, davoir mis le pied ſur les marches du Trône pour y monter... Ne t'en affliges pas, Phéron; Thamos n'ajoute pas foi à cette accuſation, il eſt toujours ton ami. Tu auras peut-être fait quelque démarche inconſidérée, & l'inimitié y aura donné une interprétation maligne.

PHÉRON.

Que n'ont-ils plutôt aſſouvi leur rage dans mon ſang, ces cruels ennemis!.. Phéron en danger de paroître aux yeux de Thamos pour un Perfide! cette idée eſt plus cruelle pour moi que la mort même!.. Seigneur, rends-toi à la priere que je t'ai faite ce matin, aſſure-toi de ma perſonne!

THAMOS.

Qu'il n'en ſoit plus parlé!.. Quoi! Thamos manifeſteroit à tout l'Empire un ſoupçon dont il a lui-même horreur, & une crainte qu'il ne ſentit jamais?.. Apprends, Phéron! que ſi je te croyois coupable, je ne te craindrois pas; non, je te mépriſerois. C'eſt au traître lui-même à trembler. A chaque pas, ſon imagination, troublée par les remords, lui retrace la vengeance prête à fondre ſur lui. Et ce malheureux pourroit inſpirer de la terreur?

PHÉRON.

Mais, Seigneur, ceux qui ont juré

ma perte, imagineront toujours de nouvelles imputations, ils forgeront des preuves... ah, s'ils parvenoient enfin à leur but!

THAMOS.

Ne crains rien; si tu es innocent, Thamos écoutera tes défenses.

PHÉRON. (*étendant les mains vers l'image du Soleil*)

Seigneur! si je te suis infidele, puisse la Divinité de l'Egypte...

THAMOS (*l'interrompt*)

Arrête!.. si je ne te croyois pas sur ta parole, je me fierois encore moins à tes sermens. Qui ne craint point le crime, ne craint point les Dieux... C'est assez. Passons à un autre objet!.. Aimes-tu, Phéron?

PHÉRON (*étonné*)

Si j'aime?

THAMOS.

Réponds.

PHÉRON.

Que veux-tu que je te dise?

THAMOS.

Ce que Mirza ſait & que tu me caches.

PHÉRON.

Mirza!.. à qui je n'ai rien confié?

THAMOS.

Tu vois avec moi les Vierges qu'on éleve ici. N'en eſt-il point qui ait fait impreſſion ſur le cœur de Phéron?

PHÉRON.

Les regards d'un ſujet doivent ne point ſe porter témérairement ſur des objets parmi leſquels ſon maître veut faire un choix. Mais ſi Phéron ne ſe trompe pas, ce choix eſt déjà fait. L'heureuſe Myris...

THAMOS.

Je t'entends... Ainſi, ſi je choiſiſſois Myris, tu me prierois de t'accorder Saïs?

PHÉRON.

J'ai déjà dit que mes yeux..

THAMOS.

Enfin. .... Crois-tu être aimé de Saïs?

PHÉRON.

Je ne lui ai jamais parlé d'amour!

THAMOS.

Si elle t'aime, je te la donne.

PHÉRON (*embarraſſé*)

Seigneur!.. Comment puis-je..

THAMOS.

Point de remercîmens! Thamos eſt ton ami. Il te croit le ſien, & c'eſt pour cela qu'il t'a confié le commandement des Troupes. As-tu déjà donné les ordres néceſſaires pour la tranquillité publique?

PHÉRON.

Oui, Seigneur; les poſtes ſont renforcés, & les troupes s'aſſemblent ſur les places.

THAMOS.

O douleur amere! prêt à me conſacrer tout entier au bonheur de l'Egypte, je vois des Egyptiens conjurés contre moi!

PHÉRON.

Les ingrats rentreront en eux-mêmes, ou mon bras les punira.

THAMOS.

Grands Dieux! que le ſceptre de cet Empire paſſe en d'autres mains, plutôt que de le voir dans les miennes, teint du ſang des citoyens.

(*Il retourne au Palais*)

SCENE II.

PHÉRON *ſeul.*

LACHE!.. Tu connois peu le prix du Diadême! Aquis par les armes & par la violence, ou donné par les mains des peuples, le Trône eſt toujours Trône... Sondons Séthos... Mais voyons auparavant Mirza.

(*Il veut s'avancer vers la porte de l'habitation des Vierges, & s'arrête en appercevant Séthos*)

SCENE III.

PHÉRON, SÉTHOS.

SÉTHOS (*venant de l'habitation des Prêtres*)

TU es ſeul, Phéron? On m'avoit dit que le Roi étoit avec toi.

PHÉRON.

Il vient de rentrer, je ſuis demeuré ici pour te reveler un ſecret.

SÉTHOS.

Quoi?

PHÉRON.

Il t'étonnera & te ravira en même temps... La mémoire du grand Menès te fut toujours chere.

SÉTHOS.

Je ne l'oublirai jamais.

PHÉRON.

Tu ſais que Tharſis, ſa fille unique, paſſe pour morte.

SÉTHOS.

Dans l'affreuſe nuit où la capitale fut ſurpriſe par les Rebelles, elle périt dans les flammes.

PHÉRON.

Les Dieux l'ont conſervée!

SÉTHOS.

Peux-tu croire à des bruits que répandent des Rebelles?

PHÉRON.

Ce ne ſont pas de ſimples bruits; c'eſt une vérité certaine.

SÉTHOS.

Quoi, Tharſis vivroit? Menès auroit encore une fille?... Tu te trompes, Phéron, ou tu es l'auteur ſecret de ces bruits.

PHÉRON.

Oui, je le ſuis, je ſuis plus, je ſuis celui qui placera la fille de Menès ſur le Trône de ſes Peres. Tharſis vit. Rien n'eſt plus certain, ces murs la renferment.

SÉTHOS (*avec ſenſibilité*)

Ces mûrs? l'habitation des Vierges ſacrées?.. Ah, Phéron, parle, fais la moi connoître.

PHÉRON.

C'eſt Saïs.

SÉTHOS.

Quoi! Saïs?.. Saïs?.. Oui, c'eſt elle. Mon cœur me le confirme. Ses traits m'ont toujours frappé. Ils me rappelloient ceux de la Divine Nicoris..... Mais, Phéron! dois-je me livrer à toute ma joie? Comment la fille de Menès eſt-elle échappée à une mort infaillible? Qui l'a arrachée des flammes?

PHÉRON.

Le Palais en feu, la Gouvernante de la Princeſſe ſe précipita avec elle des fenêtres, elle paya ſa fidélité de ſa vie, & la jeune Princeſſe fut ſauvée. Un ſoldat ennemi la reçut des mains de la mourante, & la porta à Rameſsès, qui ordonna au ſoldat de garder le ſecret, & le fit enſuite tuer. Tharſis fut confiée à

Mirza,

Mirza, & élevée ſous le nom de la fille d'un des chefs des Troupes. Rameſſès l'avoit deſtinée à Thamos, mais il mourut avant l'exécution de ſon projet.... En veux-tu des preuves? Mirza les a entre les mains, ainſi que l'ornement que Tharſis portoit au col lorſqu'on la garantit de la mort.

SÉTHOS (*pénetré d'une joie tendre*)

Dieux immortels! elle vivroit, ces yeux reverroient Tharſis, la fille de ma Reine!.. Ah, Phéron! de quelle joie tu pénetres mon cœur!

PHÉRON.

J'ai prévu l'impreſſion qu'une nouvelle auſſi imprévue feroit ſur toi; je connoiſſois ton zele pour la maiſon de Menès.

SÉTHOS (*s'efforçant de modérer les tranſports de ſa joie*)

Quand Mirza t'a-t-elle découvert le ſecret de la naiſſance de Saïs?

PHÉRON.

Depuis ſept lunes, lorſque nous marchions contre les Nubiens.

SÉTHOS.

Et Saïs elle-même, connoît-elle ſon état véritable.

PHÉRON.

Pas encore, mais on va le lui apprendre. Maintenant, Séthos, le myſtere des billets affichés & des mouvemens dans les Provinces ſe développe à tes yeux. Dans ce jour même la fille de Menès s'offrira aux regards des Peuples. Aide-nous.

SÉTHOS.

Je le ferai, ſans doute. Tharſis doit régner. Mais, Phéron, pourquoi ne m'as-tu pas plutôt découvert ce ſecret? Etoit-ce défiance?

PHÉRON.

Ton amitié pour Phanès m'a retenu. Il devoit tout ignorer juſqu'au moment de l'exécution. Maintenant ni lui, ni nul que ce ſoit n'eſt plus en état

d'y mettre obſtacle; cependant il vaut mieux que le ſecret ſoit encore gardé. Quand ce ſoir Tharſis ſe montrera, quand toi, Mirza & moi confirmerons que Saïs eſt la fille de Menès crue morte : Phanès & Thamos frappés d'étonnement, ne feront aucune réſiſtance; & s'ils l'oſoient, ils ſe trouveroient enveloppés de toutes parts.

SÉTHOS.

Je ne conçois rien à cette défiance en Phanès! Tout le monde connoît ſon zele pour les intérêts de Menès, & les preuves qu'il en a données. Il ſe ſoumit le dernier à Rameſsès; & ce pas, il ne le fit qu'après la mort de ſon ancien Maître, dont il eſt toujours demeuré partiſan déclaré.

PHÉRON.

Je le ſais, mais Phanès n'eſt pas mon ami.

SÉTHOS.

En ſoutiendra-t-il moins les droits de la fille de Menès?

PHÉRON.

Mais il voudra empêcher qu'elle me donne la main.

SÉTHOS (*ſurpris*)

Es-tu donc certain que Saïs t'épouſe? T'aime-t-elle ?

PHÉRON.

Quand ſon cœur ſeroit ſans tendreſſe pour moi, je puis tout attendre de ſa reconnoiſſance... Tu vois, Séthos, la confiance que nous avons en toi, Mirza & moi. Elle m'attend dans la galerie voiſine. Je vais la chercher.

(*Phéron entre dans l'habitation des Vierges*)

SCENE IV.

SÉTHOS, *seul.*

QUEL jour pour moi & pour cet Empire!.. j'implore votre aide, Dieux de l'Egypte!.. Que Menès perde plutôt une seconde fois sa fille, que de la voir partager le Thrône avec un perfide!

SCENE V.

SÉTHOS, PHÉRON, MIRZA.

MIRZA. (*Elle tient un rouleau de parchemin, des lettres & un bijou*)

VOICI les preuves dont Phéron t'a parlé: l'image d'Isis, que la Princesse portoit au col; le témoignage du soldat qui la reçut des mains de sa Gouvernante, confirmé par Ramesès même; des billets de ce Prince.

SÉTHOS. (*Il prend le bijou, le regarde & le baiſe avec tranſport*)

Oui, je la reconnois; voilà les caracteres ſacrés que Nicoris, la plus pieuſe des Reines, y avoit fait graver. (*Il déroule le parchemin, & parcourt quelques-unes des lettres*) Il n'y a plus de doute, Saïs eſt notre Princeſſe, & moi-même je le confirmerai en face de tout le Peuple.

MIRZA.

Peut-on ſe fier à l'ami de Thamos?

SÉTHOS.

Thamos lui-même avouera les droits de la fille de Menès; s'il le refuſe, il n'eſt pas digne de mon amitié.

PHÉRON.

Et Tharſis, ſera-t-elle à moi?

SÉTHOS.

Les loix ordonnent aux Princeſſes héritieres du Trône de choiſir un époux entre les Princes du ſang royal. Tu es de ce nombre, ſi Tharſis te donne la main, tout fléchira devant toi.

PHÉRON.

Tremble quiconque oſera l'empêcher! L'armée eſt pour moi. J'ai par-tout des partiſans, & au premier ſignal on prend les armes.

SÉTHOS.

Il ſuffit que la fille de Menès ſe déclare. Je vais de ce pas préparer les plus affidés de mes Prêtres à ce grand événement.

MIRZA.

Nous nous fions en toi, & il n'eſt point de récompenſe que tu ne puiſſes te promettre.

PHÉRON.

Mais ſi tu nous trahis, tremble pour toi & pour tes amis!

SÉTHOS.

Séthos exécute ce qu'il promet, & ne craint point les menaces.

SCENE VI.

PHÉRON, MIRZA.

MIRZA.

Nous ſommes aſſurés de lui. C'eſt le partiſan le plus zélé de Menès, mais il eſt auſſi, à la vérité, ami de Thamos & de Phanès: cependant cette amitié même l'engagera à garder le ſecret, pour ne point expoſer leur vie.

PHÉRON.

Prudence inutile! Tous les deux, & Séthos même, doivent être ſacrifiés à ma ſûreté.

MIRZA.

Epargne le Grand-Prêtre. Le Peuple le révere. Il croit que les Dieux parlent par ſa bouche. Mais Phanès & Thamos ne doivent pas vivre. Tu ignores encore que Thamos eſt ton rival.

PHÉRON.

Lui, qui croit que Saïs m'aime?

MIRZA.

Cette erreur eſt mon ouvrage. En me découvrant ſon amour pour Saïs, il m'a chargée de ſonder ſes ſentimens, & je me ſuis ſervie de l'occaſion pour lui inſpirer adoitement du ſoupçon.

PHÉRON.

Quelles ſont les diſpoſitions de Saïs à l'égard du Roi?

MIRZA.

Elle l'aime auſſi, à ce que Myris m'a dit.

PHÉRON.

Quel obſtacle à nos deſſeins!

MIRZA.

Qu'il ne t'épouvante pas. Saïs ſe croyant aimée de Thamos, le payoit de retour. Peut-être auſſi l'éclat du Diadême l'éblouiſſoit-il. Perſuadée maintenant que le choix de Thamos eſt tombé ſur une autre, ſon amour ſe changera en haine ; l'horreur que je lui ai inſpirée contre la Maiſon de Rameſsès ſe réveillera.

PHÉRON.

Découvre-lui ſa naiſſance ſans plus de délai : il n'y a pas un moment à perdre.

MIRZA.

Elle m'attend à l'entrée de la galerie. Je vais l'appeller. Cache-toi, & ne paroîs que lorſqu'il en ſera temps.

(*Phéron ſe cache, & Mirza appelle Saïs*)

SCENE VII.

MIRZA, SAIS.

SAÏS.

QUE me veut Mirza?

MIRZA.

J'ai à te parler d'objets importans. Le moment approche, où ton ſort & celui de toute l'Egypte vont être décidés. Tu ſais que je t'ai toujours chérie préférablement à tes compagnes. Tu vas apprendre les motifs qui m'y portoient.

SAÏS.

Quels qu'ils ayent été, ma reconnoiſſance a égalé tes bontés pour moi.

MIRZA. (*elle la regarde*)

Eſt-il poſſible que tant de brillantes qualités n'ayent pas, à la premiere vue, déterminé le choix de Thamos?

SAÏS.

Quand même je poſſéderois ces avantages dont ton amitié me flatte, je n'aurois jamais des vues auſſi ambitieuſes.

MIRZA.

Je l'ai cru pendant quelque temps épris de tes charmes. Toi-même tu y auras été trompée. Et maintenant il ſe déclare pour Myris!

SAÏS.

Mon amie eſt digne du Trône.

MIRZA.

Thamos te deſtine auſſi un époux.

SAÏS.

A moi!

MIRZA.

Il te donne à Phéron.

SAÏS (*avec vivacité*)

Dis-lui que, pour unique grâce, je lui demande de me laiſſer ma liberté.

MIRZA.

Quoi! tu abhorres Phéron?

SAÏS.

Non, Mirza; je reſpecte en lui ton neveu.

MIRZA.

Je vais te confier un ſecret, & le bonheur de l'Egypte dépend du ſilence que je t'impoſe. Bientôt il éclatera. Jure par le Soleil, qu'en attendant tu ne le découvriras à qui que ce ſoit.

SAÏS.

Puiſque le bonheur de l'Egypte y eſt intéreſſé, je le jure.

MIRZA.

Je reçois ton ſerment, Saïs! C'eſt pour la derniere fois que je te donne ce nom; bientôt tu en porteras un autre... La mémoire de notre grand Menès t'eſt-elle toujours chere?

SAÏS.

Si elle me l'eſt? Elle m'eſt précieuſe, ſacrée comme celle d'une Divinité bienfaiſante. Quand je n'euſſe pas entendu ſans ceſſe de ta bouche l'éloge de ce grand Roi, toute l'Egypte m'eût annoncé ſa gloire. Jamais le nom de Menès ne retentit à mes oreilles que je ne m'en ſente l'ame pénétrée, qu'il n'y excite des mouvemens dont je ne puis moi-même me rendre compte.

MIRZA.

Tout va ſe dévoiler à tes yeux.... Menès avoit une fille unique...

SAÏS.

Elle périt dans les flammes à la priſe de la capitale.

MIRZA.

On ſe trompe, elle fut ſauvée. Tharſis, l'héritiere de Menès, vit encore.

SAÏS.

Que dis-tu ? où eſt-elle ?

MIRZA.

Ici, devant moi. C'eſt toi.

SAÏS (*étonnée*)

Moi !.. Moi fille de Menès ?

MIRZA.

Oui, tu l'es ; avant que le jour finiſſe, tu verras toute l'Egypte à tes pieds.

SAÏS.

Puis-je croire un événement de cette nature ! je m'y perds. Quelles ſont les preuves de ma naiſſance ?

MIRZA.

Elles paroîtront ce ſoir aux yeux du peuple, & Séthos les lui confirmera par ſon témoignage.

SAÏS.

Quoi ! Séthos me connoît auſſi !.... O Menès ! divin Menès ! toi que je révérois comme on révere les Immortels, tu ſerois mon pere !

MIRZA.

N'en doute pas. Tu monteras ſur ſon Trône ; Phéron t'y place.

(*Phéron avance*).

SCENE VIII.

MIRZA, SAIS, PHÉRON.

PHÉRON.

OUI, Saïs ; il n'a pas craint d'expoſer ſa vie pour la défenſe de tes droits.

SAÏS.

Quoi ! Phéron conjuré contre Thamos ?

PHÉRON.

Je n'ai plus rien à craindre de lui. Son ſort eſt entre mes mains.

SAÏS.

Malheureux Thamos !

MIRZA.

Tu plains l'ennemi de ta famille ?

SAÏS.

Son pere le fut, mais lui jamais.

MIRZA.

Aimerois-tu Thamos ? lui donnerois-tu la main ?

SAÏS.

Non, Mirza ; celui qui a pu préférer une autre à Saïs, crue fille d'un particulier, ne ſera jamais l'époux de Tharſis Princeſſe.

PÉRON.

Phéron peut donc eſpérer ?

MIRZA.

Oui, je réponds de la reconnoiſſance de la fille de Menès. Pourroit-elle oublier ce que tu fais pour elle ?

SAÏS.

Je reconnois, Phéron, tout ce que je te dois. Mais un changement ſi grand, ſi ſubit, me laiſſe-t-il la liberté d'eſprit pour penſer à une autre choſe ? De Saïs que j'étois, il n'y a qu'un moment, me voilà transformée en héritiere de l'Empire ! Attends que je revienne de mon premier étonnement.

MIRZA.

Le peuple va te demander un époux, ton choix doit être fait ce ſoir même.

PÉRON.

Qui peut t'arrêter ?

SAÏS.

De grâce, laiſſez-moi le temps de réfléchir.

MIRZA.

Il faut ſe déclarer ſur-le-champ.

SAÏS.

Ah ! c'eſt trop me preſſer.

MIRZA.

Que devons-nous penſer de ces délais ? Nous voulons de la certitude.

SAÏS (*avec dignité*)

Si je ſuis ce que vous dites ; ſi je ſuis votre Reine, attendez mes ordres.

(*Elle rentre dans l'habitation des Vierges*).

SCENE IX.

PHÉRON, MIRZA.

(*Tous deux, étonnés, gardent pendant quelque temps le ſilence*)

MIRZA.

ELLE commande déjà en Souveraine !

PHÉRON.

Nous avons trop inſiſté... Si par dépit elle alloit donner la main à Thamos !

MIRZA.

Non. Elle eſt trop fiere pour choiſir celui dont elle ſe croit mépriſée.

PHÉRON.

Mais, ſi elle apprenoit que tu l'as trompée ?

MIRZA.

D'ici à ce ſoir le temps ne lui ſuffira pas ; ne crains rien.

PHÉRON.

Thamos t'a chargée de ſonder les ſentimens de Saïs. Il viendra t'en parler. Que lui diras-tu ?

MIRZA.

Que Saïs t'aime.

PHÉRON.

Il peut chercher à avoir un entretien avec elle.

MIRZA.

Il ne le fera point. Quel ſujet auroit-il de ſe défier de moi ?

PHÉRON.

Mais s'il apprenoit la naiſſance de Saïs?

MIRZA.

Par qui ? Séthos nous a promis de garder le ſecret. Saïs elle-même eſt liée par un ſerment. Elle craint trop les Dieux pour l'enfreindre.

PHÉRON.

Quoi qu'il en puiſſe être, Phéron eſt

préparé à tout. Si le flambeau de l'hymen ne le conduit pas au Trône, ce fer lui en frayera le chemin.

(*Mirza, en lui donnant la main, marque qu'elle penſe de même. Ils ſe ſéparent. Mirza rentre dans l'habitation des Vierges, Phéron dans le Palais*).

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente le Temple du Soleil, comme dans l'Acte précédent.

SCENE PREMIERE.

SAIS *ſeule,*

(*Venant de l'habitation des Vierges du Soleil, elle regarde par-tout pour s'aſſurer qu'elle eſt ſeule*)

PERSONNE n'eſt ici ; les portes du Temples ſont fermées ; rien ne s'oppoſe à mon deſſein... Mais dois-je l'exécuter?.. Tharſis eſt-elle maîtreſſe de ſes actions?.. O Menès ! s'il eſt vrai que ton ſang coule dans ces veines, de la demeure des Immortels jette un regard ſur ta fille ! diſſipe l'obſcurité qui l'environne ! montre-lui

ce que le bien de l'Egypte exige d'elle!.. Oui, déjà tu m'écoutes, déjà ma réſolution ſe renouvelle. Toi-même, oui, toi-même me l'inſpiras... Ta fille inſtrument des Rebelles perfides? Le ſceptre arraché par elle au meilleur des Princes?.. Non, qu'il reſte dans les mains qui le tiennent. Si Tharſis ne peut être aſſiſe avec Thamos ſur le Trône de ſes peres, que nul autre ne l'y faſſe monter. (*à genoux devant l'image du Soleil*) Oui, ç'en eſt fait; je vais prononcer un vœu irrévocable. Divinité de l'Egypte! reçois-le. (*étendant ſes mains & à haute voix*) Soleil, je me voue à ton culte!

(*Thamos entre au moment où Saïs prononce ces derniers mots. La ſurpriſe & la douleur l'empêchent d'abord de parler*).

SCENE II.

THAMOS, SAIS.

THAMOS (*courant vers Saïs*)

SAÏS ! Saïs ! qu'as-tu fait ?

SAÏS (*se levant précipitamment*)

Seigneur !..

THAMOS (*l'interrompant*)

Quoi ! plutôt que de donner la main à Thamos, tu prononces ce vœu funeſte !

SAÏS (*étonnée*)

Ma main à toi ?

THAMOS (*l'interrompant encore*)

Craignois-tu de la violence de ſa part ? Ah ! quand ton cœur eût donné la préférence à un autre, falloit-il pouſſer auſſi loin ton averſion pour moi ?

SAÏS.

De l'averſion pour toi !

THAMOS.

N'étois-je pas prêt à faire le ſacrifice d'un amour dédaigné ?

(*Tout ce dialogue eſt prononcé rapidement ; Thamos, pénétré de la plus vive douleur, écoutant à peine Saïs*).

SAÏS.

Ciel ! qu'entends-je ?

THAMOS.

Mirza ne t'a-t-elle pas parlé ?

SAÏS.

Elle m'a dit... Seigneur, ne m'en demande pas davantage.

THAMOS.

Non, parle ! acheve !

SAÏS.

Que tu avois choiſi Myris, que tu voulois me donner à Phéron.

THAMOS.

Grands Dieux ! Mirza ? Elle, à qui j'avois confié mon deſſein de m'unir à toi ? que j'avois chargée de ſonder ton cœur ?.. Ah, Saïs ! trop crédule Saïs ! falloit-il

falloit-il auſſi légerement ajouter foi à l'impoſture la plus noire?

SAÏS.

Puiſſions-nous toujours l'avoir ignorée!

THAMOS.

Mes regards, mes diſcours, toute ma conduite, ne t'ont-ils pas manifeſté la vive impreſſion que tu avois faite ſur mon ame? N'ai-je pas cru lire dans tes yeux un tendre retour?

SAÏS.

Plains la malheureuſe Saïs.

THAMOS.

O Dieux! pour ſeul adouciſſement des ſoins qui environnent le Thrône, pour unique récompenſe des travaux que j'allois entreprendre pour la félicité de mes peuples, je vous demandois Saïs, & vous me la refuſez!

SAÏS.

Ils te donneront une autre épouſe auſſi digne de toi.

THAMOS.

Où la trouver? Où eſt-elle? Sera-ce Saïs?..

SAÏS.

Thamos ! c'en eſt fait ; mon ſort eſt irrévocablemenr décidé. Si je ne puis être à toi, au moins tous mes jours ſeront conſacrés à invoquer les Dieux pour ta proſpérité. (*ſe proſternant ſoudain devant l'Image du Soleil*) Puiſſante Divinité, à qui j'appartiens ! ah, protege-le, protege le meilleur des Princes ! Fais échouer les deſſeins des traîtres ! Punis-les ! Si ta colere demande une victime à l'Egypte, que ce ſoit Saïs !

THAMOS (*la releve, extrêmement touché*)

O Saïs ! tu me perces le cœur. Toi victime pour Thamos !.. Grands Dieux ! pourquoi me montrer la plus parfaite des mortelles, ſi vous vouliez me la ravir ? (*après un moment de ſilence*) Mais, dis-moi, d'où vient cette crainte pour mes jours ? L'audace des Rebelles t'épou-

vante-t-elle ? Sois tranquille, on lui oppoſera des digues qui l'arrêteront.

SAÏS.

Ah, Thamos ! le danger eſt plus grand que tu ne le crois. Ne te fie à perſonne.

THAMOS.

Quoi, Saïs ! ſais-tu des particularités ?

SAÏS.

Pourquoi ſuis-je liée par un ſerment !

THAMOS.

Un ſerment ! Qui l'a exigé de toi ? Dieux ! quelle affreuſe lumiere ! quel noir ſoupçon !.. Phéron, Mirza !.. N'étoit-ce pas aſſez de nous avoir rendus malheureux par une fourbe déteſtable ? Comment notre union pouvoit-elle nuire à vos deſſeins ambitieux ? Saïs m'eût-elle ſoutenu ſur le Thrône ? Peut-elle en applanir le chemin à un autre ?

SAÏS.

Ah ! bientôt tu ſeras éclairci de tout ce myſtere... C'eſt moins un ſerment indiſcret qui me retient, que la crainte de déchirer davantage un cœur déjà pro-

fondément bleſſé... Non, Thamos, je ne veux pas te rendre plus malheureux. Qu'il te ſuffiſe de ſavoir que le fondement ſur lequel les Rebelles avoient élevé leur édifice, eſt ſappé. Honteux, furieux, ils le verront s'écrouler. Sois ſeulement en garde contre la force ouverte.

THAMOS.

Parle plus clairement, je t'en conjure. Pourquoi m'épargner? Eſt-il pour Thamos quelque choſe de plus cruel, que les mots qu'il a entendu, en entrant, ſortir de ta bouche?

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SÉTHOS.

SÉTHOS (*venant de l'habitation des Prêtres*)

SEIGNEUR, que t'a dit Saïs ? que veux-tu qu'elle t'apprenne ?

THAMOS.

O Séthos ! je t'ai confié mes intentions ; je t'ai dit que Saïs devoit être Reine. Tu as applaudi à mon choix. Hélas ! il n'eſt plus de Saïs pour moi. Un vœu irrévocable me l'a ravie. La cruelle ! je ſuis ſurvenu, mais trop tard, lorſqu'elle le prononçoit.

SÉTHOS (*il ſe fait violence pendant toute la Scene pour ne pas laiſſer éclater ſa tendreſſe envers ſa fille*)

Qu'as-tu fait, chere Saïs ? Pourquoi prendre un parti ſans conſulter

auparavant ton pere ? Car c'eſt le nom que tu étois dans l'habitude de me donner.

SAÏS.

Mon cœur te le donnoit. J'ai toujours eu pour toi les ſentimens de fille. Tes leçons étoient pour Saïs des oracles... Certainement je t'aurois conſulté. Mais en avois-je le temps ? Le moment fatal n'approche t-il pas ?.. Tu me connois, Séthos ! tu es inſtruit de tout... Moi, inſtrument de la trahiſon la plus noire, quel autre parti me reſtoit-il à prendre ?

THAMOS (*à Séthos*)

Tu es du ſecret ? Un ſerment te lie-t-il auſſi ?

SÉTHOS (*à Saïs*)

Un ſerment qui t'a été arraché n'eſt de nulle valeur.

THAMOS.

Qu'eſt-ce donc qui te retient encore ?

SÉTHOS (*à Saïs*)

Il eſt néceſſaire qu'il te connoiſſe ; le bonheur du Royaume en dépend. (*à Tha-*

mos) Saïs n'eſt point fille d'un chef de troupes.

THAMOS (*vivement*)

Qui donc eſt-elle ? Ah, mon pere ! que je le ſache.

SÉTHOS.

Tharſis eſt fille de Menès.

THAMOS (*avec la plus grande ſenſibilité*)

Grans Dieux ! celle que j'adore, héritiere de l'Empire ! (*il ſe jette aux pieds de Saïs*) O Tharſis ! ô ma Reine ! que Thamos ſoit le premier de tes ſujets qui te rende hommage. Reçois de ſes mains le ſceptre de l'Egypte; il t'appartient de droit. Je me l'étois approprié, croyant que tu n'étois plus. Pardonne-moi, & ne haïs point le malheureux fils de Rameſsès.

SAÏS (*le relevant*)

Tharſis te haïroit ? Ah, Thamos ! pour qui s'eſt-elle ſacrifiée par un vœu fatal ?.. Que le ſceptre demeure entre tes mains. Tu es ſeul digne de le porter... (*ſoupirant*) La fille de Menès pouvoit régner avec toi, il eſt vrai... N'en par-

lons plus ; ſon deſtin la condamne à être auſſi malheureuſe.

THAMOS (*vivement*)

Tu te trompes ; malgré tes vœux, tu peux monter ſur le Thrône. Ils ſont nuls. L'Empire a ſur toi des droits plus anciens. Séthos te le confirmera.

SÉTHOS.

Non, Thamos, c'eſt toi qui es dans l'erreur. Tharſis a pu ſe lier ; ce n'eſt qu'au dernier rejetton du ſang royal, que les loix défendent de prononcer des vœux. La fille de Menès ne l'eſt pas. Phéron & toi vivez encore, ainſi que les autres Princes.

THAMOS (*fort ému*)

Toute eſpérance m'eſt donc ravie !.. Ah ! ſi Tharſis a pu renoncer au Thrône, Thamos le peut auſſi. Sans Tharſis, le Diadême n'a point d'attrait pour lui. Qu'il pare le front de l'ambitieux Phéron.

SÉTHOS.

Quoi, Thamos ! parce que les Dieux

te refuſent l'objet de tes déſirs, faudra-t-il que la Patrie en ſouffre ? Tharſis abdique ſes droits en faveur d'un digne ſucceſſeur. Toi, tu les abandonnes au plus indigne, à un ambitieux, à un tyran, dont nous tous deviendrions, peut-être encore en ce jour même, les victimes.

THAMOS.

Et toi, Tharſis, auſſi? Que ne puis-je l'être ſeul !..... Allons, pour votre ſûreté Thamos reſtera ſur le Thrône, & attendra de la mort la fin de ſes peines. Mais, Tharſis, cruelle Tharſis ! tu connoiſſois ta naiſſance, Séthos la connoiſſoit auſſi, & tous deux, vous ne m'en avez pas plutôt inſtruit !

SAÏS.

Pouvois-je te dévoiler un ſecret que j'ignorois moi-même il n'y a qu'un inſtant ?

SÉTHOS.

Je n'en ſavois pas davantage. Si Mirza & Phéron euſſent cru pouvoir ſe paſſer de mon aide, ils me l'auroient

caché plus long-temps. Il faut que mon témoignage confirme les preuves de la naiſſance de Tharſis, & ils veulent les expoſer ce ſoir au peuple; je l'ai promis, & je tiendrai parole. Mais que leurs eſpérances ſeront trompées! Toi, Saïs, cacheleur encore le vœu que tu as fait.

THAMOS (*à Saïs*)

Si tu avois été apperçue prenant le chemin du Temple!

SAÏS.

Perſonne ne m'a vue.

SÉTHOS.

On eût pu te ſurprendre ici. Tu as beaucoup riſqué.

SAÏS.

Dans le danger qui menaçoit Thamos, rien ne m'effrayoit. S'il l'eût fallu, j'euſſe prononcé le vœu ſacré devant Mirza elle-même, devant tout le peuple.

THAMOS.

Et cela dans le temps où tu te croyois mépriſée! la fille de Menès! Tu te ſacrifiois pour Thamos! (*à Séthos*) O Séthos!

n'eſt-il donc aucun moyen de rompre ce vœu fatal ? Tharſis eſt-elle perdue ſans reſſource pour moi ? Ah, laiſſe-toi toucher par la douleur dont tu nous vois pénétrés !

SÉTHOS (*fort ému*)

Je le ſuis plus que vous ne croyez... Malgré ton ſilence, Tharſis ! je lis dans ton cœur. Le mien ſouffre avec lui.... Eſpérez, mes enfans ! peut-être les Dieux daigneront-ils encore vous rendre heureux.

SAÏS.

(*Thamos & Saïs ſe mettent à genoux devant Séthos, & prennent ſes mains*)

O mon pere ! invoque-les en notre faveur.

THAMOS.

Ah ! ſi Thamos, ſi l'Egypte te ſont chers...

SÉTHOS.

Levez-vous, mes enfans... Que vous me touchez !.. Si vous ſaviez... (*après un moment de ſilence*) Mettez votre confiance dans le ſecours des Dieux. Ils

operent des miracles pour la vertu.... En attendant, Thamos, ne perds point de temps, prends tes meſures contre les deſſeins de Phéron. Le jour baiſſe. Et toi, Tharſis, retire-toi dans ton appartement.

SAÏS.

Ah, Séthos! que je tremble!... Si Phéron voit ſes projets détruits, à quels excès ne l'entraîneront pas la rage & le déſeſpoir?... Déjà, ſpectacle affreux! déjà je vois ce furieux, & les ſiens, tourner leurs épées contre vous; déjà j'entends leurs cris horribles; des ruiſſeaux de ſang coulent... Ah!

THAMOS.

Calme-toi, chere Tharſis! ſi la rage des ſéditieux les rend terribles, nous le ſommes mille fois plus à leurs yeux, par le droit de notre cauſe & par l'aſſiſtance des Dieux... Quoi! tout abandonneroit Thamos, la fille de Menès & le Grand-Prêtre?.. Non, Tharſis! des Egyptiens fideles, en plus grand nombre que les

Rebelles, & moi à leur tête, nous t'environnerons, & toi & Séthos. Il n'eſt point de force qui puiſſe renverſer ce rempart.

SAÏS (*en s'en allant, avec la plus grande ſenſibilité*)

O Dieux! conſervez leurs jours, ou que Tharſis périſſe avez eux!

SCENE VI.

THAMOS, SÉTHOS.

THAMOS.

SI ſon preſſentiment ſe vérifioit! ſi le jour qui devoit être le plus beau de ma vie, devenoit un jour de carnage & de deſtruction!

SÉTHOS.

J'eſpere mieux, & mes eſpérances ne me tromperont point. Mais, en attendant le ſecours des Dieux, uſons de toute la prudence poſſible.

THAMOS.

Perfide Phéron ! enfoncer ainſi le poignard dans le ſein de ton Roi & de ton ami ! te jouer du Ciel même ! Ici, Séthos ! ici, dans le lieu ſaint, cet impie a conjuré les Dieux de l'Egypte de lancer leurs foudres ſur ſa tête, s'il me trahiſſoit.

SÉTHOS.

Ils le puniront. Des foibleſſes & même des crimes trouvent grâce auprès d'eux, mais toute leur colere s'enflamme contre un rebelle impie.

THAMOS.

Phanès eſt-il inſtruit que Tharſis reſpire ?

SÉTHOS.

Hammon l'en a informé ; il va ſe rendre ici.

THAMOS.

Il faut ôter ſans délai à Phéron le pouvoir que je lui ai confié ſur la ville & ſur les troupes.

SÉTHOS.

Ne change rien, ne le réveille pas de ſa ſécurité. Qu'il croie déjà tenir en ſes mains la fille de Menès & le ſceptre de l'Egypte. Au moindre ſoupçon devenu furieux, il n'épargneroit plus rien. Il s'enſevelira plutôt avec nous ſous des monts de cadavres enſanglantés, & ſous des ruines fumantes, que de renoncer à ſes deſſeins ambitieux.

THAMOS.

Des précautions ſecretes l'en empêcheront.

(*Thamos apperçoit Phanès s'avancer du fond du Théâtre*)

SCENE V.

THAMOS, SÉTHOS, PHANÈS.

THAMOS.

As-tu quelque choſe à nous apprendre, Phanès?..

PHANÈS.

Oui, Seigneur, & tu en ſeras étonné. Le traître aſpire au Throne; il veut plus, il veut attenter à ta vie.

SÉTHOS.

Je le diſois bien. Rien n'eſt ſacré pour cet ambitieux.

PHANÈS.

Arpas, un des amis de Phéron, mais tel que les traîtres en peuvent avoir, me l'a découvert. Phéron ne s'en fie pas aux ſentimens de Saïs. Si au moment qu'elle ſera reconnue pour Tharſis, elle ne lui donne pas la main, ſon parti criera aux armes. Dans le tumulte, des ſcélérats ſont apoſtés pour te tuer. Mais,

quand même tout ſe paſſeroit tranquillement, nous ne ſurvivrons pas à cette nuit. On veut nous ſurprendre dans nos demeures, & le poiſon eſt deſtiné à Séthos.

THAMOS.

Le Monſtre ! Et Thamos te connoiſſoit ſi peu ! il t'avoit choiſi pour ſon ami !

SÉTHOS.

N'en ſois pas ſurpris. L'homme vertueux ne voit que ſes pareils. C'eſt l'appanage des Dieux de ne pouvoir être trompés.

PHANÈS.

Seigneur, ne préviendras-tu pas Phéron ? Dis un mot, & il ſe trouvera mille de tes fideles ſujets qui te délivreront de ce monſtre. Il ſuffit que les ſéditieux perdent leur chef pour que le calme ſoit rétabli.

THAMOS.

Mais le nom de Thamos reſteroit couvert d'opprobre dans les Annales de l'Empire... Un Prince du ſang royal, livré à la mort ſans être entendu !

PHANÈS.

Eſt-il beſoin de longues recherches ? N'a-t-on pas aſſez des preuves ? On les publiera auſſi-tôt.

THAMOS.

Quoi, Phanès ! voudrois-tu être jugé ſur des preuves dont on examineroit la validité après ta mort ? Quand même les circonſtances juſtifieroient ton conſeil, tout le monde les verroit-il d'auſſi près que nous ? Les actions des Princes ſervent de regle à leurs peuples : l'ombre d'une injuſtice ne doit pas même les obſcurcir.

SÉTHOS.

Je t'admire, Thamos. Que l'Egypte ſera heureuſe ſous tes loix !

THAMOS.

C'eſt à tes leçons qu'elle devra ſon bonheur. (*à Phanès*) Conſidere cependant, Phanès, que Mirza a en mains les preuves de la naiſſance de Saïs ; la vengeance pourroit la porter à les anéantir.

PHANÈS.

Elle n'en eſt que trop capable..... Depuis que j'ai appris que Rameſsès lui avoit confié ſes vues ſur la fille de Menès, je ne doute plus que la mort ſoudaine de ce Prince n'ait été ſon ouvrage.... Il revient malade du Temple du Soleil : & en peu d'heures il expire!.. Tu te ſouviens, Séthos, que nous ſoupçonnâmes dès l'inſtant qu'il étoit empoiſonné, & ce ſoupçon augmenta encore lorſqu'on ouvrit ſon corps pour l'embaumer.

SÉTHOS.

Qui pouvoit croire que Rameſsès trouvât la mort dans un lieu deſtiné aux vœux pour la proſpérité des Rois? Le ſoupçon tomba ſur des mécontens cachés; car ton pere, Thamos ! étoit haï.

THAMOS.

Malheureux pere ! à quoi t'auroit ſervi que l'univers entier eût été ſoumis à tes loix?.. O Dieux ! accordez à Thamos des amis, & l'amour de ſon peuple... ou qu'il ne regne jamais.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, HAMMON (*accourant avec précipitation de l'habitation des Prêtres*)

HAMMON (*à Séthos*)

PHÉRON te cherche dans nos demeures. Il va paroître.

SÉTHOS.

Il ne convient pas qu'il nous voie. (*à Thamos*) Ta franchiſe, Seigneur, (*à Phanès*) & ta vivacité, Phanès, lui découvriroient ce qu'il doit ignorer.

THAMOS.

Suis-moi, Phanès; les diſpoſitions d'Arpas nous aideront à prendre des meſures. Et toi, Séthos, implore les Dieux pour Tharſis & pour moi. Ah, que nos deſtins ne ſoient pas ſéparés!

(*Thamos & Phanès entrent dans le Palais des Rois*)

SCENE VII.

SÉTHOS, HAMMON.

SÉTHOS.

HAMMON ! tu apporteras au ſacrifice l'ancien Diadême des Rois d'Egypte. Cache-le juſqu'à ce que je te le demande.

HAMMON.

Tu ſeras obéi. J'ai déjà fait courir des billets qui annoncent que tu vis... T'es-tu découvert à Tharſis & à Thamos ?

SÉTHOS.

Non, j'y aurois trop riſqué. Ils n'auroient pu cacher leur joie. Mais que cette contrainte a coûté à mon cœur !

(*Phéron vient de la demeure des Prêtres, Hammon y retourne*).

SCENE VIII.

SÉTHOS, PHÉRON.

PHÉRON.

SÉTHOS ! dois-je me fier encore à toi, ou me trahis-tu ?

SÉTHOS.

Moi !

PHÉRON.

Lis ces billets. (*Il en donne quelques-uns à Séthos*)

SÉTHOS (*lit*)

« Non-seulement Tharsis vit, Menès » lui-même respire. Egyptiens ! préparez-» vous à recevoir ses loix ».

PHÉRON.

On les a affichés, & répandus parmi les troupes... C'est pour nuire à mes vues, pour retarder le choix de Tharsis.

SÉTHOS.

Mais d'où vient que ton soupçon tombe sur moi ?

PHÉRON.

Un des téméraires, qu'on a arrêté, dépoſe que les billets viennent de la demeure des Prêtres.

SÉTHOS.

C'eſt peut-être pour en cacher le véritable auteur.

PHÉRON.

Qui ſait mieux que toi, que tout n'eſt que fable? Mais ton amitié pour Thamos ne peut-elle pas t'aveugler?

SÉTHOS.

Ni l'amitié, ni la crainte, ne feront jamais agir Séthos contre ſon devoir. Mais, s'il eſt vrai que Menès reſpire, il faut que toi, que Thamos & toute l'Egypte, lui obéiſſent.

PHÉRON.

Je te crois pour le moment. Mais prends garde, Séthos, & avertis auſſi tes amis de prendre garde à eux. Phéron marche vers le Thrône. Quiconque oſera lui en barrer le chemin, fût ce Thamos, fût-ce toi, fût-ce Menès même revenu à

la vie, tout ſera renverſé, écraſé. Et ſi l'arrêt du deſtin eſt que Phéron ſuccombe, des milliers d'ennemis tomberont avec lui.

(Il s'en va furieux vers le Palais royal)

SCENE IX.

SÉTHOS *ſeul.*

QUELLE fureur, Grands Dieux! Des menaces dans votre Temple! en votre préſence!.. mais vaines & impuiſſantes contre ceux que vous protégez.

(Il rentre dans la demeure des Prêtres)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

Le Théâtre repréſente l'intérieur du Temple du Soleil ; magnifiquement illuminé.

SCENE PREMIERE.

THAMOS, SÉTHOS, PHÉRON, PHANÈS, HAMMON, MIRZA, SAIS, MYRIS, *le Chœur des Prêtres, le Chœur des Vierges du Soleil, parmi leſquelles paroiſſent les nobles Egyptiennes élevées chez elles, Grands de l'Empire, Guerriers.*

(*On voit, comme au premier Acte, de deux côtés les Chœurs des Prêtres & des Vierges ; derriere eux ſont des ſoldats. Mirza eſt à la tête des Vierges ; à côté d'elle eſt*

Saïs, enſuite Myris. Vis-à-vis ſe trouve Séthos, à la tête des Prêtres, & Hammon près de lui. Thamos, Phéron, Phanès, & les autres Princes & Grands de l'Empire, ſe tiennent près de l'Autel, le viſage tourné vers les ſpectateurs. Le fond du Théâtre eſt rempli par des Guerriers & par le Peuple. L'Hymne ſuivant eſt chanté alternativement par les deux chœurs)

LES DEUX CHŒURS *enſemble.*

Dieu que l'Egypte adore, à qui tout autre cede,
Qui chaque jour reparoîs à nos yeux
Plus brillant & plus radieux,
Daigne nous accorder ton aide!
Protege nous du haut des Cieux,
Divinité ſuprême! Ne fais luire
Sur nous que d'heureux jours, & rends ce vaſte Empire
Des Empires le plus heureux.

CHŒUR DES PRÊTRES.

Les rivages glacés de l'Ourſe,
Du Midi les ſables brûlans
Pour toi font fumer leur encens.
L'aurore en devançant ta courſe
Eſt témoin de nos vœux, eſt témoin de nos chants;

Et lorſque le jour fuit, nos Hymnes, nos accens
Te béniſſent encore;
En tout lieux enfin, en tout temps
Notre bouche te loue & notre cœur t'adore.

CHŒURS DES VIERGES.

Comme on entend les chalumeaux touchans
S'unir aux guerrieres trompettes,
Fils d'Oſiris! ainſi de nos cœurs interprêtes,
Nos voix ſe mêlent à vos chants.

UN PRÊTRE.

Que ce que va jurer aujourd'hui le Monarque

UNE VIERGE.

Que ce que vont jurer nos cœurs aux Immortels

ENSEMBLE.

Soit du bonheur commun, & la baſe & la marque.

LE PRÊTRE.

Amour,

LA VIERGE.

Fidélité,

LE PRÊTRE.

Tendres ſoins paternels,

LA VIERGE.

Cœur pénétré,

ENSEMBLE.

Formez nos liens mutuels.

LES DEUX CHŒURS.

Dieu que l'Egypte, &c.

(*Une muſique douce continue après qu'on a chanté l'Hymne. Séthos, accompagné d'Hammon, s'avance vers l'Autel. Après avoir adoré le Soleil, le Grand-Prêtre allume le feu ſacré, & y jette, à trois repriſes, de l'encens. La muſique ceſſe, & Séthos parle*)

SÉTHOS.

PRINCES & Peuples de l'Egypte ! vingt fois, depuis la naiſſance de Thamos, l'hiver a fait place à l'été ; vingt fois les eaux fécondes du Nil ont inondé nos vallées. Notre jeune Roi a atteint l'âge, fixé par les loix, pour régner par lui-même. Déjà il tient le ſceptre de l'Empire dans ſes mains ; mais le diadême ſacré n'orne pas encore ſon front. C'eſt par lui que l'alliance entre le monarque & ſes peuples va être ſcellée. (*à Thamos qui*

s'eſt approché) Thamos, on t'a inſtruit des devoirs du Thrône. Si le fardeau t'en paroît trop peſant, tu peux encore t'en débarraſſer ; mais ſi aujourd'hui tu confirmes tes engagemens, aucun mortel ne peut plus t'en relever : c'eſt avec les Dieux mêmes que tu les prends... Et vous, Egyptiens, ſi vous avez quelque choſe à oppoſer aux droits de Thamos, ſi vous avez des demandes à faire : parlez. Thamos répondra. Les Dieux décideront par ma bouche.

(*Mirza s'avance en prenant Saïs par la main*)

MIRZA.

Mirza s'oppoſe aux prétentions de Thamos. Un ſeul mot les anéantit... la fille de notre grand Menès... Tharſis reſpire. (*en montrant Saïs*) La voici. (*elle tire de ſon ſein les écritures dont il a été queſtion plus haut au troiſieme Acte*) Voici les preuves de ſa naiſſance. Séthos eſt inſtruit de tout.

(*Tous, excepté ceux qui connoiſſent Tharſis, marquent leur ſurpriſe*)

PHÉRON.

Phéron l'atteſte de même, & ſoutiendra les droits de la fille de Menès.

MYRIS.

Scélérats, que vous m'avez jouée!

SÉTHOS.

On vous dit la vérité, Peuples de l'Egypte. Tharſis a été arrachée aux flammes. Rameſsès l'a fait élever chez les Vierges du Soleil, ſous le nom de Saïs. Mirza ſeule étoit inſtruite du ſecret; Tharſis elle-même l'a ignoré juſqu'à ce moment. Les preuves de ſa naiſſance ſont inconteſtables. Des lettres de Rameſsès; des dépoſitions faites ſous ſerment; l'image que la jeune Princeſſe portoit au col! (*à Thamos*) Que Thamos s'explique.

THAMOS.

Il t'en croit, il obéit à la voix du devoir, il reconnoît Tharſis pour ſa Reine. (*s'inclinant devant la Princeſſe*) Oui,

Tharſis, Thamos eſt le premier à te rendre hommage. Tes droits n'ont point beſoin de défenſeur.

(*Tous rendent hommage à Tharſis reconnue*).

SAÏS (*à préſent Tharſis*)

Tharſis n'en auroit pas cherché contre Thamos.

PHÉRON (*à Thamos*)

Le mérite de la ſoumiſſion n'eſt pas bien grand, lorſque la réſiſtance ſeroit vaine. Tout ce que tu vois ici, l'Egypte entiere, s'eſt par mes ſoins armée pour la fille de Menès. Phéron la place ſur le Thrône, & en précipite le fils du rebelle.

MIRZA (*à Tharſis*)

C'eſt à toi maintenant à récompenſer des ſervices auſſi éclatans. Comme Reine tu dois choiſir un époux parmi les Princes du ſang royal : à qui d'entr'eux deſtines-tu ta main ?

PHÉRON.

Ecoute la voix du Peuple. (*ſans attendre la réponſe de Tharſis, & ſe croyant*

assuré des voix) Egyptiens, prononcez, qui doit s'asseoir sur le Thrône avec votre Reine ?

(*Une partie de l'Assemblée crie*) Phéron !

(*Le reste*) Thamos !

(*Tous les Prêtres & la plupart des Grands applaudissent à ce dernier nom. Les deux Partis répetent leurs cris. Celui de Phéron, composé pour la plupart de soldats gagnés, s'échauffe de plus en plus. Phéron & Mirza montrent leur rage. On tire les épées, sans bouger encore de sa place. Les Vierges du Soleil & les Prêtres se retirent derriere les soldats. Tharsis fait plusieurs fois signe de la main qu'elle veut parler : & le silence devient enfin général*).

THARSIS.

Ecoutez votre Reine pour la premiere fois. Ce sera en même temps la derniere... Qui vous a donné le droit de régler mon choix ? de commander à qui vous devez obéir ? de prendre les uns contre

les autres des armes, que vous ne devez porter que pour la défenſe commune?.. Tharſis aime ſon peuple, mais elle ne craint pas ſes menaces... Apprenez quels ſont ſes décrets... Si elle étoit libre encore, ſon choix ſeroit déja fait: (*montrant Thamos*) il tomberoit ſur le plus digne. Mais Tharſis ne peut être ni à Thamos, ni au perfide (*regardant Phéron*) qu'elle déteſte. Trompée par Mirza & par lui, (*en regardant Mirza*) voyant le Thrône & la vie de Thamos en danger, manquant de tout autre moyen pour faire échouer les deſſeins des traîtres, elle s'eſt conſacrée par des vœux irrévocables à la Divinité de l'Egypte. Thamos en eſt inſtruit. Il eſt ſurvenu au moment où ma bouche prononçoit ce vœu dans ce temple même.

(*Tout le monde eſt dans le plus grand étonnement; la rage & la ſurpriſe empêchent Mirza & Phéron de parler d'abord*)

MIRZA.

Des vœux !.. Tu ne peux plus être ni épouſe, ni Reine ?

THARSIS.

Non, Tharſis a en même temps renoncé au Thrône. Il appartient à celui qui, après elle, en eſt le plus proche héritier..... Egyptiens, vous poſſédez en Thamos le plus digne des Rois, l'image de votre Menès.

PHÉRON (*furieux*)

Quoi ! on ſuppoſera des vœux pour maintenir Thamos ſur le Thrône, & pour lui donner enſuite la main ?.. Intrigue abominable !.. Aux armes, amis !

(*Il tire ſon cimeterre. Ses partiſans ſe rangent près de lui & de Mirza. Tout annonce un combat ſanglant. Séthos ſe met au milieu, & jette ſon habit de Prêtre. On apperçoit deſſous une armure magnifique, la même que portoit ci-devant Menès. Ceux qui ont vécu ſous ce Roi la reconnoiſſent, &*

commencent à entrevoir la vérité. Séthos [à préſent Menès] parle)

SÉTHOS (*dans la ſuite Menès, avec Majeſté*)

Peuples d'Egypte, connoiſſez-vous cette armure ? Reconnoiſſez-vous encore après dix-huit ans celui qui la portoit ? Vous reſte-t-il encore de la vénération pour Menès, ce Roi jadis ſi chéri de ſes peuples ?.. Vous le voyez devant vous. Caché juſqu'à ce moment à toute la terre, Phanès & Hammon ſes plus intimes amis ſeuls exceptés, il reparoît pour empêcher l'effuſion du ſang des citoyens.

(*Phanès & Hammon s'avancent. Hammon montre l'ancien diadême*)

PHANÈS.

Oui, heureux Egyptiens, votre pere vous eſt rendu.

HAMMON.

Et dans mes mains vous revoyez l'ancien diadême, celui de vos premiers Rois, que Menès emporta dans ſa fuite.

THARSIS (*que ſa ſurpriſe & l'excès de ſa joie ont juſques-là empêché de parler*)

Suis-je encore parmi les vivans, ou vois-je la demeure des Immortels?... O Menès! (*elle ſe jette à ſes pieds*) O mon pere!

THAMOS (*à genoux à côté d'elle*)

O le plus grand des mortels! eſt-ce toi que contemplent mes yeux?

(*Tous, Princes, Prêtres, ſoldats, à l'exception de Mirza & de Phéron, rendent hommage à Menès. Mirza & Phéron font connoître leur déſeſpoir*)

MIRZA.

Dieux cruels! c'eſt ainſi que dans un inſtant vous détruiſez l'ouvrage de tant d'années! que tout votre pouvoir ſe déploie contre une femme. Ha, ſoit! mais du moins vos favoris n'échapperont pas à ſa fureur. (*elle ſaiſit l'épée d'un ſoldat, Phéron leve la ſienne. On les retient tous deux... Tout eſt en tumulte*) Quoi! je n'aurai pas même la douceur de périr

vengée ? (*hors d'elle-même à Séthos, à Thamos & à Saïs*) Puiſſent au moins mes imprécations tomber ſur leurs têtes ! des imprécations plus terribles que jamais l'enfer n'en a vomi... Thamos, c'eſt moi qui ai aſſaſſiné ton pere. Que ne puis je auſſi déchirer de mes mains, & toi & ta Tharſis, & Menès même ! (*elle dégage ſon bras droit, & ſe poignarde*) C'en eſt fait ! la mort... ſervira... encore... ma... rage...

(*Elle meurt. On l'emporte ſur le champ dans l'habitation des Vierges du Soleil*)

MENÈS.

Mirza !.. Quelle horreur !

PHÉRON. (*il tâche auſſi de dégager ſon bras*)

Je vais la ſuivre. (*comme il ſe voit déſarmé & arrêté*) En vain on m'en empêche... Dieux ! ſi vous exiſtez, ſi vous n'êtes pas un vain phantôme, lancez vos foudres ! qu'ils m'écraſent !.. Pourquoi tarder ?.. Phéron brave votre colere.

MENÈS.

Qu'on emmene cet impie ; que ſes blaſphêmes ne profanent point le temple.

PHÉRON (*en s'en allant*)

Puiſſe-t-il s'écrouler & vous enſevelir avec moi ſous ſes ruines !

(*On le conduit au Palais royal. Hammon va avec lui*)

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *à l'exception de* MIRZA, *de* PHÉRON & *d'*HAMMON.

THAMOS.

PARDONNE-LUI, Seigneur ! Il rentrera en lui-même. Que Myris alors devienne ſon partage.

MYRIS.

Non. Plutôt mourir que d'appartenir à un traître !

THARSIS (*reprenant la main de Menès*)

O mon pere ! que je baiſe cette main chérie qui m'a bénie tant de fois lorſ-

que nous étions encore inconnus l'un à l'autre !

MENÈS (*l'embraſſe*)

Gage précieux de la plus accomplie des Reines, avec quel raviſſement ton pere te preſſe contre ſon ſein!.. O ma fille! ô ma chere Tharſis!.. Tes mains fermeront donc un jour ma paupiere! ton pere pourra mourir entre tes bras!

THARSIS.

Ah, que ce ne ſoit qu'après la plus longue ſuite des années ! Puiſſe Tharſis mourir avec toi !

THAMOS.

Thamos déſire le même ſort.

MENÈS.

Quoi ! vous me ſouhaitez le plus grand des malheurs ? Vos vœux ne ſauroient être exaucés..... (*regardant en haut*) Mais, grands Dieux ! que je jouiſſe encore long temps de la ſatisfaction de voir le bonheur de mes enfans !

THAMOS.

Ah, Menès ! ce triſte vœu...

MENÈS.

Il eſt nul. Tharſis n'a pu ſe lier ſans l'aveu de ſon pere & de ſon Roi.

THAMOS.

O mon pere ! cet arrêt rend Thamos le plus fortuné des mortels. (*il prend la main de Tharſis*) Enfin, Tharſis, enfin les Dieux immortels comblent nos vœux.

MENÈS (*les embraſſe*)

Oui, mes enfans, ils uniſſent le couple le plus digne. Que leur faveur deſcende ſur vous, & qu'elle ſe répande ſur tout l'Empire. Régnez enſemble ſur un peuple dont vous ſerez adorés. Menès conſacrera le reſte de ſes jours au culte de la Divinité, en lui offrant chaque jour des ſacrifices pour vous, & pour l'Egypte.

THARSIS.

O mon pere ! pourquoi ne veux-tu pas que nous vivions ſous tes loix ?

THAMOS.

De qui pourrai-je apprendre le grand art de régner ?

MENÈS.

Les Dieux te l'enſeigneront, ſi tu les implores. Je t'aſſiſterai de mes conſeils... La triſte fin de Mirza a troublé aujourd'hui la cérémonie du ſacre. Que le jour de demain ſoit fixé pour vous ceindre le front du diadéme de nos anciens Rois.

(On voit des éclairs, & l'on entend un violent coup de tonnerre)

MENÈS *(continue)*

Quel coup du Ciel ! les Dieux parlent. Eſt-ce un ſigne de leur conſentement, ou de leur colere?.. Ah, Phéron ! je crains...

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, HAMMON.

HAMMON *(accourant effrayé)*

SEIGNEUR ! Je tremble encore. Phéron, le malheureux Phéron !

THAMOS.

Eh bien !

HAMMON.

Nous le conduiſions dans la petite cour du Palais. Le Ciel ſe couvre de nuages, l'éclair brille. Le malheureux éclate de nouveau en blaſphêmes. Il défie les Dieux. Un coup de tonnerre le frappe au moment qu'il étend ſa main ſacrilege, qu'il parle encore.

(*Tous donnent des marques d'étonnement*)

MENÈS.

C'eſt ainſi que les Dieux puniſſent lorſqu'on s'éleve contre eux. Mortels! qu'un tel exemple vous ſerve de leçon. Tremblez de provoquer leur courroux.

(*La toile tombe*)

Fin du cinquieme & dernier Acte.

ROMÉO ET JULIE,

TRAGÉDIE BOURGEOISE

EN CINQ ACTES.

De M. WEISS.

Omnia vincit amor. Ovid.

ACTEURS.

MONTECCHIO, CAPELLET — Chefs des Maiſons les plus diſtinguées de Verone.

ROMEO, Fils de Montecchio.

JULIE, Fille de Capellet.

Madame CAPELLET.

LAURE, Confidente de Julie.

BENVOGLIO, Médecin.

PIETRO, Valet de Romeo.

La Scene, pendant les quatre-premiers Actes, eſt dans un appartement du Palais des Capellet; au dernier elle eſt dans le tombeau de la maiſon des Capellet.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Le ſujet de cette Tragédie eſt tiré d'un événement du quatorzieme ſiecle, rapporté par Giralmo Corte dans ſon Hiſtoire de Verone, par Bandello dans une de ſes Nouvelles, & par Luigi da' Porto.

Shakeſpear, qui imitoit ſi heureuſement la nature, ou qui, pour m'exprimer comme Pope, *la faiſoit parler elle-même*, l'a traité il y a long-temps. Les admirateurs de ce grand homme trouveront peut-être bien téméraire qu'un Allemand entreprenne de courir la même carriere, & oſe ſe meſurer avec lui; mais ce n'eſt pas-là mon deſſein. La Piece angloiſe, quoique

pleine de détails admirables, n'a cependant jamais été une de celles qui ont acquis tant de gloire à leur Auteur. Il avoit formé le plan de ſa Tragédie, comme il eſt prouvé invinciblement dans *le Shakeſpear illuſtraded*, non ſur les originaux qu'on vient d'indiquer, mais ſur une traduction françoiſe très-mutilée, ou ce qui eſt encore plus vraiſemblable, ſur une traduction défectueuſe de cette même traduction (1). On y a ſupprimé une

(1) La traduction françoiſe a pour titre: *Hiſtoires tragiques extraites des Œuvres de Bandel.* A Paris 1571. Une traduction littérale de Roméo & Julie ſe trouve dans le ſecond volume du *Palaſure of pleace.* London 1576. C'eſt une collection de Nouvelles, traduites par un certain William Painter, de différens Auteurs Grecs, Latins, Eſpagnols & Italiens. Quelques-unes cependant n'ont été priſes que dans des

partie des ſituations les plus intéreſſantes, & on y en a ajouté d'autres qui ne le ſont pas du tout. La cataſtrophe principale du réveil de Julie ne s'y trouve pas. Auſſi Shakeſpear n'en a-t-il pas tiré parti, mais en revanche il a étouffé ſa Piece ſous un tas de choſes triviales & abſolument étrangeres à l'action. Il y a prodigué le jargon de l'eſprit juſqu'à la puérilité. Enfin, comme le célebre Garrick en a jugé lui-même, elle eſt ſi farcie de pointes & de quolibets, que dans les derniers temps on n'a pas oſé la donner au Théâtre Anglois ſans y faire des changemens très-conſidé-

---

traductions françoiſes, & de ce nombre eſt Roméo & Julie.

rables. Mais malgré tous ces changemens, une ſimple traduction n'auroit gueres réuſſi ſur le Théâtre Allemand. On a donc eſſayé d'en faire une nouvelle Piece, en ſe conformant au récit de Bandello & de Luigi da' Porto. C'eſt aux connoiſſeurs à juger ſi on a réuſſi. Si le goût du public étoit aſſez épuré en Allemagne pour qu'on pût regarder ſon approbation comme une preuve qu'on a réuſſi, l'Auteur auroit lieu de s'applaudir. Mais ne doit-il pas craindre de ne devoir ſes ſuccès qu'à l'illuſion du Théâtre & à la perfection du jeu des Acteurs? Quoi qu'il en ſoit, les larmes qu'ont fait couler Romeo & Julie ſemblent au moins juſtifier la témérité de l'Auteur, quand même la critique la plus éclairée découvriroit des défectuoſités

fectuoſités dans ſa Piece en l'examinant froidement.

Peut-être trouvera-t-on le langage des deux amans trop fleuri. Je conviens qu'il l'eſt en effet, & ç'a été mon intention qu'il le fût. J'ai cru en découvrir la raiſon dans la nature & dans la diſpoſition même des jeunes gens. Quand l'amour s'eſt fortement emparé d'eux, il devient une ſorte de délire & d'enthouſiaſme : il allume leur imagination ; il ſaiſit & applique à ſa poſition ce qui paroît y avoir le moins de rapport ; il fait naître une douce mélancolie qui ſe plait & ſe répand en images qui flattent ſes fantaiſies (1).

---

(1) Il y a temps pour tout, comme on dit : il eſt certain que Romeo & Julie, vivant à leur aiſe ſous le même toit

On a fait à l'Auteur une autre objection ſur la repréſentation des

---

comme mari & femme, pourroient, au bout d'une longue habitude, quoique s'aimant beaucoup, ſe trouver dans le cas dont parle M. Weiſs; c'eſt-à-dire, que par des mots flatteurs, de petits ſoins, & certaines tournures de phraſes qui ne ſont employées & ſenties que par des gens qui s'aiment, ils peindroient avec douceur une paſſion dont le principe, ſans être épuiſé, n'auroit cependant plus ni le moyen, ni même le beſoin de ſe manifeſter par cette exploſion, ce délire, cette chaleur qui rendent l'amour ſi ſupérieur à toutes les autres paſſions. Mais deux amans, dans le cas où ſe trouvent Julie & Romeo, qui ſe cherchent à travers mille dangers pour ſe dire un dernier adieu, révoltent & dégoûtent quand il diſent un mot ou font un mouvement étrangers à l'objet

deux dernieres Scenes du dernier Acte : ces Scenes, après celles qui les précedent & qui ſont fort vives, ont paru froides & peu intéreſſantes. Cependant elles ſont partie du tout. En liſant la Piece, leur abſence ſe feroit ſentir ; mais à la repréſentation, où le cœur ne s'intéreſſe que pour les deux amans, dès qu'ils

---

qui les réunit. Ce n'eſt pas par des comparaiſons ingénieuſes que l'amour ſe peint. Quand on eſt conſumé par la faim & dévoré par la ſoif, on ne s'amuſe pas à faire de l'eſprit ; on va, on vient, on s'agite, on voudroit que tout ſe changeât en pain & en eau. L'amour eſt ſi loin d'avoir de l'eſprit & d'en affecter le langage, que ſa vraie parure eſt de n'avoir pas le ſens commun : mais il n'eſt pas accordé à tout le monde de lui donner cette parure-là.

ont diſparu, le ſpectateur ne veut plus rien voir ni rien entendre; auſſi les a-t-on ſupprimées, & on a fini toutes les dernieres repréſentations avec la cinquieme Scene, de la maniere indiquée par l'Auteur dans une note qu'on y trouvera. Si le public a paru approuver ce changement, pourquoi ne l'approuverois-je pas auſſi?

Fin de l'Avertiſſement.

ROMEO ET JULIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE *ſeule.*

VOILA minuit qui ſonne... Moment terrible ! heure fatale !.. Romeo va paroître... Il vient ici pour ſe ſéparer de moi... pour s'en ſéparer peut-être à jamais... A jamais ! Amour, amour, combien d'amertume tes joies paſſageres ont répandu ſur ma vie ! Deſtin cruel, voici le dernier de tes coups... Hélas ! il eſt le plus affreux... Mon cœur ſe déchire... Puiſſe ce dernier embraſement...

J'entends du bruit... Quelqu'un approche de cette porte... Eſt-ce lui ?.. Non, le bruit vient de la ſalle voiſine... Ciel ! ſi nous étions trahis !.. ſi Romeo arrivoit dans ce moment... ſi mon pere... ſi ma mere... Quel effroi !..

(*La porte s'ouvre, & Laure paroît*).

SCENE II.

JULIE, LAURE.

JULIE.

AH, Laure, c'eſt toi ! Et que viens-tu chercher ici ? Envies-tu à ma douleur juſqu'au ſoulagement du ſommeil ?

LAURE.

Du ſommeil ? Vous n'en connoiſſez plus les douceurs.

JULIE.

Mais je l'attendois, & peut-être... Va-t'en, Laure, laiſſe-moi ſeule.

LAURE.

Madame votre mere, que je viens de

mettre au lit, m'envoie auprès de vous, & m'a défendu de vous quitter.

JULIE.

Eh ! que veut-on que tu faſſes auprès de moi ? Va, je n'ai pas beſoin d'un témoin de mes gémiſſemens. La douleur cherche le ſilence & la ſolitude. Celui qui m'en arrache... eſt,.. mon ennemi.

LAURE.

Votre ennemi !.. Injuſte Julie ! hélas ! on ne vous y a que trop abandonnée à votre douleur. Elle vous conſume : vous n'êtes plus reconnoiſſable : votre teint a perdu ſon éclat : vous pleurez nuit & jour... Et pourquoi ?

JULIE.

Pourquoi ?..... Thébaldo, ce jeune homme aimable, n'eſt-il pas à préſent la proie de la corruption, la pâture des vers ?.. Va le voir dans ſon tombeau, & dis-moi ce qui reſte encore de lui.

LAURE.

Ah, ma chere Julie ! ne l'avez-vous pas aſſez pleuré ? Vos cris, vos larmes...

JULIE.

N'ont pas fléchi la mort, elle ne nous l'a pas rendu.

LAURE.

Thébaldo vous étoit-il donc ſi cher ?.. Je ne me ſouviens pas de vous avoir vu pour ce parent, tandis qu'il vivoit, l'attachement que vous faites paroître depuis qu'il eſt mort.

JULIE.

Ce que tu dis peut être vrai : on ne connoît ſouvent tout le mérite d'un homme que quand il n'eſt plus.

LAURE.

Mais que feriez-vous donc ſi vous aviez perdu un amant adoré, un époux chéri ?

JULIE (*vivement*)

Que dis-tu, Laure ?.. terrible Laure !.. Ce que je ferois ?.. Ah ! je... je m'arracherois le cœur... je le mettrois dans ſon cercueil... je mourrois pour être enſevelie avec lui... Ah ! ſi je perdois mon amant... mon époux... la moitié de ma

vie!.. Tiens, Laure, va-t'en... va-t'en, mon enfant... laiſſe-moi ſeule.

LAURE.

Je vous ai déjà dit que je ne pouvois vous quitter. Allez vous repoſer, Mademoiſelle, je veillerai auprès de vous; & ſi des ſonges cruels...

JULIE.

Des ſonges cruels ?.. Tranquilliſe-toi, ma bonne Laure ; tous mes ſonges ſont doux... je m'y vois ordinairement dans mon vêtement de mort... Hélas, il me convient mieux que ne feroit un habit de noces!.. Va, Laure, va, laiſſe-moi jouir du triſte...

LAURE.

Madame votre mere m'a répété cent fois de reſter auprès de vous. Ne quitte pas Julie, vient-elle encore de me dire; je tremble pour ſa vie ; dès qu'il ſera jour, je paſſerai dans ſon appartement. Que deviendrois-je, Mademoiſelle, ſi elle ne m'y trouvoit pas ?

JULIE (*ſe promene les mains jointes, l'air égaré, & dit à part*)

Quel nouveau malheur !.. quel coup... quel coup funeſte !.. ſort inexorable !.. Romeo... il ne doit pas tarder à paroître... Quel état, oh mon Dieu !.. Mais ne pourrois-je pas ouvrir la fenêtre ? &... Ah ! Laure me retiendra... Malheureuſe Julie !.. Trahie juſqu'au dernier moment... il ne ſcellera pas ſon amour & ſes ſermens par un dernier embraſſement... O Romeo... Romeo !

LAURE (*à part*)

Elle a toujours à la bouche le nom de ſon ennemi mortel, du meurtrier de Thébaldo. (*à Julie*) Ah, ma chere Juliet oubliez un ſcélérat, oubliez un traître...

JULIE (*avec indignation*)

Téméraire !.. (*à part avec effroi*) Ciel ! qu'ai-je dit ?.. (*haut*) Laure, parle bas, je t'en conjure, on pourroit t'entendre, &...

LAURE.

Et quand il m'entendroit lui-même ?

N'eſt-ce pas lui qui trouble votre repos & celui de toute votre maiſon ? N'eſt-il pas le meurtrier de votre couſin ?

JULIE (*d'une voix baſſe, d'un ton haletant & myſtérieux*)

Non, Laure, non... Je te le dis en confidence... je te le dis à condition que tu me garderas le ſecret... Non, ce n'eſt pas lui qui le premier mit l'épée à la main... (*en ſanglotant*) Hélas, au contraire !.. il conjuroit Thébaldo de modérer ſon emportement, de réprimer ſa fougue impétueuſe... On auroit dit qu'il le craignoit... Deux fois il le déſarma, deux fois il lui rendit ſon épée... Cette généroſité, loin de fléchir Thébaldo, ne ſervit qu'à irriter ſa fureur. Il fondit de nouveau ſur Romeo, & ſe précipita lui-même ſur le fer que l'autre avoit tiré pour ſa défenſe. Voilà la vérité, ma chere Laure... oui, la vérité... Mais, au nom de Dieu, ne me trahis pas.

LAURE.

Eh, quoi ! vous prenez ſa défenſe ?

JULIE.

Je le dois. Tu ne connois pas le mérite de Romeo, combien ſon ame...

LAURE.

Pourquoi pleurez-vous donc ſans ceſſe Thébaldo ?

JULIE.

Parce que ſans cela, ma chere Laure, je n'oſerois pleurer... & il faut que je pleure... Vois tu cette bague?.. Ce ne ſont pas les diamans dont elle brille qui me la rendent précieuſe... Si tu ſavois... Ah, Laure ! ſi tu ſavois...

LAURE.

Je ne vous comprends pas... Quel ſoupçon... quelle affreuſe conjecture !..

JULIE.

Affreuſe ?.. Oh oui... affreuſe... très-affreuſe !.. Et pour qui... pour qui ?..

LAURE.

Encore une fois, je ne vous comprends pas. Une paſſion malheureuſe auroit-elle... Mais le Comte de Lodrona vous aime...

JULIE (*en criant*)

Et voilà ce qui eſt affreux... Non, tu ne ſaurois rien imaginer de plus affreux... Le Comte de Lodrona... je friſſonne...

LAURE.

Je vois qu'un ver rongeur déchire votre ſein. Nous ſommes ſeules, vous connoiſſez mon attachement & ma fidélité : ouvrez-moi votre cœur, peut-être pourrai-je vous donner quelque conſolation.

JULIE.

Des conſolations? Ah, il n'en eſt plus pour moi que dans le tombeau!.. Je vois que tu m'aimes... mais tu aimes auſſi mon pere & ma mere, &...

LAURE.

Je les aime en effet ; mais je ne vous trahirois pas pour eux : non, & plutôt...

JULIE.

Ainſi donc tu ne me trahiras pas?

LAURE.

Je vous le jure.

JULIE.

Eh bien, tu ſauras tout. Il faut même

que tu le ſaches. Mais prends garde que ce ver rongeur que tu veux arracher de mon ſein n'aille déchirer le tien. Il en eſt temps encore, ma chere Laure ; ſens mieux le prix du repos dont tu jouis : crains de me le ſacrifier.

LAURE.

Non, vous m'en avez trop dit, pour qu'il ne vous importe pas à vous même de m'en dire davantage. J'imaginerois peut-être des choſes plus terribles encore que...

JULIE (*vivement*)

Que quoi... que quoi ? Eh ! peut-il y avoir rien de plus terrible que ce que j'éprouve ?.. Nomme-le-moi... nomme-le-moi... ce ſera peut-être un adouciſſement... Mais il faut te révéler... oui, tu as raiſon... il faut te dire... N'as-tu pas tantôt parlé d'un amour malheureux?.. Mais il faut auparavant que je voie...

(*Elle va vers la fenêtre*).

LAURE (*à part*)

Que veux dire cela ? Peu s'en faut que je ne me repente de ma curioſité.

JULIE (*auprès de la fenêtre*)

Il n'eſt pas encore venu. (*en revenant de la fenêtre*) Hélas, ma bonne Laure, il n'eſt pas encore venu !

LAURE.

De qui me parlez-vous, Julie ?

JULIE.

Et tu ne le devines pas !.. tu dis que j'aime, & tu ne devines pas que c'eſt Romeo !... Tu recules.... tu pâlis.... (*elle ſe couvre les yeux de ſes mains*) Ah, qu'ai-je dit !

LAURE.

Romeo !.. juſte Ciel !.. penſez-y, ma chere Julie, revenez de votre égarement, ſûrement vous vous trompez, &...

JULIE (*d'un air décidé & réfléchi*)

Oui, je te l'ai dit, je l'aime. (*avec douceur & inquiétude*) Au moins, Laure, tu ne me trahiras pas, tu me l'as promis, n'eſt-ce pas ?.. O Romeo !..

LAURE.

Ciel !.. mais où l'avez-vous donc connu ? Vous me glacez d'effroi.

JULIE.

As-tu jamais vu Romeo ?.. Ah, ſi tu l'avois vu ! Te rappelles-tu cette fête que mon pere donna, il y a quelques mois, à l'occaſion du jour de ma naiſſance ?.. Hélas ! pourquoi ſuis-je née ?.. Romeo, ſous le maſque, s'introduiſit dans le bal...

LAURE.

Je me ſouviens d'avoir entendu parler de lui.

JULIE.

Ah, il faudroit que tu l'euſſes vu !.. Je le vis, Laure : le voir & l'aimer fut une même choſe. Mon cœur dans un inſtant éprouva tous les tranſports, toute l'ivreſſe de l'amour... Nous nous parlâmes, j'entendis le ſon enchanteur de ſa voix... Ah, Laure !.. Mercutio, avec qui je venois de danſer, m'avoit reconduite à ma place. Mercutio & la danſe m'avoient également déplu. Romeo s'a-

vança vers moi ; il me tendit la main... avec quelle grâce, quelle nobleſſe !.. Il étoit tremblant... je tremblois auſſi... Chacun de ſes doigts qui touchoient à ma main étoient comme autant de traits que l'amour enfonçoit dans mon cœur. Avec quelle allégreſſe je retournai à la danſe ! Je ne marchois pas, il me ſembloit que je volois. Il ſe forma à l'inſtant un cercle autour de nous ; un ſilence de reſpect & d'admiration régnoit dans toute l'aſſemblée ; tous les regards étoient fixés ſur nous... Hélas ! tandis que ta malheureuſe Julie partageoit les éloges des ſpectateurs enchantés, ſon cœur étoit déjà égaré & perdu par l'amour. Romeo fut bientôt découvert : pouvoit il reſter long-temps caché ! Tu ſais les ſuites de cette aventure.

LAURE.

Quoi ! le nom ſeul de Romeo n'étouffa pas votre flamme naiſſante ? Vous ne vous rappellâtes donc pas la haine qui diviſe

vos deux maiſons ? Le nom odieux de Montecchio...

JULIE.

Odieux ! Inſenſée... qu'a-t-il donc d'odieux ce nom ? Nomme-m'en un plus beau, ſi tu peux... La haine, dis-tu... Ah, Laure, que ce ſentiment eſt foible pour combattre l'amour ! Loin d'éteindre celui qui venoit de s'allumer dans mon cœur, il ſembloit lui ſervir d'aliment, & lui donner encore plus d'activité.

LAURE.

Mais ſur quoi pouvez vous fonder le ſuccès d'un pareil amour ?

JULIE.

L'amour marche-t-il jamais ſans eſpérance ? Loin de m'oppoſer au penchant qui m'entraînoit, je m'y livrois avec complaiſance ; je le regardois comme le lien d'une paix durable entre nos deux maiſons. Nous avions déjà un ami commun qui travailloit en ſecret à rapprocher nos parens, & les premiers de Vérone même

s'empreſſoient d'étouffer cette vieille inimitié.

LAURE.

Vous avez donc revu Romeo depuis l'aventure du bal ? ſans quoi, ſon abſence & la raiſon auroient effacé les impreſſions...

JULIE.

Si je l'ai revu ? Tu ne connois gueres l'amour, ma pauvre Laure : on auroit dit que Romeo comptoit tous mes pas, qu'il devinoit où j'étois, où j'irois... A ma fenêtre, aux ſpectacles, aux promenades, à l'égliſe, je le rencontrois partout. Tu ſeras bien ſurpriſe quand je te dirai qu'une nuit que la lune éclairoit, comme celle-ci, de ſa lumiere paiſible, je m'étois miſe à ma fenêtre pour reſpirer le frais ; Romeo, caché ſous un oranger voiſin, m'entendit & vola vers moi.... Ah, Laure, quel moment !... Ce fut là que nous nous découvrîmes nos ſentimens ſecrets, & que nous nous jurâmes un amour éternel.

LAURE.

Eſt-il poſſible!.. Déſormais rien ne m'étonnera plus...

JULIE.

Ce n'eſt pas tout : nous convînmes encore de nous voir chez Benvoglio.

LAURE.

Le Médecin de la maiſon ?

JULIE.

Oui : il fut auſſi celui de nos amours. Nous pouvions d'autant mieux nous découvrir à lui, qu'il avoit la confiance de nos parens, & qu'il diſpoſoit tout pour les amener à une heureuſe réconciliation. Les choſes alloient au gré de nos ſouhaits, lorſque... Ciel ! à ce triſte ſouvenir il me ſemble que l'épée qui ôta la vie à Thébaldo me paſſe à travers le cœur !.. Hélas, tu ne te rappelles que trop le jour affreux, le jour ſiniſtre qui ruina toutes nos eſpérances !

LAURE.

Je ne connois que trop cette déplorable aventure.

JULIE.

Oui, mais tu n'en connois pas la vérité: elle fut défigurée & rendue odieuſe par l'animoſité de ma famille. Un nombre conſidérable de carroſſes s'étoit aſſemblé à la porte Boſori, près de Caſtel-Vecchio. Il y avoit beaucoup de nos parens de part & d'autre. On en vint aux mains. Le ſang commençoit à couler, lorſque le brave Romeo, comme un ange de paix, ſe jette au milieu des combattans, & tâche, par des prieres, de calmer ces furieux. Mais Thébaldo égaré... Mais je t'ai déjà fait ce récit... Romeo fut banni de Vérone comme un meurtrier... Tu voyois couler mes larmes... Combien j'en ai répandu !... Vous croyiez qu'elles couloient pour Thébaldo; il n'y en avoit pas une pour lui, elles étoient toutes pour Romeo.

LAURE.

Et vous en verſez encore. Le temps n'a-t-il donc pu les ſécher depuis ſon éloignement ? Je ſais que le bruit a couru

qu'il étoit caché ici ; mais je ne l'ai pas cru : la haine des Capellets l'auroit bientôt découvert.

JULIE.

Ah ! voilà juſtement ce qui rend cette nuit ſi terrible pour moi. Benvoglio l'avoit caché dans un couvent. Nous nous conſolions au moins l'un & l'autre en nous écrivant. Mais l'eſprit de perſécution a pénétré juſques dans l'obſcurité de ſa retraite. Il faut qu'il parte ou qu'il meure... Pourrai-je ſurvivre à cette ſéparation ? Non, Laure ! non, mon cher Romeo !.. Et tu veux que je ne pleure pas, que je n'abandonne pas mon ame à la douleur... Sais-tu, Laure, ſais-tu que voici l'inſtant de notre ſéparation, que voici l'inſtant de nos derniers adieux?

LAURE.

Que dites-vous? ô Ciel ! quoi, vous l'attendez ici ?

JULIE.

Oui, Laure, oui, je l'y attends... Tu vois cette porte ; eh bien, c'eſt par là

qu'il doit entrer... (*elle fait un mouvement de terreur*) Paix ! n'entends-tu pas du bruit dans le jardin ?.. Oui, on agite le grenadier qui eſt ſous la fenêtre... C'eſt lui... O Laure !.. ma bonne, ma chere Laure... pourrois-tu me trahir ?.. Mais regarde... (*elle tire un poignard de deſſous ſa robe*) Si tu me trahiſſois.... Si la fille de Capellet oſe aimer le fils de Montecchio, crois auſſi quelle oſera bien mourir.

LAURE.

O jettez ce terrible inſtrument de la mort ! Pouvez-vous douter de ma diſcrétion ? Si vous doutez, je ſuis indigne de votre confiance.

JULIE.

Je te demande pardon, ma chere amie... Mais ſors vîte, laiſſe-moi ſeule, je t'en conjure.... Un moment perdu eſt d'un prix ineſtimable pour moi. Il vient... Mon cœur à ſon approche...

Pars, Laure, pars, que j'ouvre la porte à Romeo...

(*Elle va doucement à une porte de derriere*).

LAURE.

Allons, je vais attendre dans l'antichambre. (*en ſortant*) Quelle découverte, ô mon Dieu, & quelle en ſera l'iſſue !

SCENE III.

JULIE, ROMEO.

JULIE.

EST-CE toi ?

ROMEO.

C'eſt moi.

JULIE.

O Romeo !

ROMEO.

O Julie ! (*Ils reſtent quelque temps à ſe regarder en ſilence, & pleurent*)

JULIE.

Tu es Romeo, & tu veux me quitter.

ROMEO.

ROMEO.

Veux-tu donc, ma chere Julie, voir mourir ton amant? On ſait que je ſuis à Vérone.... Les ordres ſont donnés pour me faire chercher dès que le jour paroîtra... Si on me découvre, imagine-toi...

JULIE.

Dès que le jour paroîtra!... Quel ſouvenir affreux!.. Ah, puiſſe une nuit éternelle nous couvrir de ſes ombres!.. Avec toi, mon cher Romeo, que m'importe la clarté du jour?.. Tu vas donc me quitter?..

ROMEO.

Crois-tu que mon cœur en ſoit moins déchiré que le tien? Ah, ſi tu pouvois ſavoir!.. Mais, non, non, il ne faut pas que tu connoiſſes toute ma douleur... Un mot ſuffit pour la peindre: c'eſt toi, Julie, qu'il faut quitter!..

JULIE.

Mais moi, je ne te quitterai pas.., (*elle rêve un moment*) Romeo!.. Oui,

c'eſt le Ciel qui m'inſpire ce projet... C'en eſt fait, l'amour le veut, & je pars avec toi.

ROMEO.

Que dis-tu?.. Non, Julie, non, cela ne ſe peut pas.

JULIE.

Cela ne ſe peut pas?.. Et tu dis que tu m'aimes! L'amour n'a-t-il donc pas fait des choſes plus difficiles? Je cacherai mon ſexe ſous les habits du tien; je couperai mes cheveux; je te ſuivrai partout. Mes ſoins adouciront ta fuite; je te préparerai, pendant les chaleurs, des boiſſons raffraîchiſſantes; & mes embraſſemens te mettront à couvert de la fraîcheur des nuits. Les chemins les plus rudes me paroîtront doux à côté de toi... O Romeo, mon ami, mon époux! puis-je être malheureuſe avec toi, ou puis-je ne l'être pas ſans toi?

ROMEO.

Epargne-moi, Julie, ceſſe, ceſſe... tu ne fais que déchirer ma ble ſſure.

Non, je ne peux consentir à ce que tu demandes.

JULIE.

Tu n'y peux consentir ! Et pourquoi ?.. Romeo est-il aussi devenu insensible & cruel ?.. Es-tu en effet le fils du barbare Montecchio ?

ROMEO.

Ah, Julie ! ne pourrois-je pas te dire que dans ce moment tu es la fille d'Antonio ?.. Mais c'est l'amour qui t'inspire ce reproche odieux... N'est-ce pas, ma chere Julie, c'est l'amour, un amour aussi tendre, aussi vrai que celui que je sens pour toi ?.. Tu m'aimes... & ne serois tu pas la plus infortunée des mortelles si tu me rendois malheureux ?

JULIE.

Ainsi donc, je te rendrois malheureux si je t'accompagnois ?

ROMEO.

Considere ta situation & la mienne... Dans un pareil déguisement... Julie.

JULIE.

Je t'entends, n'acheve pas. L'état d'une tendreſſe éprouvée eſt l'état de la dignité ſuprême pour une épouſe.

ROMEO.

Oui, mais notre union n'eſt connue que du Ciel & de nous... Mais ne parlons pas de notre état : conſidere le danger...

JULIE.

Le danger, Romeo ? Que la fortune épuiſe tous les traits ſur toi, je la brave, j'irai au-devant de ſes coups, je les recevrai dans mon ſein, & je te ſourirai en les recevant.

ROMEO.

Ce n'eſt pas le danger de la mort qui m'effraie : je donnerois mille fois ma vie pour la tienne... Mais courir les riſques de te perdre..., les riſques d'une ſéparation éternelle... Ah, Julie ! cette idée me fait frémir, elle eſt affreuſe.

JULIE.

Sans doute qu'elle eſt affreuſe : mais qui pourra jamais nous ſéparer ?

ROMEO.

Ne ſens-tu pas qu'à peine on ſe ſera apperçu de ton abſence, (& on s'en appercvera bien vîte) que tout Vérone ſe mettra à notre pourſuite. Quel chemin prendrons-nous pour nous dérober à l'activité de nos perſécuteurs? S'ils s'emparent de nous, je te laiſſe à penſer toi-même quel ſort ton pere me feroit.

JULIE.

Tu me fais frémir.

ROMEO.

Tu vivrois, mais que deviendroit ton amant ?.. Le meurtrier de Thébaldo, le ſéducteur, le raviſſeur de Julie.... Tous ces noms me ſeroient prodigués. J'aurois beau atteſter mon innocence, réclamer les nœuds ſacrés qui nous lient; des barbares, guidés par l'intérêt & la vengeance, ne m'écouteroient pas, & ce Romeo, cet époux que tu adores, tu

le verrois traîner à l'échafaud, tu le verrois périr ſous les coups... Ah! Julie lui ſurvivroit-elle?

JULIE.

Quelle image épouvantable viens-tu de mettre ſous mes yeux?.. Il faut donc demeurer; oui, il le faut; je vois bien que je ne peux pas te ſuivre... Apprends-moi maintenant comment je ſupporterai ton abſence.

ROMEO.

La patience, l'eſpoir...

JULIE.

Ah, la mort de Thébaldo a détruit l'une & l'autre!..

ROMEO.

Notre ſéparation ne peut être longue... Ce ſera le temps orageux de notre amour; des jours calmes & ſereins...

JULIE.

Non, crois-moi, Romeo, une nuit éternelle...

ROMEO.

Bannis ces triſtes images. Le Prince a

promis à mon pere que mon exil ne ſeroit pas de longue durée. Son intention eſt de mettre ce temps à profit, & de travailler à rapprocher nos familles diviſées. Quelle félicité pour nous, ma chere Julie, ſi un jour, avec l'applaudiſſement du Ciel & les bénédictions de nos parens, nous pouvions conſacrer notre amour aux yeux de l'univers ! Cette idée ſeule...

JULIE.

(1) Oui, Romeo, voilà un fruit plein de charmes que tu préſentes à mes yeux; mais il eſt ſuſpendu trop haut pour que nous puiſſions y atteindre. Avant que nous ſoyons en état de le cueillir, il ſera abattu.

ROMEO.

Quand tout ſera perdu, quand il ne nous reſtera plus d'eſpoir, il nous ſera toujours libre d'exécuter ton projet. Il

(1) Cet endroit, quoique fort adouci, peut donner au lecteur une idée de cette Scene, qui eſt toute montée ſur ce ton dans l'original.

me ſera bien plus aiſé, après une courte abſence, de m'introduire dans Vérone, à l'aide d'un déguiſement, & de t'arracher du ſein de ta famille qui ne penſera plus à moi.

JULIE.

Que ne me perſuaderois-tu pas, Romeo ! Je crois que tu me perſuaderois que je ſuis capable de ceſſer de t'aimer.

ROMEO.

Mantoue, le lieu de mon exil, n'eſt qu'à une journée de Vérone. L'amour aura bientôt franchi ce court eſpace.

JULIE.

Ah, c'eſt pour l'amour la diſtance d'un monde à l'autre.

ROMEO.

(1) Tu oublies que l'amour a des aîles

---

(1) Auroit-il été poſſible de ſoutenir la lecture d'un pareil Dialogue entre deux amans au déſeſpoir ? M. Weiſs a beau dire, ce n'eſt-là le langage ni de la paſſion ni de la nature. Je conviens que dans toutes les ſituations les honnêtes

lorſqu'il s'agit de ſatisfaire ſon impatience... Je laiſſerai ici mon fidele Pietro. Il ne te ſera pas difficile, entre toutes tes femmes, d'en trouver une à qui tu puiſſes confier les ſecrets de ton cœur... Ah, qui ne cherche pas à plaire à ma Julie !

JULIE.

Que ce ſoit donc Laure; elle ſait déjà la plus grande partie de notre triſte ſituation...

ROMEO.

Eh bien, Pietro t'apportera tous les jours une lettre de ma part ; à chaque heure je t'enverrai quelqu'un; tu ſauras juſqu'à la moindre de mes actions ; tu connoîtras mes penſées les plus ſecretes; je ne reſpirerai que pour t'adorer; je ne parlerai que pour prononcer ton nom...

JULIE.

C'eſt-là quelque choſe, Romeo ! Toutes

---

gens s'expriment autrement que le peuple, mais cette différence n'admet pas le bel eſprit quand on n'a que des cris de douleur à articuler.

mes penſées ſont concentrées dans toi ſeul ; & quand je ne pourrai plus prononcer ton nom, ma langue glacée le balbutiera encore.

ROMEO.

Vois ſouvent Benvoglio, notre ami commun ; il te parlera de moi...

JULIE.

Et crois-tu que je puiſſe entendre parler d'autre choſe ?

ROMEO.

Il cherchera, j'en ſuis ſûr, toutes les occaſions de te voir...

JULIE.

Il les aura, Romeo, il les aura.... Hélas, ton épouſe infortunée n'aura que trop tôt beſoin des ſecours de ce Médecin !.. (1) Mais quel autre que toi pourra la guérir ?

(1) Ce propos qu'à peine nous oſerions mettre dans la bouche d'une Soubrette pour égayer le Parterre, eſt-il bien décent dans la bouche de Julie ? Eſt-ce par ignorance des bienſéances que

ROMEO.

Il m'inſtruira de tout ce qui te regarde. Il ſaura à toutes heures où je ſerai & où me trouver. Je ne ferai pas un pas qu'il n'en ſoit prévenu... Quel raviſſement, ma chere Julie, lorſque nous nous reverrons auſſi fideles, auſſi tendres que jamais!.. Lorſque la joie nous pénétrera au point de ne pouvoir l'exprimer que par des cris mal articulés & par nos embraſſemens; lorſque nos yeux chargés de volupté peindront avec tant d'éloquence la douleur d'avoir été ſéparés, douleur qui ſe (1) diſſipera à jamais avec les larmes qui ſe précipiteront ſur tes joues ardentes: alors, ô ma Julie, alors la mort ſeule nous ſéparera!

---

l'Auteur la fait parler ainſi, ou bien les mœurs de ſon pays ne ſont-elles pas formaliſées d'entendre une fille de ce rang parler comme Pénélope? *Non ego deſero jacentem frigido lecto.*

Remarque d'un François.

(1) Et voilà ce que M. Weiſs appelle le beau langage, le langage fleuri des jeunes gens de bonnes Maiſons.

JULIE.

La mort ! ô Romeo, la mort !... Quelque raviſſante que ſoit la conſolation que tu répands dans mon cœur, un preſſentiment ſecret me dit que c'eſt la mort qui nous réunira... Ah, que ne puis-je en effet expirer entre tes bras !

ROMEO.

Ceſſe, ceſſe, ô Julie, de déchirer mon cœur déjà trop accablé ! Laiſſe-moi emporter au moins la douce conſolation que je te reverrai bientôt dans une ſituation plus heureuſe. Ce ſeul eſpoir peut me ſoutenir dans mon exil & m'empêcher d'attenter à mes jours. Calme-toi, ma chere Julie... Le moment de mon départ approche... Entends-tu l'alouette, l'avant coureur du matin ?.. Il faut, il faut que je parte, Julie.

JULIE.

Non, non, Romeo, c'eſt le roſſignol,

& non pas l'alouette ; tu ne partiras pas encore (1).

ROMEO.

O que ne dis-tu vrai ! Mais ne vois-tu pas déjà les premiers rayons du jour éclairer ces colines ?

JULIE.

Non, Romeo, crois-moi, c'eſt la lune qui, pour me conſoler, retarde ſa carriere. Ne m'envie pas encore quelques momens, hélas, les derniers peut-être que j'aie à paſſer avec toi !

ROMEO.

C'eſt en vain, Julie. Tu vois bien que la lune pâlit à l'approche du ſoleil ; c'eſt

(1) Bien répondu ; il faut convenir que voilà des traits qui peignent bien cette grande paſſion ! C'eſt bien dommage que l'un ne s'obſtine pas à prouver que c'eſt l'alouette, & l'autre que c'eſt le roſſignol : cela auroit rendu la ſituation de ces deux amans bien plus intéreſſante pour le ſpectateur.

ton amour qui la colore (1)... Mais tu le veux, je reſte ; & dût-il m'en coûter la vie.... Non, il ne fait pas encore jour...

JULIE.

T'en coûter la vie ?.. Juſte ciel !.. Va, fuis, fuis, Romeo, fuis vîte, il fait jour... Dieu ! qui vient ?

---

(1) On ne ſait lequel de ces deux amans dit les choſes les plus hors de la paſſion & de la nature. « O, Meſſieurs les Allemans, s'eſt écrié un François après avoir lu cette Scene dans le manuſcrit de cette traduction, vous qui dans vos Journaux & vos triſtes Diſſertations, avez uſurpé le droit de dénigrer nos meilleurs Auteurs, vous avez encore bien du chemin à faire avant de l'avoir ce droit-là ; vous battez vos nourices avant de pouvoir vous paſſer d'elles ».

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LAURE.

LAURE.

J'ENTENDS Madame qui ſe leve, je crains...

JULIE.

Je ſuis morte ! O Romeo ! il faut que tu partes... Crois-tu que nous nous revoyions jamais ?

ROMEO.

Je l'eſpere, ma chere Julie..,

JULIE.

Tu eſperes en vain... Regarde-moi encore... Grand Dieu, quelle pâleur !.. Suis-je auſſi pâle que tu me le paroîs ?.. O cher époux, laiſſe-moi encore une fois confondre mon ame avec la tienne... (*elle lui ſaute au cou*) & mourir !

(*On entend ſonner*

LAURE.

Ciel ! Madame votre mere m'appelle... Partez, Monſieur.

ROMEO.

Julie, malheureuſe Julie, toi que j'adore. (*Julie tombe évanouie*) La voilà ſans mouvement... Il faut profiter de cette triſte circonſtance pour m'éloigner d'elle. (*il lui donne des baiſers*) Divine Julie, adieu, mille fois adieu... Que le tendre amour te ſoutienne & répande ſur toi ſes conſolations les plus douces.... La mort ne nous ſéparera pas, ou ſi elle vient nous ſéparer, nous nous réunirons dans les Cieux... (*à Laure*) O vous, ſon amie & la meilleure, je la recommande à vos ſoins ; parlez-lui de moi, dites-lui que le temps ni l'abſence ne l'effaceront jamais de mon cœur ; votre fidélité ſera récompenſée...

LAURE.

Au nom de Dieu, partez, Monſieur.

ROMEO.

Adieu, Julie... mille fois adieu. (*Il l'embraſſe à pluſieurs repriſes, & puis s'en va bruſquement*)

SCENE V.

JULIE, LAURE.

LAURE.

JE meurs d'effroi... Si ſa mere arrivoit... Julie en reprenant ſes ſens n'aura certainement à la bouche que le nom de Romeo... Elle ſe trahira elle-même... Que faire?... Voyons ſi je pourrai la traîner dans ſa chambre...

JULIE (*revenant de ſon évanouiſſement, jette autour d'elle des yeux égarés*)

Romeo... où es-tu?.. Ah, Laure, où eſt-il?.. où eſt-il?.. Le perfide m'a donc abandonnée!..

LAURE.

Au nom de Dieu, calmez-vous, Mademoiſelle, Romeo eſt parti; il n'a pu

reſter davantage : vous voyez que le jour commence à paroître. Votre mere vient de ſonner, & je ne ſais comment m'excuſer auprès d'elle...

JULIE.

Perfide Laure !.. & pourquoi l'as-tu laiſſé partir ?.. Je me ſuis bien doutée... Romeo, Romeo !.. Joins tes cris aux miens, peut-être le ferons-nous revenir.

LAURE.

Je vous en conjure par ce Romeo qui vous eſt ſi cher, par votre amour..... modérez votre douleur... voulez-vous donc le perdre ?.. Songez donc que ſi vos cris venoient à le trahir, il n'eſt pas encore loin d'ici, & on pourroit le ſurprendre... Voudriez-vous qu'il tombât entre les mains de ſes perſécuteurs ? Que deviendroit-il, grand Dieu !

JULIE.

Oui, Laure, tu as raiſon. Il a bien fallu qu'il me quittât.... Je veux me calmer... O Laure, que ne puis-je pleurer... Mon cœur... Je ne peux... Je ſens que des larmes

me ſoulageroient... mes joues en ſont mouillées... (*elle y porte la main*) Ce ſont peut-être des larmes de mon cher Romeo... Dis-moi donc, Laure, dis-moi s'il en a laiſſé couler en partant.

LAURE.

Il vous a tenue long-temps entre ſes bras, il vous a couverte de mille baiſers, & vous a arroſée de ſes larmes...

JULIE.

O cher époux! (*elle prend ſon mouchoir dont elle eſſuie ſes joues, le regarde & le baiſe*) Oui, oui, ce ſont les larmes de Romeo : *elles ſont encore chaudes comme ſon amour! Nobles larmes, pourquoi ſéchez-vous?* O Laure, répete-moi tout ce qu'il a dit avant de s'en aller, rends-moi compte de ſes ſoupirs, de ſes regards, du moindre de ſes mouvemens...

LAURE.

Je vous raconterai tout... Mais... (*on ſonne de nouveau*) Entendez-vous Madame votre mere qui ſonne de nou-

veau ? Permettez que je vous conduiſe dans votre appartement. Allez vous jetter ſur votre lit, un peu de repos peut-être...

JULIE.

Du repos ? Il ne peut y en avoir pour moi que dans les bras de la mort.

LAURE.

Mais vous ne voulez pas au moins vous préſenter dans l'état où vous êtes, aux yeux de votre mere ? Déſirez-vous d'être ſeule ?..

JULIE.

Voilà juſtement ce que je veux, tout ce que je veux. Laure, il faut bien que tu aies aimé, puiſque tu devines ce que je déſire... Je veux être ſeule...

LAURE.

Venez donc que je vous mette ſur votre lit. Si je tarde plus long-temps à paroître chez Madame, elle croira que vous êtes plus mal, & n'aura rien de plus preſſé que de voler au ſecours de ſa chere fille.

JULIE.

Auſſi ſuis-je très-mal... très-mal : mais il ne faut pas que ma bonne mere ſache que Romeo en eſt la cauſe...

LAURE.

Je lui dirai que vous venez de vous endormir, & que des ſonges agréables paroiſſent...

JULIE.

Mais non de Romeo... ils me ſeroient bien doux!... Hélas, il eſt parti!... (*après un profond ſoupir*) Ah, Laure! mes larmes commencent à couler... cela me ſoulagera.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mad. CAPELLET, LAURE.

Mad. CAPELLET.

ELLE a, dis-tu, passé toute la nuit en pleurs ? Je n'y conçois rien. Jamais attachement pour un parent n'a été aussi loin.

LAURE.

J'ai pensé comme vous, Madame ; cependant elle a sans cesse le nom de Thébaldo à la bouche.

Mad. CAPELLET.

Mais, soit dit entre nous, ce n'étoit cependant pas un homme fait pour inspirer une si forte passion. Présomptueux, violent & vain... Te dirai-je plus ? je

le regarde dans le fond de mon ame comme le ſeul auteur du malheur qui lui eſt arrivé.

LAURE.

Et ce que je n'oſerois dire tout haut, c'eſt que Romeo, ſon adverſaire, paſſe généralement pour un jeune homme plein de douceur & de courage.

Mad. CAPELLET.

Il n'a donné que trop de preuves de de cette derniere qualité. Quant à ſa douceur & à ſa modération, nous n'oſons en convenir qu'à l'oreille. Mais il eſt bien certain que dans cette malheureuſe rencontre, loin d'enflammer la querelle qui s'éleva entre nos parens, il fit tout ce qu'il eſt poſſible pour l'appaiſer. Ce que je te dis-là ſeroit un crime irrémiſſible aux yeux de la famille de mon époux..... Cependant ma pauvre Julie périt à vue d'œil, & ſon état me fait périr moi-même.

LAURE.

Pour comble de malheur, elle n'eſt

accessible à aucune espece de consolation. Elle n'est occupée que de l'idée de la mort ; elle parle du tombeau comme elle parleroit de son lit nuptial : elle se peint la mort comme le plus bel objet de la nature. Dans le moment où on croiroit qu'elle jouit de quelque calme, elle se leve précipitamment, jette un cri aigu, & finit par se noyer dans les larmes.

Mad. CAPELLET.

La douleur dont sa situation me pénetre est d'autant plus cruelle, que je suis obligée de la cacher. En lui laissant voir ce que je souffre, je ne fais qu'augmenter ses maux. Je m'apperçois qu'elle commence à m'éviter : elle me cherchoit autrefois, & se plaisoit à épancher dans mon sein ses pensées les plus secretes... Son pere est violent : nos chagrins, loin de le toucher, excitent son mépris & son indignation. Il nous traite de misérables créatures, d'êtres foibles & pusillanimes... Le meilleur parti que j'aie

pu

pû prendre jusqu'ici, a été d'éloigner sa fille de ses yeux. Je tremble qu'il ne se porte à quelque extrémité contre elle; il en est capable... Je ne sais plus quel remede apporter à tout ceci.

LAURE.

La chose ne sera pas aisée, Madame... La maladie de Julie ne prend pas son origine dans le tombeau de Thébaldo... peut-être vient-elle de son cœur; il faudroit peut-être le lui arracher pour la guérir.

Mad. CAPELLET.

Ainsi, tu crois que Thébaldo n'est pas la cause des chagrins de Julie?.. Mais, quelles raisons en as-tu?

LAURE.

Moi, Madame?.. aucunes... si ce n'est que... il me semble que je ne gémirois pas tant pour lui quand même il auroit été mon frere. Que Mademoiselle votre fille, dans les premiers instans de sa douleur, l'ait exhalée par des cris, par des larmes, cela n'est pas surprenant

chez les femmes ; mais qu'au bout d'un mois, au bout de deux mois cette douleur ſoit encore auſſi vive, qu'elle ſoit auſſi profonde !.. Croiriez-vous qu'il n'y a qu'une demi-heure que je l'ai miſe au lit ?

Mad. CAPELLET.

Et pourquoi ne m'as-tu pas appellée ? Peut-être l'y aurois-je diſpoſée plutôt.

LAURE.

Elle me faiſoit eſpérer qu'elle ſe coucheroit ; elle me prioit avec tant de douceur, tant de careſſes, de ne vous rien dire... Vous ſavez ſi on peut réſiſter à ſes prieres... Il ne m'a pas été poſſible de la déſobliger.

Mad. CAPELLET.

Pauvre Julie !.. Et qu'a-t-elle fait pendant tout ce temps ?

LAURE.

Ce qu'elle fait toujours. Elle a pleuré, ſoupiré, gémi, parlé de mort, de tombeau. Elle croyoit voir Thébaldo ſur ſon lit mortuaire ; ſon imagination égarée lui préſentoit des ombres couvertes

d'habits funebres & ſe promenant dans le bois d'orangers. Elle a articulé quelques plaintes ſur Romeo ; enfin, avant que j'aie pu la déterminer à ſe mettre au lit, elle a été long-temps à cette croiſée, les bras entrelacés ſur ſa poitrine, & les yeux triſtement levés vers le ciel...

Mad. CAPELLET.

Que m'apprends-tu-là!

LAURE.

Je ne voudrois pas répondre qu'elle repoſe encore. Elle ne dormoit pas quand je l'ai quittée.

Mad. CAPELLET.

Tu iras tantôt... Je vois qu'il n'y a qu'un événement extraordinaire qui puiſſe apporter du changement dans ſa ſituation, & j'eſpere qu'il ne tardera pas. Le deuil de Thébaldo a différé ſon mariage avec le Comte de Ladrona. Il ne s'agit plus que d'attendre un mois, & peut-être même la diſpenſe ſollicitée arrivera-t-elle plutôt.

LAURE.

Et croyez-vous, Madame, que cela diſſipera ſon chagrin?

Mad. CAPELLET.

Ne le crois-tu pas toi-même?

LAURE.

Elle ne me paroît pas avoir beaucoup d'inclination pour M. le Comte...

Mad. CAPELLET.

Mais auſſi point d'averſion?

LAURE.

Pardonnez-moi, Madame; & s'il n'y en avoit point, il y a long-temps que Thébaldo ſeroit oublié. Le moindre penchant qu'elle auroit eu pour le Comte, auroit détruit tout autre ſentiment.

Mad. CAPELLET.

Il faudroit encore que l'antipathie vînt ſe mêler dans ceci, pour mettre le comble à mon malheur. Mais t'a-t-elle dit quelque choſe qui puiſſe te faire conjecturer...

LAURE.

A moi, Madame? Rien... Mais j'ai

bien remarqué, la derniere fois qu'il la vit, qu'elle le voyoit ſortir avec plus de plaiſir qu'elle ne l'avoit vu entrer..... Parle-t-elle jamais de lui?...

Mad. CAPELLET.

Peut-être lui eſt-il encore indifférent.... Au reſte, ce que l'amour ne fera pas d'abord, la diſſipation le fera. Elle produit ſouvent ſur l'ame bleſſée, ce que le changement d'air produit ſur le corps d'un malade.

LAURE.

Ah, Madame, c'eſt ſelon la bleſſure... A la vérité je ne connois pas... mais...

Mad. CAPELLET.

Quoi, mais?

LAURE.

Je ne crois pas que ce ſoit le Comte de Lodrona qui remettra le calme dans l'ame de Julie.

Mad. CAPELLET.

En connois-tu quelqu'autre qui le pourroit?

LAURE.

Je ne dis pas cela; mais...

Mad. CAPELLET.

Mais, mais le Comte de Lodrona a tout ce que nous pouvons désirer dans l'époux de notre fille; naissance, fortune, considération, vertu...

LAURE.

Oui, mais malgré cela, si elle n'éprouve aucun attrait pour lui?.. O Madame, Madame, l'amour a ses caprices, ainsi que Julie a ses chagrins particuliers. Comme nous n'avons point encore trouvé de remede à ceux-ci, il sera peut-être bien difficile de satisfaire à ceux-là par l'objet en question. Chaque fruit demande un terrein qui lui soit propre. L'hommage de M. le Comte peut être bien reçu par vingt femmes de mérite, mais ce n'est pas une raison pour qu'il le soit bien par Julie.

Mad. CAPELLET.

Tu es bien cruelle de détruire ainsi la seule espérance qui me restoit... Non,

ma fille ne ſera pas dans le cas que tu ſuppoſes; non, elle n'y ſera pas... Va voir ſi elle repoſe. Si elle ne dort pas, tu viendras m'avertir : mais garde toi bien de l'éveiller.

SCENE II.

Mad. CAPELLET, *ſeule.*

L'IDÉE de Julie me ſuit par-tout : je ne ſaurois m'occuper que d'elle... Un triſte preſſentiment... des rêves affreux... Cette nuit même, j'ai cru voir Romeo la poignarder entre les bras de Théobaldo... Tout m'inquiète & me fait friſſonner... Cependant je ne ſais ce que je crains.... Son chagrin ſecret... Mais aucune conjecture fondée.... O Ciel! voici ſon pere.

(*Dans ce moment Laure entr'ouvre la porte de l'appartement de Julie, qu'elle referme précipitamment en appercevant M. Capellet*)

SCENE III.

M. & Mad. CAPELLET.

M. CAPELLET.

VOUS êtes ici de bon matin, Madame : j'étois allé vous chercher dans votre appartement.

Mad. CAPELLET.

Et que vous plait-il?.. Je ſuis deſcendue pour ſavoir des nouvelles de la ſanté de Julie.

M. CAPELLET.

Eh bien, comment va-t-elle?

Mad. CAPELLET.

Mal, très-mal. J'ai fait reſter Laure toute la nuit auprès d'elle. Sa triſteſſe eſt toujours la même, elle n'a ceſſé de pleurer & de gémir. Il n'y a qu'une demi-heure...

M. CAPELLET.

Je ſuis las de toutes ces lamentations, & je vais y mettre fin... Votre fille eſt

malade, mais ce n'eſt pas la mort de Thébaldo qui la rend malade, c'eſt l'amour. Elle ſera ſecourue dès aujourd'hui.

Mad. CAPELLET.

Et comment cela ?

M. CAPELLET.

Le Comte de Lodrona vient de me faire ſavoir qu'il lui étoit libre d'achever ſon mariage quand il voudra. Son amour impatient lui fait ſouhaiter que ce ſoit plutôt aujourd'hui que demain. Je ferai ce qu'il déſire : & dès aujourd'hui, vous, ma fille & le Comte, nous nous rendrons à ma Terre de Villa-Franca, où le mariage ſe fera un de ces jours, peut-être demain.

Mad. CAPELLET.

Mais, mon cher époux...

M. CAPELLET.

Qu'avez-vous à m'objecter ?

Mad. CAPELLET.

Vous ſavez que vos volontés ſont des

ordres pour moi... cependant les bienſéances, le deuil de Thébaldo...

M. CAPELLET.

Et c'eſt auſſi pourquoi je veux que le mariage ſe faſſe ſans éclat, en préſence de quelques-uns de nos plus proches parens. D'ailleurs, il y a plus de ſix ſemaines que Thébaldo eſt mort..... enfin, le Comte le déſire, & je le déſire auſſi, & cela doit ſuffire.

Mad. CAPELLET.

Cela ſuffit pour moi. Mais ſi Julie...

M. CAPELLET.

Julie eſt une folle. Qu'a-t-elle tant à pleurer, à ſe lamenter pour Thébaldo? Il étoit mon neveu, il étoit ſon couſin, à la bonne heure. Je l'ai regretté comme j'ai dû; j'ai fait ce que j'ai pû pour le venger, & ſi je n'ai pas fait perdre la tête à ſon meurtrier, ce n'eſt aſſurément pas ma faute.

Mad. CAPELLET.

Vous êtes bienheureux, vous autres hommes, de pouvoir réprimer votre

douleur par votre raiſon ; il n'en eſt pas de même de notre ſexe... Ne voyez-vous pas que le chagrin de Julie ne fait qu'augmenter?..

M. CAPELLET.

Mais que croyez-vous que cela deviendra? Penſez-vous que le Comte s'en accommode, & qu'il ne ſe rebute pas à la fin de voir une fille ſe conſumer dans une mélancolie à laquelle on ne comprend rien ; qui ſe refuſe à toutes les conſolations, à toutes les joies de la vie?.... Regardez-la, à peine eſt-elle reconnoiſſable... Qui ſait même, qui ſait ſi le retard de ſon mariage ne lui tient pas plus à cœur que la mort de ſon couſin?

Mad. CAPELLET.

Quelle raiſon auroit-elle de cacher ſes ſentimens? Elle connoît nos intentions & celles du Comte. Elle ſait que nous avons donné notre conſentement & lui ſa parole ; cependant tout cela n'empêche pas qu'autant de fois que j'ai voulu la

ſonder là deſſus, elle n'ait fait ſes efforts pour reculer ſon mariage...

M. CAPELLET.

Diſſimulation, manége de femmes! Ne connoiſſez-vous pas votre ſexe? Il n'y a point de petits artifices qu'il n'employe pour ſe parer d'une pudeur & d'une délicateſſe puériles.

Mad. CAPELLET.

Julie ne peut-être capable de ce déguiſement. Elle eſt vraie dans tout, & vous connoiſſez la candeur de ſon ame. Je ſerois bien trompée ſi au moins envers moi..

M. CAPELLET.

Eh bien, Madame, je vous dis donc que vous vous trompez. Tant que les filles s'amuſent de leurs poupées, elles ſont fort ſinceres; *elles rient comme le Soleil au printemps; mais à peine mûriſſent-elles, qu'elles ſe cachent derriere les nuages; il faut de l'art pour ſaiſir une Junon...*

Mad. CAPELLET.

Je ne m'obſtinerai pas à défendre contre vous l'opinion que j'ai de ma fille. Peut-être eſt-elle ce que vous la croyez...

M. CAPELLET.

Qu'elle ſoit ce que je la crois, ou qu'elle ne le ſoit pas : je veux lui parler & lui déclarer ma volonté...

Mad. CAPELLET.

Vraiſemblablement elle dort, & j'ai envoyé Laure voir ſi...

M. CAPELLET.

Ne peut-on pas l'éveiller?

Mad. CAPELLET.

Accordez-lui ce moment de repos: elle a ſi mal paſſé la nuit...

M. CAPELLET.

Eh bien, elle portera la peine de ſa folie.

Mad. CAPELLET.

Ayez au moins quelqu'indulgence pour elle, ne fût-ce qu'en conſidération de ſon futur époux. Voulez-vous qu'elle

ſe préſente à lui le teint pâle & les regards éteints? Une heure de ſommeil l'embellira plus que tous les ſoins de ſes femmes.

M. CAPELLET.

Soit. Vous vous chargerez donc de lui dire de quoi il s'agit?

Mad. CAPELLET.

Je reçois cette commiſſion comme une marque de votre amitié.

M. CAPELLET.

Faites-la donc. J'attends le Comte, mais peut-être le préviendrai-je & irai-je l'informer de ma réſolution.

Mad. CAPELLET.

Oſerois-je vous prier, Monſieur...

M. CAPELLET.

Quoi? Qu'y a-t-il encore de nouveau?

Mad. CAPELLET.

Ne vous emportez pas... Si vous vouliez bien attendre que j'aie parlé à Julie...

M. CAPELLET.

Et à quelle fin, s'il vous plait? Oh, je ne prétends pas que vous gardiez des ménagemens avec elle.

Mad. CAPELLET.

Non : mais n'eſt-il pas du devoir d'un bon pere & d'une bonne mere de conſulter le penchant de leurs enfans dans une affaire auſſi importante ?

M. CAPELLET.

Voilà un nouveau commandement que je ne connoiſſois pas. Le devoir des enfans eſt d'obéir. Et que croyez-vous qu'il en arriveroit, ſi elle s'oppoſoit à ce que je veux d'elle ?

Mad. CAPELLET.

On pourroit la ramener par des repréſentations raiſonnables.

M. CAPELLET.

Bel expédient ! On n'a qu'à s'aviſer de raiſonner avec les enfans, ſi on veut les rendre mutins. Je vous le répete ; ſi elle ne veut pas de bonne grâce, je l'y obligerai.

Mad. CAPELLET.

Vous êtes bien ſévere!

M. CAPELLET.

Et vous trop indulgente!

Mad. CAPELLET.

Ayez au moins égard au mauvais état de ſa ſanté. Elle vous obéira. C'eſt mon déſir & ma volonté...

M. CAPELLET.

Et ſi elle ne veut pas obéir, c'eſt vous qui lui obéirez, n'eſt-ce pas?

Mad. CAPELLET.

Je ne veux que voir ſi elle eſt diſpoſée à nous ſuivre aujourd'hui; voilà mon ſeul objet & la raiſon pour laquelle je vous prie de ne pas communiquer ſi promptement votre réſolution au Comte.

M. CAPELLET.

Vous me priez en vain. Ma réſolution eſt raiſonnable, & par conſéquent inébranlable. Faites vos obſervations là-deſſus pour vous-même, & faites-le ſavoir à votre fille.

SCENE IV.

Mad. CAPELLET *ſeule.*

DIEU! quel homme!.. Pauvre Julie!.. Si elle ſe portoit bien, une nouvelle ſi imprévue ſuffiroit pour la rendre malade... La moindre idée de violence eſt capable de bleſſer ſon ame délicate & ſenſible... Cependant moi-même j'ai regardé ce mariage comme la ſeule choſe capable de faire diverſion à ſa douleur... Les choſes iront peut-être mieux que je ne penſe... (*Elle appelle*) Laure!

SCENE V.

Mad. CAPELLET, LAURE, JULIE.

LAURE (*à la porte de la chambre de Julie*)

MADAME!

Mad. CAPELLET.

Julie eſt-elle éveillée?

LAURE.

Elle vient. (*à Julie*) Allons, Mademoiſelle, tâchez donc de prendre un air plus ſerein. (*Laure rentre dans la chambre de Julie; Julie arrive & baiſe les mains de ſa mere.*)

Mad. CAPELLET.

Dieu!.. Ah! ma pauvre fille!.. quel air tu as!... Te voilà d'une pâleur.... tes yeux baignés de larmes..... Tu trembles... Qu'as-tu donc?

JULIE.

Oh! J'ai paſſé une nuit... très-douce... mais... très-cruelle...

Mad. CAPELLET.

Très-douce.... très-cruelle.... Ton viſage annonce plus l'un que l'autre...

JULIE.

Oh oui, ma chere maman... L'ombre de Thébaldo me faiſoit ſigne de le ſuivre... N'étoit-ce pas une invitation bien douce pour moi?

Mad. CAPELLET.

N'arracheras-tu donc jamais de ton imagination des idées auſſi cruelles? Laiſſe Thébaldo repoſer en paix. Il eſt plus heureux que Romeo, ſon meurtrier.

JULIE.

Plus heureux en effet que Roméo & que la triſte Julie! Sans douleur, ſans inquiétudes...

Mad. CAPELLET.

Quoi, toujours des gémiſſemens? Tes larmes ne tariront-elles jamais! N'en as-tu pas aſſez répandues ſur ſon ſort?

JULIE.

Ah, ce n'eſt pas ſur lui que je pleure, c'eſt ſur moi. (1) *La vigne pleure ſes rameaux long-temps aprés qu'ils ont été ſéparés d'elle.*

Mad CAPELLET.

Mais ſes larmes ceſſent cependant de couler à la fin, lorſque le ciel devient plus ſerein & les airs plus doux.

JULIE.

Hélas! peut-il y avoir encore pour moi un ciel ſerein & un air doux? Non, tout eſt noir, tout eſt lourd pour la malheureuſe Julie, ſi lourd qu'à peine je puis reſpirer...

Mad. CAPELLET.

Bannis, ma chere Julie, ces idées

(1) Quoiqu'on ſe ſoit fait un devoir ſcrupuleux de rendre l'original tel qu'on l'a promis, on ſeroit tenté de demander pardon au public de lui mettre ſous les yeux ce tas d'abſurdités, auſſi capables de révolter les ames ſenſibles que de dégoûter les bons eſprits.

ſombres & mélancoliques; va, mon enfant, le ciel te ſourira quand tu voudras.

JULIE.

Je le veux, je le veux: mais... mon deſtin ne veut pas... Puis-je commander à mon cœur de ne plus battre?... Puis-je commander à mon ſang de ne pas ſe glacer dans mes veines?...

Mad. CAPELLET.

Toujours des idées lugubres & funeſtes!.. Ah, Julie, tu ne ſais pas à quel point tu m'affliges!

JULIE.

Moi, vous affliger, ma bonne, ma chere maman?... Ah, ne me le dites pas... Comment un enfant déſobéiſſant peut-il affliger une mere?

Mad. CAPELLET.

En cela même que tu ne m'obéis pas, que tu t'obſtines à ne pas écouter mes avis, à rejetter les conſolations que je m'empreſſe à te donner... Mais tu peux

encore faire renaître le ſentiment de la joie dans le cœur de ta tendre mere.

JULIE.

Comment cela ſe pourroit-il, puiſqu'il eſt mort dans le mien! Dites-moi comment on peut en donner ſans en avoir, & je le ferai avec plaiſir.

Mad. CAPELLET.

Il ne tient qu'à toi d'en avoir : je t'apporte une nouvelle qui peut nous en donner à tous, & à toi en particulier.

JULIE (*vivement*)

Romeo a-t-il obtenu ſon pardon.... (*avec confuſion*) Romeo eſt-il puni?

Mad. CAPELLET.

Ne ſeras-tu donc jamais occupée que de Thébaldo ou de Romeo? Si Romeo a le cœur d'un homme, il eſt aſſez puni.

JULIE.

Oh, vous êtes bien bonne, trop bonne, de laiſſer au cœur de Romeo le ſoin de le punir.

Mad. CAPELLET.

N'en parlons plus. Il ne tient qu'à toi d'être heureuſe, & il faut que tu le ſois. Ton pere...

JULIE.

Oh Ciel, n'eſt-ce pas lui qui eſt venu vous parler tantôt? Il me ſemble avoir entendu ſa voix terrible...

Mad. CAPELLET.

Ton pere terrible?... Il eſt plein de bontés pour toi. Il a les meilleures intentions. Il n'aſpire qu'à te voir heureuſe, & cela le plutôt poſſible.... Tu trembles?...

JULIE.

Oh, ma mere! oh la meilleure des meres, laiſſez-moi fuir avant d'entendre ſes intentions.... Elles pourroient ne pas me convenir, & vous connoiſſez ſa dureté... Il peut bien avoir des bontés pour moi... mais laiſſez-moi les ignorer... Laiſſez moi fuir... Non, je ne veux, je ne puis être heureuſe.

Mad. CAPELLET.

Oh, pour le coup, ma chere Julie, voilà ce qui s'appelle de l'obſtination, de l'entêtement. Un malade doit-il repouſſer les moyens qu'on emploie pour ſa guériſon?

JULIE.

Hélas, quel moyen peut-il employer, qu'un moyen deſtructeur & violent?... Je vous en conjure, ma mere, ne me le faites pas connoître...

Mad. CAPELLET.

Il faut cependant bien que tu le ſaches, il faut bien que je te le diſe: la choſe doit t'être agréable comme elle l'eſt pour toute la famille. Aujourd'hui, mon enfant, ou dans quelques jours au plus tard, ton pere te marie au Comte de Lodrona.

JULIE.

Je ſuis morte... Ah, ma mere, cachez-moi... fût-ce dans la tombe de Thébaldo!.. Ne l'avois-je pas bien dit?.. Je ſuis perdue!

Madame

Mad. CAPELLET.

En vérité, Julie, je ne te comprends plus... Quelle conduite tu as, mon enfant!.. Quel malheur vois-tu dans une pareille alliance ?

JULIE.

Quel malheur..... quel malheur ?... Ah, creuſez-moi un abîme où je puiſſe me précipiter plutôt que de me jetter dans les bras du Comte!

Mad. CAPELLET.

On n'a jamais été auſſi injuſte que vous l'êtes, ma fille. Quand on rejette un parti, on en allegue au moins les raiſons. Le Comte de Lodrona eſt un homme aimable...

JULIE.

La mort le ſeroit mille fois plus à mes yeux. Elle nous délivre de tous les maux, elle nous réunit à tout ce que nous aimons.

Mad. CAPELLET.

Que veux-tu dire ? Parle-moi...

JULIE.

Que je ne veux jamais appartenir au Comte.

Mad. CAPELLET.

Il faut donc que tu aies quelques raiſons de le haïr, ſans quoi pour qui voudrois-tu que je te priſſe?

JULIE.

Pour une fille infortunée... pour une fille qui donneroit volontiers ſa vie pour vous & pour ſon pere, mais qui ne ſauroit donner ſon cœur à un homme qu'elle n'aime pas.

Mad. CAPELLET.

Comment faudroit-il donc être pour mériter le don de ton cœur?

JULIE.

Il faudroit être..... il faudroit être comme... Ah, ma mere, comment vous peindre ce qui n'exiſte pas... ou qui du moins éloigné de ces lieux... un ange... un homme qui lui reſſembleroit.

Mad. CAPELLET.

Tu te formes une chimere des êtres

qui n'ont d'exiſtence que dans ton imagination. Le Comte n'a-t-il pas tout ce qu'on peut raiſonnablement déſirer dans un homme ? une haute naiſſance, une fortune...

JULIE.

Quand il auroit une couronne, il ſeroit plus puiſſant, mais il ne m'en paroîtroit que plus haïſſable.

Mad. CAPELLET.

Il eſt généreux, brave...

JULIE.

Le lion l'eſt auſſi : en a-t on moins peur de lui ?

Mad. CAPELLET.

Il t'aime juſqu'à l'adoration...

JULIE.

Eſt-ce une raiſon pour que je l'aime ?

Mad. CAPELLET.

Oui, ce ſentiment demande & mérite du retour.

JULIE.

Ainſi donc, ſi Romeo, cet ennemi de notre maiſon, ce meurtrier de Thébal-

volte à l'idée du Comte, mon cœur... Ah, ma mere, ayez pitié de moi!.. J'ai le Comte en horreur...

Mad. CAPELLET.

Vous me laſſez, Julie. Allez, je vous croyois plus de raiſon...

JULIE.

Hélas! ne vous l'avois-je pas dit que vous me trouveriez indocile?.. Puniſſez-moi... renoncez-moi pour votre fille... haïſſez-moi; ſi vous pouvez: c'eſt ce que je puis imaginer de plus affreux, de plus cruel... mais débarraſſez-moi du Comte!

Mad. CAPELLET.

Ce n'eſt pas-là, Julie, ce que je devois attendre de toi, ni ce que j'en ai mérité.: Toi! mon unique enfant, toi que je porte dans mon ſein... quoi, Julie, ma chere Julie aimeroit mieux être haïe de ſa mere que de donner ſa main à un homme que nous chériſſons tous? Ah, ma fille, ma fille!

JULIE.

Pardonnez à mon déſeſpoir... La douleur de vous avoir déplu, le malheur de vous offenſer acheveront de me détruire & me conduire au tombeau... mais je ne puis, je ne puis...

Mad. CAPELLET.

Mais ſi je te dis que je puis encore moins t'éviter d'être au Comte?.. Ma tendreſſe pour toi a voulu t'épargner l'abord dur de ton pere. J'ai déjà eſſuyé de ſa part les reproches les plus amers... Quelle impreſſion crois-tu que ta réponſe fera ſur lui?

JULIE.

Dites-lui que je conſens à mourir... Dites-lui que je bénirai, que je baiſerai les mains paternelles qui termineront les horreurs de ma triſte vie, que je...

Mad. CAPELLET.

Fais-lui toi-même ta réponſe. Tu ſais le peu de pouvoir que j'ai ſur ſon eſprit. Je ne lui avois demandé qu'un délai de quelques jours, mais inutilement. Il veut

que dès aujourd'hui tu nous ſuives à Villa-Franca.

JULIE.

Aujourd'hui ? Oh Dieu, aujourd'hui !.. Cela ne ſera pas... cela eſt impoſſible... Ma mere, ayez pitié de moi !.. (*elle ſe jette aux genoux de ſa mere*)

Mad. CAPELLET (*ſerrant Julie entre ſes bras*)

Mon enfant, tu connois mon cœur, ma tendreſſe ; mais, hélas ! je ne puis rien pour toi. Il faut que tu prennes ton parti, & je n'en connois point d'autre que de te réſigner à notre volonté. Je vais cependant encore eſſayer ſi je pourrai obtenir un délai de quelques jours.

JULIE.

Oh oui, ma mere.... ſeulement de quelques jours... Pendant ce temps peut-être le Ciel aura compaſſion de moi, & m'ôtera une vie...

Mad. CAPELLET.

Tu es injuſte, Julie, très-injuſte. Quoi, ſans m'alléguer la moindre raiſon

de ton averſion, tu rejettes avec horreur un mortel eſtimable, tu te mutines contre une mere, tu t'expoſes à la violence d'un pere impitoyable, dont tu connois les fureurs!.. Mais oſerois-tu le condamner toi-même après ce que tu oſes te permettre? Es-tu plus raiſonnable dans ton amour & dans ta haine? Victime de ton attachement pour Thébaldo que tes larmes ne reſſuſciteront pas, tu te laiſſes conſumer par un chagrin qui te ronge le cœur; & quand on cherche un remede à tes maux, quand on croit l'avoir trouvé, tu le repouſſes avec emportement?

JULIE.

Vous avez raiſon, ma mere, & ce n'eſt pas la moindre partie de mes tourmens. Dieu ſeul ſait combien il eſt affreux pour moi de vous expoſer à la colere d'un pere indigné... Mais ce Dieu dont la bonté pardonne même les fautes volontaires... Seulement du délai, du délai!.. Je verrai ce que je pourrai obtenir de mon cœur... Si je puis le ſoumettre au joug

de l'obéiſſance.... Seulement quelques ſemaines!..

Mad. CAPELLET.

Quelques ſemaines ? Si j'obtiens quelques jours, je me tiendrai fort heureuſe, peut être même quelques heures... Cependant je ferai les derniers efforts, tu peux compter ſur ma promeſſe.

JULIE.

Que vos bontés me confondent & m'humilient ! Souffrez que j'arroſe cette main, la main de la plus tendre des meres, des larmes de ma reconnoiſſance... Ah, que je me trouve indigne d'avoir une mere comme la mienne !

Mad. CAPELLET.

Mais, Julie, mon enfant, quand cette mere que tu aimes, cede à tout ce que tu déſires, ne l'imiteras-tu donc pas, ne céderas tu pas à ton tour ? Tu ſais ce que je puis ſur ton pere ; ne te flatte pas que j'obtienne beaucoup de lui. Ma premiere tentative a été infructueuſe ; & s'il a donné ſa parole au Comte de Lo-

drona, je ne te vois de reſſource que celle d'obéir... Je vais voir s'il eſt de retour. Laure ! Laure !

(*Tandis qu'elle appelle Laure, Julie reſte immobile, les yeux baiſſés & les bras pendans*)

LAURE (*accourant de la chambre de Julie*)

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, Madame ?

Mad. CAPELLET.

Reſte avec Julie : tâche de lui inſpirer du courage ; car il n'y a gueres d'apparence que ſa demande lui ſoit accordée. Je vais faire dire à ſon Médecin de la venir voir.

(*Elle ſort*)

SCENE VI.

JULIE, LAURE.

LAURE (*à Julie qui paroît toujours enſevelie dans la plus profonde douleur*)

SORTEZ donc, Mademoiſelle, de cet état d'accablement. Revenez à vous. (*Julie regarde avec effroi autour d'elle*) Nous ſommes ſeules...

JULIE (*ſe jettant au cou de Laure en ſanglottant*)

As-tu entendu, Laure, as-tu entendu? Cache-moi dans ton ſein, cache-moi de moi-même, cache-moi de l'univers entier... Ah! l'as-tu entendu?

LAURE.

Hélas, oui, j'ai tout entendu, & je vous plains de tout mon cœur!

JULIE.

Si tu me plains, tu m'aideras auſſi. Sauve-moi des careſſes d'une tendre

mere, des menaces d'un pere irrité, de l'amour odieux du Comte... Il veut être mon assassin & celui de Romeo, & on exige que je l'aime ! Romeo, cruel Romeo ! pourquoi m'as-tu laissée ici ? *Les oiseaux ont des trous dans les rochers où ils se cachent des animaux de proie ;* mais la malheureuse Julie n'a d'asyle que le tombeau. Ah, puisse-t-il s'ouvrir & m'engloutir !..

LAURE.

Calmez-vous, je vous en conjure.

JULIE.

Quelle horreur !.. Il faut que tu ne l'aies pas entendu... Aujourd'hui, aujourd'hui même... Encore un pas, & me voilà dans l'abîme... Ah, Laure, secourez-moi, ou je suis perdue !

LAURE.

Eh, quels secours puis-je vous donner ?

JULIE.

Vole vers Romeo, dis-lui... Mais, que pourrois tu lui dire ?.. Que peut-il

pour la meuheureuſe Julie ?.. Dis-lui que je ſuis au déſeſpoir, que je meurs... Mais où m'égaré-je ? Il accoureroit à mes cris, il tomberoit entre les mains de ſes cruels ennemis dont rien ne peut fléchir la haine... Les barbares l'immoleroient ſur le tombeau de Thébaldo..., Non, non, demeure, Laure, demeure ; mais aide-moi, ſauve-moi.

LAURE.

Que puis-je faire pour vous ? & je le ferai aux riſques de ma vie.

JULIE.

Ainſi, tu ne ſais rien, tu n'imagines rien, tu veux que je te diſe ce que tu peux faire ?.. Hélas, je l'ignore ; mais ſauve-moi, ou c'eſt fait de moi.

LAURE.

Madame votre mere va demander du délai, peut être...

JULIE.

Peut-être !.. Quel mot terrible dans une ſituation comme la mienne, *entre l'écueil & les orages... Peut-être le navire*

pouſſé par la main impétueuſe d'un pere en courroux ne ſe briſera-t-il pas... peut-être cette main ne m'écraſera-t-elle pas... Ah, Laure, Laure, ſauve ta Julie !

LAURE.

Eſpérez en la bonté du Ciel ; s'il veut vous ſauver, il vous en montrera les moyens.

JULIE.

Le ciel qui ſe couvre de ténebres ? le ciel qui s'arme de la foudre ?.. qui la fait gronder ſur ma tête ?.. ſur ma tête que la main d'une mere ne couvre plus, que l'amour ne couvre plus de ſes aîles ?.. Entre les bras de ma mere, entre ceux de mon cher Romeo, que la mort me paroîtroit douce ! combien je la bénirois !..

LAURE.

Infortunée Julie, que je vous plains !.. Mais, pour votre propre intérêt, ſongez au moins à vous calmer. Plus vous vous appeſantirez ſur l'horreur de votre ſituation, & moins vous ſerez en état d'y trouver

des remedes... Si votre cœur étoit moins agité, votre eſprit moins inquiet...

JULIE.

Inſenſée que tu es ! *que ne me propoſes-tu de m'aſſeoir ſur un braſier ſans me brûler, de marcher ſur les flots ſans aller au fond de l'eau, de me précipiter dans un gouffre, & de m'arrêter dans ma chûte?*.. Ah, Laure, quelle conſolation tu me donnes!

LAURE.

Où voulez-vous que j'en prenne? Où?

JULIE.

Fort bien! tu ne ſais où? Laiſſe-moi donc mourir.

LAURE.

Pour le ſalut de votre ame... pour votre cher Romeo...

JULIE.

Arrête, Laure, arrête! ne me parle pas de Romeo. Quand tu me parles de Romeo, c'eſt de tout ce qu'il y a de

plus beau, de plus excellent, de tout ce que j'ai de plus cher au monde... Ecoute, Laure... ſi tu conſentois à me donner tes habits ; ſi, ſous ce déguiſement, je pouvois ſortir de mon appartement ſans être connue... je deſcendrois l'eſcalier, j'irois toujours juſqu'à la barriere ; comme une autre Atalante (1) ; je marcherois ſur la pointe des herbes, je volerois, je volerois joindre mon Romeo, & je fuirois avec lui par-deſſus les montagnes & les mers... Donne, Laure, donne...

LAURE.

Ce que vous me propoſez eſt impoſſible. Pouvez-vous faire un pas hors de la maiſon de votre pere ſans être vue &

(1) Il paroît que ce ſont des morceaux du caractere de celui-ci qui ont bleſſé les perſonnes de goût d'Allemagne ; il ne faut pas croire qu'il ait fait peu de progrès dans ce pays, parce qu'un homme de beaucoup d'eſprit, comme M. Weiſs, en a manqué quelquefois. Quand il eſt ſimple & qu'il eſt vrai, il dédommage bien des écarts où l'entraîne le faux bel eſprit.

reconnue? Tout chez les grands eſt oreilles & yeux. Ou vous rencontrerez votre pere avec le Comte ſur l'eſcalier...

JULIE.

Cruelle Laure! Mon pere? le Comte? Que dis-tu? Tu me fais frémir... C'en eſt trop... c'en eſt trop... Mon ame ſuccombe... Ah, Laure!.. Je me meurs... Fais de moi ce que tu voudras. (*elle s'appuie ſans force ſur Laure*)

LAURE.

Venez, Mademoiſelle, je vous conduirai ſur votre lit. Hélas, peut-être aurez-vous encore aujourd'hui de nouveaux orages à eſſuyer. Le ſommeil rétablira peut-être vos forces, peut-être Madame votre mere obtiendra-t-elle quelque délai, ou le Ciel compatiſſant nous offrira quelque moyen...

JULIE.

En vain, en vain, ma chere Laure...

LAURE.

Venez au moins, laiſſez-vous con-

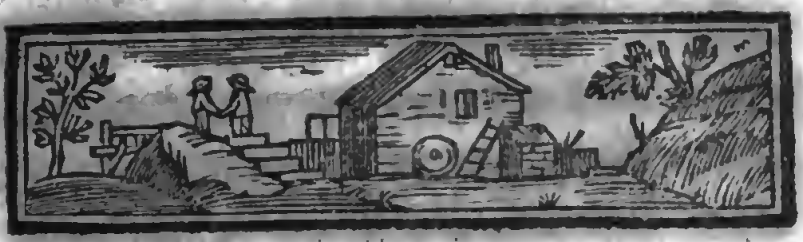
duire... Si vous voyiez dans quel état vous êtes... Si nous étions surprises ici...

JULIE.

Eh bien, conduis-moi donc, je te suis... Il le faut.. il le faut.

(*Elles entrent dans l'appartement de Julie*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. CAPELLET.

M. CAPELLET.

DISPENSEZ-MOI, Madame, d'écouter des prieres qui ſont des perſécutions... Il m'eſt déſagréable de vous répéter cent fois la même choſe... Non, Madame, non : pas un jour, pas une heure de délai ! C'eſt une affaire faite, & j'ai donné ma parole au Comte. Dès que la grande chaleur commencera à paſſer, nous partirons. Mes gens ont déjà reçu mes ordres ; &, ſi vous avez des préparatifs à faire, je vous conſeille d'y pourvoir auſſi...

Mad. CAPELLET.

Vous conviendrez cependant, Mon-

ſieur, qu'il eſt bien dur de refuſer une choſe d'auſſi peu de conſéquence, à un enfant qui toute ſa vie n'a ſu qu'obéir. Un miſérable délai de quelques jours...

M. CAPELLET.

Il eſt encore plus dur de voir une mere raiſonnable applaudir à l'obſtination d'un enfant rebelle, lorſqu'il s'agit de ſon propre bonheur...

Mad. CAPELLET.

Mais elle le regarde comme le plus terrible des malheurs. Elle pleure, elle ſe déſole, elle eſt au déſeſpoir...

M. CAPELLET.

Le Comte de Lodrona la conſolera. Pourquoi pleure-t-elle? Parce qu'elle eſt folle. Nous n'avons qu'à la flatter, & cela ira bientôt juſqu'au délire. Quelles difficultés y trouve-t-elle donc? Quelles objections a-t-elle à faire?

Mad. CAPELLET.

Et ne ſavez-vous pas, Monſieur, que notre cœur ne ſe laiſſe pas toujours conduire par la raiſon?

M. CAPELLET.

Eh bien, Madame, quand il ne veut pas ſuivre la raiſon, il faut l'enchaîner par le devoir. Laiſſez-m'en le ſoin. Nous en viendrons à bout, je vous en réponds... J'avois deviné d'avance les propoſitions que vous aviez à me faire.

Mad. CAPELLET.

Prenez garde de lui briſer le cœur au lieu de le dompter. Croyez-moi, Julie eſt malade, très-malade : que ſa maladie ſoit dans ſon ame ou dans ſon corps...

M. CAPELLET.

Allez, Madame, allez; je ſais comme on traite les maladies des enfans qui ſe mutinent contre les ordres de leurs pere & mere...

Mad. CAPELLET.

Avez-vous déjà oublié le chagrin auquel Julie s'eſt livrée depuis la mort de Thébaldo ?... Il n'y avoit alors aucun ordre contre lequel elle pût ſe mutiner...

M. CAPELLET.

C'étoit le même ridicule, le même

égarement. Je m'y ſuis moins oppoſé, parce qu'il avoit un motif plus raiſonnable... Je ne m'attendois pas que vous donneriez pour des nuées, la pouſſiere que vous faites lever avec vos pieds.

Mad. CAPELLET.

Mon Dieu ! voyons donc ſi ce ſont des nuées de pouſſiere... Vous ſavez que la demande du Comte de Lodrona m'a fait le plus grand plaiſir. Mais deux jours de plus ou de moins dans une affaire de cette importance, ne ſont pas un objet...

M. CAPELLET.

Non pas pour vous peut-être, mais pour moi. Je me ſuis mis dans la tête d'aller aujourd'hui à Villa-Franca : je l'ai promis au Comte, je ne vois aucune bonne raiſon pour m'en dédire ; je le veux, & j'exige qu'on m'obéiſſe.

Mad. CAPELLET.

Mais n'eſt ce pas là une rigueur extrême, & ne pourroit-on pas dire de la cruauté ? Un enfant chéri, un enfant unique, un enfant

malade ſupplie pour obtenir un délai de quelques jours dans une occaſion qui doit décider du bonheur ou du malheur de toute ſa vie ; une épouſe, une mere unit ſes cris aux gémiſſemens de ſa fille : le tout en vain ! On ferme le cœur & les oreilles ; on veut parce qu'on veut, & la choſe doit être parce qu'on veut qu'elle ſoit.

M. CAPELLET.

Et n'eſt-ce pas auſſi une obſtination extrême de la part de la mere & de la fille de ne pas vouloir une choſe parce que le pere la veut ? Enfin il faut que cela ſoit. Ne compromettez pas davantage mon autorité, je vous en prie : je verrai bien moi-même ſi Julie ne veut pas. Elle n'a pas beſoin de médiateur auprès de moi, & je n'ai pas beſoin d'interprête auprès d'elle. Allez, Madame, le Comte vous attend... Si vous avez de la prudence, vous ne lui laiſſerez rien entrevoir de l'averſion de Julie, ou bien...

Mad. CAPELLET.

Courage, Monſieur ! enfoncez le poignard dans le ſein de votre fille. Je ſuis innocente; j'ai fait ce que j'ai pu; je n'ai rien à me reprocher, ſi ce n'eſt de vous avoir laiſſé uſurper un empire tyrannique dès le commencement. Mais, pour peu qu'il vous reſte d'équité, vous vous ſouviendrez que Julie eſt ma fille auſſi bien que la vôtre.

(*Elle ſort*)

M. CAPELLET.

Nous verrons... Oui, je ſuis curieux de voir ſi je ne ſuis qu'une ombre dans ma maiſon, ſi je n'ai plus que le nom de pere... (*Il avance vers la chambre de Julie & crie*)

SCENE II.

SCENE II.

M. CAPELLET, LAURE, JULIE.

M. CAPELLET.

JULIE! Julie! ici, à moi!

LAURE (*entr'ouvrant la porte*)

Mademoiſelle repoſe, Monſieur...

M. CAPELLET.

Voulez-vous que j'aille l'éveiller? Elle repoſera une autre fois: il faut que je lui parle dans ce moment...

LAURE.

Permettez-lui, Monſieur...

M. CAPELLET.

Vous êtes bien hardie... (*Elle ſe retire effrayée*)

(*Julie vient appuyée ſur le bras de Laure*)

CAPELLET (*la regardant avec un ſourire moqueur*)

Ah! tu peux t'épargner ce petit artifice

pour exciter la pitié... Sortez, Laure... (*Julie accablée s'appuie ſur un fauteuil*) Eh bien, eſt-ce que je ne mérite pas que tu me regardes ?

JULIE.

Pardon, Monſieur, une légere indiſpoſition...

M. CAPELLET.

Voilà au moins un motif de conſolation, puiſqu'elle n'eſt que légere. Je devine d'où vient cette indiſpoſition. On eſt malade d'entêtement : mais j'ai des remedes contre ces maladies-là...

JULIE.

Ah, mon pere, ayez pitié !.. aucun entêtement...

M. CAPELLET.

Tant mieux ! le remede n'en opérera que plus promptement. Ta mere t'a déjà inſtruite ſans doute...

JULIE.

Elle n'aura pas manqué non plus de vous faire part de ma douleur. Je me jette

à vos pieds... (*elle veut ſe mettre à genoux, il l'en empêche*)

M. CAPELLET.

Arrête! toutes ces petites ruſes peuvent bien en impoſer à ta mere, mais pas à moi... Je demande de l'obéiſſance, & je la demande ſans réplique.... Tu ſerreras les doigts, & tu te mordras les levres tant que tu voudras pour faire venir les larmes: je t'ordonne de te tenir prête à partir aujourd'hui avec moi pour Villa-Franca, & à donner ta main au Comte de Lodrona...

JULIE.

Je vous en conjure par votre ancienne tendreſſe, par la félicité temporelle & éternelle de votre fille, pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi...

M. CAPELLET.

Je ne t'écoute pas... Cependant parle. Qu'as-tu à m'objecter? D'où peut naître ta réſiſtance?

JULIE.

La mort de mon malheureux couſin a

fait ſur mon cœur une impreſſion ſi profonde...

M. CAPELLET.

Quelle pitié ! N'ai-je pas un cœur comme toi? Ne m'étoit-il pas auſſi proche qu'à toi ?

JULIE.

Mon inclination... une averſion invincible pour lui...

M. CAPELLET.

N'achève pas. Une averſion invincible? Nous verrons ſi elle ne peut pas être vaincue.

JULIE.

Vous le pouvez : la mort ne vous refuſera pas ſon ſecours.

M. CAPELLET.

Allons, étale bien de l'héroïſme !.. Ce ſexe larmoyant, & ami des chimeres, s'imagine, quand il nous a mis ſous les yeux l'image de la mort, que l'homme doit en être ébranlé, & que la raiſon doit ſe taire... Sois tranquille ; la mort que je te prépare eſt très-douce...

JULIE.

O l'inflexible cruauté !

M. CAPELLET.

Oui, inflexible...

JULIE.

Quelques jours de délai ſeulement, mon pere ! pour que je puiſſe rappeller dans mon ame le calme...

M. CAPELLET.

Je ne t'accorderai ſeulement pas des minutes... Quant au calme dont tu as beſoin, je m'en charge... Mais ſais-tu que je croirois bientôt qu'un autre s'eſt niché dans ton cœur? car de quelle autre raiſon peut venir cette mutinerie ? Mais je te jure, oui, je te jure que ſi je m'en apperçois, je l'en arracherai, duſſé-je voir couler juſqu'à la derniere goutte de ton ſang !

JULIE.

Quelle horreur !... O mon pere !... pour vous mettre hors de toute inquiétude, & prévenir ce ſoupçon, laiſſez-moi prendre le voile... Un couvent...

M. CAPELLET.

Voici donc encore un nouvel artifice de ton ſexe !... En effet on ne devroit rien avoir de plus preſſé que d'enterrer dans un cloître, une fille unique, une riche héritiere qu'on peut marier à un Comte de Lodrona ! Que ne dis-tu plutôt que je te jette dans quelque iſle déſerte.

JULIE.

Ah ! pere cruel !.. (*effrayée*) Pardonnez au tranſport d'une douleur profonde... j'allois oublier...

M. CAPELLET.

Je t'en ferai ſouvenir, & tu me trouveras plus cruel encore, ſi ma bonté te paroît cruauté... N'en abuſe pas, obéis... ou bien... tremble !

(*Il s'en va en menaçant*)

SCENE III.

JULIE, *ſeule.*

VA, pere inflexible, va ! la tyrannie n'adoucit pas les cœurs... Les larmes de ma mere étoient plus redoutables pour moi que tes fureurs... Je ſens que mon cœur ſe ſouleve au lieu de fléchir ; & ſi tu me traînes à l'autel, le poignard... Mais les choſes n'iront pas ſi loin... Je ſouillerois le ſanctuaire... L'autel trembleroit... Il y a d'autres moyens pour ſortir de la vie... O Romeo, Romeo, ſi tu connoiſſois la moitié de mes douleurs !.. Mais non, puiſſes-tu ne les connoître jamais.... Seule... oui, ſeule je deſcendrai dans le tombeau... je t'y attendrai... Là fleurira autour de nos têtes un myrthe éternel qu'aucun pere cruel n'oſera déchirer... (*Laure vient tout doucement de la chambre de Julie, après avoir regardé par-tout s'il y a encore quelqu'un. Julie l'apperçoit*)

SCENE IV.

JULIE, LAURE.

JULIE.

IL eſt parti, Laure ! il eſt parti ! tout eſt inutile ! mais le déſeſpoir me donne du courage & des forces...

LAURE.

Que je vous plains !

JULIE.

Tu me plains ? Il faut bien que tu me plaignes, puiſque tu as vu Romeo... J'aurai du moins la conſolation que quelqu'un verſera des larmes ſur ma tombe, tandis que les miens cachant leur joie barbare ſous des habits de deuil, marcheront froidement ſur ma cendre.... ou, ſi quelquefois ils daignent tourner les yeux vers l'endroit de ma ſépulture, ils diront en la montrant du doigt : Là git la fille obſtinée qui dédaigna l'amour...

O amour, tu ſais ſi je t'ai dédaigné, puiſque c'eſt pour toi que je meurs !

LAURE.

De grâce, ne tenez pas ce langage terrible ; vous m'effrayez !

JULIE.

As-tu peur d'un corps mort ? Va, ne crains rien. Il ne ſaignera pas quand tu le toucheras ; mais il ſaignera à la vue... Je ne veux rien dire... Tu verras, Laure, tu verras ! J'aurai dans le cercueil bien plus l'air d'une roſe que dans le lit nuptial... Là, on n'aura plus le droit de m'en impoſer, de me faire trembler...

LAURE.

Penſez...

JULIE.

Quoi ; quoi ! ai-je un autre choix à faire que de me jetter dans les bras du Comte de Lodrona... ou dans le tombeau ?.. Ce dernier aſyle eſt moins glaçant que le premier. Celui-ci eſt glaçant en-dehors & en-dedans... mais ici tout eſt ardent en moi... L'amour pour mon

Romeo... O la mort même s'y pourroit étouffer, tant ce cœur brûle... (1)

LAURE.

Le déſeſpoir eſt un mauvais guide. Attendez, peut-être le deſtin, par une délivrance inopinée...

JULIE.

Inopinée?.. Voilà le pendant de ton peut-être!.. Lequel des deux ſervira l'autre? L'un & l'autre ſervent certainement le malheur! L'un & l'autre noirs, informes... Ah, la roſe eſt tombée & les épines ſont reſtées!.. L'eſpérance eſt chauve à force de vieillir; montre-moi un ſeul cheveu par où tu puiſſes la ſaiſir... (2)

---

(1) Si c'eſt parce que nous n'avons pas des beautés de ce genre que les Allemands nous accuſent de manquer de goût, & de ne pas ſentir la nature, tâchons de nous en conſoler. Laiſſons-les allumer du feu pour chauffer la mort, & allumons-en pour chauffer les vivans.

(2) Ce morceau nous a paru ſi précieux, que nous avons fait tous nos efforts pour le rendre tel

LAURE.

Mais on n'exige pas que vous épouſiez préciſément aujourd'hui le Comte de Lodrona. On veut ſeulement que vous vous trouviez à Villa-Franca avec lui. Dans deux ou trois jours il peut arriver bien des choſes...

JULIE.

Quoi ! dis vîte, que peut-il arriver ?.. Tu te tais ! je vais donc te le dire moi-même. Tu crois que nous allons à la maiſon de mon pere ? Point du tout. Le

---

qu'il eſt dans l'original. Nous eſpérons que l'Auteur ne ſe plaindra pas que nous n'avons pas fait paſſer dans la traduction tout l'eſprit renfermé dans ce texte. Nous ne connoiſſons ni ne ſentons aſſez fortement la nature pour imaginer de chauffer la mort même au brâſier du cœur d'une amante malheureuſe, qui déſeſpere de ſa ſituation parce qu'elle ne voit plus, ſur la tête pelée de l'eſpérance, un cheveu par lequel elle puiſſe la ſaiſir. Ces grands coups de pinceau ſont bien au-deſſus de nos forces. Les Allemands le diſent, & nous en convenons.

(*Ces deux Remarques ſont d'un François*).

Comte aide la tremblante Julie à monter dans la voiture. La mort eſt déjà peinte ſur ſon viſage... La voilà aſſiſe, la tête panchée comme un lys dont on a rompu la tige... Nos chevaux *Napolitains* l'emportent au grand galop. Ils me menent... Ah ! ſais-tu où ?... J'entends déjà le bruit de la grande porte de l'égliſe qui s'ouvre : la triſte cloche ſonne... Entre, lui dit-on, entre... Déjà le Prêtre terrible prononce la formule de la bénédiction. O ſaintes Images, verſez des larmes de ſang, ſi vous pouvez encore pleurer ; ſauvez la malheureuſe Julie... (*on entend quelqu'un*) Ah ! qui vient ? Cache-moi, Laure ! Cache-moi, ma chere Laure ! (*elle ſe couche contre ſon ſein*)

LAURE.

Soyez tranquille. C'eſt Benvoglio, votre Médecin.

JULIE.

Tu me trompes ! (*elle l'apperçoit*) Eſt-il poſſible ! eſt-ce bien vous, Benvo-

glio ? Je n'ai encore vu que vous avec plaiſir depuis le lever du Soleil. Si les anges ſe montroient ſous une figure humaine, je croirois que vous en êtes un ! tu me dirois au moins, mon cher Benvoglio, quelque choſe de mon Romeo...

SCENE V.

JULIE, BENVOGLIO, LAURE.

JULIE.

IL héſite ! il nous regarde l'une après l'autre. Laure, il ne ſait pas que tu es dans ma confidence, que tu es mon amie, que tu me ſecourrois ſi tu pouvois... Va te placer à la porte afin que perſonne n'entre ou ne nous écoute... Ah, Benvoglio ! (*elle joint les mains & pleure*)

BENVOGLIO.

Je ſerois effrayé à votre vue, Mademoiſelle, ſi ce que je ſais de cette nuit,

& ce que j'ai appris de vos pere & mere, ne m'avoit pas prévenu ſur votre état.

JULIE.

Mes pere & mere !.. Oh, qu'il eſt dur dans de certaines circonſtances d'avoir un pere ! Qu'il me ſeroit terrible de le voir encore une fois !... J'ai bien des choſes à vous dire, bien des choſes... Mais, avant de ſavoir par où commencer, il ſera peut-être de retour, lui, ou un autre plus terrible encore que lui. Le connoiſſez-vous ?

BENVOGLIO.

Tranquilliſez-vous, Julie, nous ſommes ſeuls...

JULIE.

Oui : mais autrefois il y avoit un tiers avec nous.., Oh, pour celui-là, vous le connoiſſez !.. J'aimois encore mieux être ſeule avec lui... Je ſouhaitois ſouvent que Benvoglio s'éloignât... Et maintenant Benvoglio eſt le ſeul avec qui je puiſſe ſouhaiter d'être... Etes-vous bien ſûr que perſonne ne viendra ici ?

BENVOGLIO.

Très-sûr : vos pere & mere m'ont chargé de vous parler en faveur de quelqu'un que vous trouvez si terrible, de vous ramener doucement à votre devoir. Je l'ai promis...

JULIE.

Vous l'avez promis ? Comment, vous l'avez promis ?

BENVOGLIO.

Je l'ai promis, ma chere Julie, pour me procurer le bonheur de vous voir sans témoins, de vous parler de son départ, de...

JULIE.

Ah, voilà enfin un rayon de joie qui pénetre dans mon cœur ! De Romeo !.. Pardonnez, mon ami, à la malheureuse Julie..... Mais pardonner, n'est pas assez ; il faut me sauver. Cependant... dites-moi d'abord quelque chose de Romeo... cela rendra ceci (*elle met la main sur sa poitrine*) plus calme... oui, plus calme...

BENVOGLIO.

Il s'eſt échappé heureuſement. La garde l'a cherché inutilement par-tout ce matin...

JULIE.

Il s'eſt échappé ? Cela eſt heureux en effet. Mais... ſi Julie étoit avec lui ; ſi elle s'étoit échappée auſſi, cela ſeroit encore bien mieux !.. Ne devrois-je pas être où il eſt ? O Benvoglio ! la femme ne doit-elle pas abandonner pere & mere pour ſuivre ſon mari ? Benvoglio, vous ſavez tout, vous ſavez que ſous vos yeux... ſans tenir la place de pere... vous ſavez ce que je lui ai promis... Le Pere Laurent joignoit nos mains, & nos levres balbutioient un oui que nos cœurs avoient prononcé depuis long-temps. Les anges marioient leurs voix aux accords de leurs harpes, & le Ciel nous ſourioit... Moment heureux !.. Que maintenant tout eſt triſte & lugubre autour de moi !.. Savez-vous cela ?

BENVOGLIO.

Je ſais tout, belle Julie ; je ſais que vous devez aller aujourd'hui à Villa-Franca avec vos parens, & qu'on veut vous marier au Comte de Lodrona.

JULIE.

Cela eſt affreux ! horrible !.. Et que dit Benvoglio ?

BENVOGLIO.

Je vous avoue ma conſternation.

JULIE.

Quoi ? Quoi ?.. Ah ! ſi le Médecin tremble, que doit eſpérer le malade ?

BENVOGLIO.

J'ai déjà conjuré votre pere de vous accorder un délai. Je lui ai repréſenté que cela étoit abſolument néceſſaire relativement à votre ſanté. Mais en vain ! Il a fallu que je feigniſſe être dans l'intention de vous perſuader. Il étoit déjà ſi irrité, qu'il parloit d'envoyer chercher un autre Médecin. Il m'accuſoit d'être gagné par votre mere, &...

JULIE.

Dites-moi, Benvoglio, tous les peres ſont-ils auſſi...auſſi... Comment dirai-je? Et méritent-ils qu'on leur donne le nom de peres? Non, déformais je ne l'appellerai que Capellet: qu'on aille demander aux Montecchio ce que c'eſt que les Capellets... O Benvoglio! *que ne me changez-vous en une larme d'amour qu'attireroit le rayon du Soleil? Vous ſavez qui eſt mon Soleil.. Eh bien!*

BENVOGLIO.

Il n'eſt pas poſſible de fuir... non... Mais... ſi vous prenez le parti d'aller à Villa...

JULIE.

Otez-vous de mes yeux, indigne ami!.. Aller, dites-vous?.. Ah, plutôt mourir!..

BENVOGLIO.

Je ne ſais pas, ma chere Julie...

JULIE.

Vous ne ſavez pas! que ſavez-vous donc? Ignorez-vous auſſi que j'ai un

cœur à qui ces craintes, ces tourmens pesent trop ? Ignorez-vous aussi que je trouverai un moyen de m'en délivrer ?.. Allez... vous savez moins que moi... (*en tirant brusquement un poignard*)

BENVOGLIO.

Qu'allez-vous faire ? (*il s'empare du poignard*)

JULIE.

Lâche ! cruel Benvoglio !..

BENVOGLIO.

Quoi, Julie ! vous auriez le courage de mourir ?

JULIE.

Si je ne peux plus vivre pour Romeo... faut-il du courage pour mourir ?

BENVOGLIO.

Mais que diroit le malheureux Romeo ?

JULIE.

Que ne demandez-vous plutôt ce qu'il diroit si je me donnois à un autre ? Ne me verroit-il pas avec plus de satisfaction dans le tombeau qu'entre les bras du...

Vous ſavez qui je veux dire ; c'eſt horreur de prononcer ſon nom... Non, Romeo, je te le jure par l'amour que je te dois, par le Dieu...

BENVOGLIO.

Julie ! non, vous ne mourrez pas : une ſi tendre amante doit encore jouir long-temps du prix de ſa conſtance dans le ſein de ſon cher Romeo. Elle doit vivre.

JULIE.

Que me dites-vous ? Cela n'eſt pas poſſible ! Se peut-il que *la nuit ſoit le jour, que le flambeau ne brûle pas, ou que l'eau n'éteigne pas le feu ?* Je pourrois me dérober à la violence du furieux Capellet... aux embraſſemens du Comte que je déteſte ? revoir mon Romeo ?.. Ah, ſi vous pouvez opérer ces miracles, je vous reverrois comme un Dieu bienfaiſant...

BENVOGLIO.

J'ai encore une queſtion importante à vous faire. Vous dites, Julie, que vous ſaurez mourir ; mais auriez-vous le courage

de vous conſerver la vie en vous laiſſant enfermer pendant quelques heures dans un lieu rempli d'oſſemens, de ſquelettes pourris, où on vient de dépoſer le cadavre d'un homme mort depuis peu, en un mot dans le caveau de vos ancêtres? Une fille de votre âge & de votre rang ſeroit-elle capable d'une pareille réſolution?

JULIE.

Cela eſt affreux!... Mais l'amour eſt plus fort que l'horreur de la mort. Oui... Julie eſt capable de tout... Pour retrouver Romeo, elle paſſeroit par les enfers...

BENVOGLIO.

Allons-t... Mais vous me promettez un ſecret éternel?

JULIE.

La mort même ne me l'arrachera pas.

BENVOGLIO.

Je vais vous donner une potion...

JULIE.

Et puis?

BENVOGLIO.

Qui vous plongera dans un ſommeil ſemblable à la mort même. Vous reſterez pâle & glacée, ſans reſpiration, ſans mouvement. Le ſang ſe traînera dans vos veines avec tant de lenteur, qu'on ne s'appercevra pas de ſa marche, & qu'on ne vous trouvera point de pouls.

JULIE.

Et quand je ſortirai de cet aſſoupiſſement, ſerai-je alors plus heureuſe?

BENVOGLIO.

Les meſures que je compte prendre me le font eſpérer.

JULIE.

Où eſt cette drogue?

BENVOGLIO.

Je l'ai ici... En apprenant par votre mere le ſacrifice qu'on exigeoit de vous, j'ai prévu votre déſeſpoir, & j'ai été chercher vîte ce qu'il falloit pour mon deſſein.

JULIE.

Donnez! Je brûle d'impatience de l'avaler. Donnez vîte...

BENVOGLIO.

Il faut auparavant que nous concertions nos meſures. Midi va ſonner ; vous ſerez pendant environ douze heures dans cet état de mort...

JULIE.

Ah, mon Dieu ! Mais que deviendrai-je en m'éveillant ?

BENVOGLIO.

Dès que vous aurez pris la potion, vous vous coucherez ; car dix ou douze minutes après, vous commencerez à vous aſſoupir, & au bout d'une heure au plus, vous ſerez dans une profonde létargie...

JULIE.

Et alors...

BENVOGLIO.

On vous croira morte. Les chaleurs exceſſives où nous ſommes ne permettent pas de garder un mort dans une maiſon au-delà de douze heures. On vous tranſportera ſur le ſoir dans le tombeau des Capellets au cimetiere Saint-François, & dans

quelques jours on fera ſolemnellement vos funérailles...

JULIE.

Tout cela eſt affreux !.. Mais ſi cela n'arrivoit pas ?

BENVOGLIO.

Ne vous inquiétez pas, Mademoiſelle; ce ſeroit un exemple inoui dans cette ſaiſon. Outre cela, j'ai aſſez d'aſcendant ſur l'eſprit de vos parens pour les amener au but que je me propoſe. D'ailleurs, ſi je n'y parvenois pas, un évanouiſſement de cette ſorte obligeroit certainement votre pere de différer au moins votre mariage...

JULIE.

Cela ſuffit ! cela ſuffit !.. Mais Romeo, Romeo ! ſi tu apprenois ma mort, que deviendrois-tu ?

BENVOGLIO.

Romeo ſera préſent à votre réveil. Il eſt à peine à trois lieues de Vérone. Je vais ſans perdre un moment envoyer un de mes domeſtiques après lui, ſur un excellent

excellent cheval. Je l'inſtruirai par un mot d'écrit, & il ſe tranſportera vers minuit au cimetiere de Saint-François, à l'entrée de votre tombeau...

JULIE.

Je dois donc le revoir?.. l'embraſſer?.. Peu s'en faut que la joie ne me tue réellement!.. O Benvoglio, enfermez-moi, ſi vous voulez, dans le même cercueil avec Thébaldo; j'en ſupporterai l'horreur & la puanteur pourvu que je voie Romeo... Mais non... de grâce, ne me laiſſez pas long-temps dans cette demeure effroyable...

BENVOGLIO.

Soyez ſans inquiétude. J'aurai ſoin de m'y rendre avant votre réveil, de peur que Romeo n'arrivant pas aſſez à temps...

JULIE.

Cher Benvoglio! ô le meilleur des hommes! qu'il me tarde d'être dans ce ſéjour de la mort!.. Mais comment vous en procurerez-vous l'entrée?

BENVOGLIO.

On voudra vraiſemblablement connoître les cauſes qui auront occaſionné votre trépas, on me chargera d'en faire la recherche, on me confiera la clef... Mais c'eſt-là la moindre des difficultés... Quand vous ſerez ſortie de votre aſſoupiſſement, vous partirez avec Romeo. Un carroſſe vous attendra ſous les murs du cimetiere : une fois dans les bras de Romeo, l'amour vous conduira où vous jugerez à propos.

JULIE.

Ah, voilà le point intéreſſant !.... O Romeo, Romeo, que n'y ſuis-je déjà entre tes bras !.. Benvoglio, cet événement ne me promet que de la ſatisfaction, & je ne ſais quoi m'empêche de m'y livrer entièrement...

BENVOGLIO.

Je le comprends bien. La premiere partie de ce projet n'offre rien que de terrible & de ſiniſtre. Mais que rien ne vous allarme. Cette impreſſion funeſte

ne durera pas long-temps. Le ſeul inſtant vraiment redoutable tient au lieu où vous vous trouverez à votre réveil : mais il y aura-là quelqu'un qui en adoucira l'horreur...

JULIE.

Il l'adoucira en effet. *Sa voix & ſes regards rappelleroient les morts même à la vie. Il rendra à la nature flétrie toute ſa fraîcheur & ſon éclat.* Le tombeau ſera pour moi un ſéjour préférable aux lambris dorés du palais des Capellets.

BENVOGLIO.

Je vais à préſent porter à vos parens l'agréable nouvelle que par mes ſollicitations je vous ai déterminée à accepter...

JULIE.

Au nom de Dieu, n'en faites rien ! l'odieux Comte ne manqueroit pas...

BENVOGLIO.

Soyez tranquille. Je dirai que vous avez abſolument beſoin de repos ; que quelques heures de ſommeil vous vau-

dront mieux que la nourriture qu'on voudroit vous donner ; qu'il n'y a que le ſommeil qui puiſſe réparer vos forces & vous mettre en état de faire le voyage de Villa-Franca... Pour mieux les tromper, je vous enverrai quelques remedes que vous prendrez pour la forme. Enfin, repoſez-vous de tout ſur moi... Voici le flacon (*il lui remet une petite phiole*) qui renferme le court trépas... Vous le verſerez dans un verre d'eau, &... Vous tremblez ?

JULIE.

Benvoglio ! je ne ſais ſi c'eſt de terreur ou de joie. (*elle le regarde fixement pendant quelques momens*) Me tromperiez-vous ?

BENVOGLIO.

Julie ! une pareille défiance !.. Avez-vous oublié ce que j'ai riſqué en facilitant vos intelligences avec Romeo ? Penſez-vous qu'il m'en coûteroit la vie ſi...

JULIE.

Pardon, mon ami, mon ſauveur, mon

cher Benvoglio !.. Le malheur rend défiant... La tromperie n'eſt jamais entrée dans mon ame : *elle eſt pure & ſans tâche comme celle de l'homme en ſortant des mains du Créateur*... Je ne l'aurois jamais connue ſans le cruel deſſein de mes parens, ſans les chaînes odieuſes qu'ils me préparent... Quel eſt le plus coupable, celui qui emploie l'artifice, ou celui qui nous force à l'employer ?.. Pauvre mere ! toi ſeule me fais pitié !.. Je t'aurois pu fléchir !.. Avec quelle douleur elle me pleurera !.. Ah, Benvoglio ! entendrai-je ſes cris & ſes gémiſſemens, lorſqu'étendue...

BENVOGLIO.

Pas plus que ſi vous étiez morte en effet : vous jouirez d'un calme auſſi profond que ceux qui ſont dans la tombe. Aucun ſonge...

JULIE.

Pas même de Romeo ?

BENVOGLIO.

Non. Mais bientôt à votre réveil,

vous jouirez entre les bras de Romeo de toute la félicité de l'amour & de la tendreſſe.

JULIE.

O Romeo ! mon ame te déſire *comme l'herbe deſſéchée déſire la roſée du matin !*

BENVOGLIO.

Que le Ciel veille ſur vous ! Bientôt je vous reverrai... Dans douze heures au plus tard...

JULIE.

Dans douze heures !.. Ah, Benvoglio, *ayez ſoin de compter les minutes & les ſecondes.*

BENVOGLIO.

Je compterai les pulſations de l'artere, ma chere Julie !.. Je fais une réflexion. Attendez encore quelques momens avant d'avaler la potion. La nouvelle du ſuccès de ma commiſſion pourroit engager quelqu'un à venir ici... Que cette joie ſera de courte durée !.. De quels cris, de quels gémiſſemens va retentir cette

triſte maiſon!.. Mais il le faut!.. Adieu, Julie!

JULIE.

Adieu!.. Dans douze heures, ne l'oubliez pas. Ce ſera juſtement à minuit!.. Envoyez-moi Laure avec un verre d'eau.

(*Benvoglio ſort*)

SCENE VI.

JULIE, *ſeule.*

A MINUIT!.. à minuit je reverrai Romeo!.. puis-je l'eſpérer?.. Mon cœur a peine à s'y prêter... Tout eſt en confuſion dans mon cœur & dans ma tête... L'eſpérance, la crainte... Benvoglio, mon pere, Romeo... Comment ceci finira-t-il? O Romeo, Romeo!..

SCENE VII.

JULIE, LAURE.

LAURE (*avec un verre d'eau*).

VOILA ce que vous avez demandé.

JULIE.

Donne, j'ai bien ſoif ! (*elle en boit quelques gouttes*) Tiens, poſe-le ſur cette table.

LAURE.

Eh bien, Mademoiſelle, votre Médecin vous a-t-il procuré quelque ſoulagement ?

JULIE.

Du ſoulagement ? Tu ſais où il y en a pour moi ! Benvoglio eſt un homme terrible !

LAURE.

Comment cela ? Votre ami, votre conſeil, votre confident !

JULIE.

Il veut que je ſuive mon pere à Villa-

Franca. Il ſe fait fort, dit-il, de m'obtenir quelques jours de délai.

LAURE.

Ne l'avois-je pas dit?

JULIE.

Il veut que je prenne l'air de la campagne, que je me promene ſouvent en carroſſe avec toi; il prétend que Romeo déguiſé me rencontrera un jour en chemin, qu'il m'enlevera, & qu'alors, dans un lieu de ſûreté, nous entrerons en négociation avec mon pere... En crois-tu quelque choſe, Laure?

LAURE.

Rien n'eſt plus croyable..... Vous viendrez donc à Villa-Franca? Je ſuis enchantée de votre réſolution. Vous verrez que tout ira bien.

JULIE.

Pauvre créature, que tu es crédule! Je penſe toujours que je mourrai plutôt... Cependant on le veut, il le faut... Après tout, ſi on vient aux dernieres extrémi-

tés... au moins Romeo ne ſe plaindra pas de mon infidélité...

LAURE.

Non, en vérité, pourvu qu'il vous ſoit auſſi fidele...

JULIE.

Ne dis pas cela, ma chere Laure; j'ai tant parlé, tant combattu; que je me ſuis épuiſée... Laiſſe-moi... Va m'excuſer de ce que je ne pourrai paroître à dîner... (*elle regarde Laure avec affection*) Adieu, ma bonne Laure!

LAURE.

Voilà Madame votre mere qui vient.

JULIE (*à part*)

O Ciel! encore un combat... Va!

SCENE VIII.

Mad. CAPELLET, JULIE.

Mad. CAPELLET.

QUE je t'embraſſe, ma chere Julie!.. Je devrois cependant te gronder un peu d'avoir eu plus de condeſcendance pour ton Médecin que pour ton pere & pour moi... Point de reproches; il ſuffit que tu viennes avec nous, voilà ce que je voulois. Tu es un enfant docile & charmant!

JULIE.

Ah, beaucoup moins que vous ne croyez, ma chere maman!

Mad. CAPELLET.

Je compte que ce que Benvoglio nous a dit, eſt vrai?

JULIE.

Oui! Mais... j'obéis... avec répugnance. N'eſt-ce pas comme ſi je déſobéiſſois?

Mad. CAPELLET.

Plus une choſe nous coûte à faire, & plus nous avons de mérite en la faiſant.

JULIE.

Je n'obéirois pas, ſi je.... pouvois faire autrement... O ma mere, s'il en eſt temps encore, épargnez-vous...

Mad. CAPELLET.

Tu connois la volonté de ton pere : n'empoiſonne pas la ſatisfaction que vient de nous donner Benvoglio. Ton pere, le Comte, & tous, nous ſerions venus à l'inſtant pour te bénir & te remercier, ſi Benvoglio ne nous en eût empêché. Moi ſeule je n'ai pû me refuſer à la joie...

JULIE.

Vous me tuez par tant de bonté! Je ne la mérite pas... Souvent ſous les plus belles fleurs, un ſerpent... Je ſuis très-foible...

Mad. CAPELLET.

Ne me parle pas ainſi, ma fille, tu me fais un mal...

JULIE.

Je voudrois bien ne pas vous en faire... mais comment pourrois-je... Voudriez-vous que je vous disse de vous livrer à la joie, dans le temps que je me verrois forcée à augmenter vos chagrins?..

Mad. CAPELLET.

C'est ce que ma Julie ne fera pas!

JULIE.

Défiez-vous de votre Julie!.. Son cœur est aigri, ulcéré... *Lorsque la nielle a frappé la fleur, le plus beau soleil lui devient inutile: elle tombe, & il faut qu'elle tombe...*

Mad. CAPELLET.

C'est ton imagination, ma chere Julie, qui est désagréablement affectée; mais ton cœur est toujours le même, doux, sensible, complaisant...

JULIE (*en sanglottant*)

Ah, prenez plutôt le ton de mon pere... traitez-moi, comme lui, de fille ingrate, rebelle & perfide!.. Votre tendresse...

Mad. CAPELLET.

Eh, comment le pourrois-je, puiſque j'excuſe moi-même ton averſion pour le Comte! Je ne ſais que trop que le cœur n'écoute pas volontiers la raiſon. L'accord des goûts & des penchans n'eſt pas le fruit du raiſonnement. *L'aimant attire le fer, & n'attire pas les autres métaux, quoique plus précieux.* Je ſais tout cela. Et ſi la choſe dépendoit de moi, je me garderois bien de t'impoſer un joug...

JULIE *(ſe jettant à ſes pieds)*

Ah, ma divine, mon incomparable mere, vous me briſez le cœur! *il ſe diſſout par la douleur!*.. Ceſſez... votre bonté.... Ceſſez de répandre ſur moi votre tendreſſe... ou bien...

Mad. CAPELLET.

Leve-toi, ma chere Julie! Je ferai encore tous mes efforts, quand nous ſerons à la campagne, pour obtenir quelque délai. Je tâcherai même d'intéreſſer la généroſité du Comte & d'exciter ſa compaſſion pour l'état de ta ſanté...

JULIE.

C'eſt trop de bonté, de généroſité ! Donnez plutôt la mort à votre fille ingrate & rebelle... Craignez de vous repentir un jour d'une pitié...

Mad. CAPELLET.

Ne me dis pas des choſes ſi cruelles !.. Enfin, Julie, ſi malheureuſement mes tentatives étoient infructueuſes; ſi je ne parvenois pas à écarter un joug qui te paroît ſi affreux; ſi le Comte, inſenſible à mes repréſentations, ne cherchoit pas à ſe rendre digne, je ne dis pas de ton amour, mais au moins de ton eſtime, par l'honnêteté de ſa conduite, je partagerai tes chagrins comme tu as partagé les miens. Je pleurerai avec toi, mon enfant. O ma Julie, c'eſt une grande conſolation de pouvoir répandre ſes douleurs ſecretes dans le ſein d'une tendre mere !

JULIE.

Je n'en puis plus !.. Ma mere... ah,

ma mere !.. fuyez-moi... je... je pourtois... Ah ! (*en ſanglottant*)

Mad. CAPELLET.

Calme-toi, mon enfant. Benvoglio nous a prévenus que tu ne viendrois pas dîner. Va te coucher, & tâche de repoſer un peu... Que le Ciel rétabliſſe tes forces !.. Je vais t'envoyer Laure, pour...

JULIE.

Non, non, ma mere, ne me l'envoyez pas... elle aime tant à parler... elle eſt ſi empreſſée à ſervir...

Mad. CAPELLET.

Eh bien, mon enfant, je ne te l'enverrai pas... J'aurois bien voulu pouvoir reſter moi-même auprès de toi... Je ne ſais... j'ai le cœur ſi ſerré... je me ſépare de toi avec une peine..., mais enfin, il le faut...

JULIE.

Allez, ma bonne maman... Pour l'amour de Dieu, encore un baiſer... ſeulement un baiſer !

Mad. CAPELLET.

Dix, ma chere Julie!.. (*elle l'embraſſe*) Tu pleures?..

JULIE.

Dieu!.. que Dieu... vous béniſſe!..

(*Madame Capellet s'en va en ſe retournant pluſieurs fois; Julie lui fait ſigne de ſes mains jointes, & au moment où elle va ſortir, elle ſe jette encore à ſon cou.*)

SCENE IX.

JULIE, *ſeule.*

(*toute hors d'elle-même*)

QUEL moment!.. Ah, la mort doit être moins affreuſe!.. Trop bonne mere!.. mere charitable, incomparable!.. Encore un mot, & Julie étoit perdue!.. Mais... ſi je l'avois vue pour la derniere fois!.. Je frémis! mon cœur ſe fend!.. Que ſera-ce quand elle me croira morte?..

Quelle désolation !.. quels cris !.. Cependant... (*en rêvant*) Roméo !.. ô Roméo, il le faut... il le faut... Ton nom seul l'emporte sur tout le reste... Où est cette boisson qui doit du sommeil de la mort me conduire entre tes bras ? Viens, boisson précieuse... (*elle tire le flacon de son sein, prend le verre d'eau, & compte les goutes qu'elle y laisse tomber*) Dix gouttes!.. Je devois les prendre plutôt... Non, il vaut mieux que je dorme au-delà du temps que de m'éveiller de trop bonne heure. (*elle vuide tout le flacon*) Quelles images affreuses se peignent à mon imagination ?.. Des os décharnés, des crânes dépouillés... les cadavres de mes peres... mon pied frappe contre un cercueil... le bruit effroyable des ossemens qui roulent les uns sur les autres... la poussiere des morts qui s'éleve jusqu'à mon visage... Mais, qui s'appuie sur mes épaules ? Le pâle cadavre de Thébaldo !.. le sang coule encore de ses blessures... quels regards furieux !..

il me ſaiſit... il m'entraîne... Laiſſe, laiſſe-moi! je ne t'appartiens pas encore!... Qui s'agite ſous mes pieds?.. Des ſerpens & des vers!.. Ils me piquent, ils montent après moi... Une ſueur froide me couvre le front... mon ſang ſe glace... Quand arriveront Benvoglio & Romeo? Ah, s'ils ne venoient, s'ils ne venoient pas!.. cela ſeroit affreux! affreux!.. Romeo laiſſeroit ſa Julie dans le tombeau!.. Non, il s'y précipitera plutôt lui-même. Viens, fortuné breuvage qui doit me réunir à Romeo... C'en eſt fait... Quelle amertume!.. mais l'idée de Romeo l'adouciſſoit... Je vais me coucher ſur ce lit pour ne pas perdre de vue, juſqu'à ce que le ſommeil s'empare de mes ſens, l'endroit où j'ai vu Romeo pour la derniere fois. Il me ſemble déjà ſentir... Qu'eſt-ce que je ſens?.. Je frémis... Un ſoupçon... Quelle horreur!.. Si c'étoit du poiſon... ſi Benvoglio, pour ſe mettre à l'abri des reproches, du châtiment?.. Ah, ma mere!..

ma pauvre mere ! (*En disant ces mots, elle va vers le lit de repos qui est au fond du Théâtre, & la toile tombe*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LAURE, PIETRO.

(Julie eſt ſur le lit de repos dans un ſommeil ſemblable à la mort, elle n'eſt pas d'abord apperçue des deux autres)

LAURE.

Vous riſquez beaucoup, mon ami! Si l'on découvroit que vous appartenez à Romeo..,

PIETRO.

Je ſuis ſûr que perſonne ne me connoît ici; le pis aller ſeroit de dire que je ſuis un de vos parens. Romeo n'eſt pas tranquille ſur le compte de Julie:

il veut abſolument ſavoir comme elle ſe porte depuis qu'il l'a quittée.

LAURE.

D'où ſavez-vous qu'il n'eſt pas tranquille ? Il me ſemble qu'il doit être déjà loin d'ici...

PIETRO.

Oui, ſi les choſes s'étoient paſſées comme on eſpéroit. Je devois l'accompagner juſqu'à la moitié du chemin, pour rapporter à votre maîtreſſe des nouvelles de ſon voyage... Vous connoiſſez l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre... A peine nous étions à trois lieues d'ici, que, voulant franchir un foſſé, ſon cheval s'eſt abattu, & s'eſt caſſé une jambe...

LAURE.

S'il eſt arrivé quel que accident à Romeo, je vous prie au nom de Dieu...

PIETRO.

Non, il ne lui eſt rien arrivé. Heureuſement nous n'étions pas loin d'un

couvent, & nous nous y ſommes rendus. Il a écrit ſur le champ à ſa chere Julie, & m'a ordonné de ne pas reparoître ſans la réponſe.

LAURE.

Mais, comment n'avez-vous pas fait réflexion au danger...

PIETRO.

Auſſi étoit-ce Benvoglio qui devoit remettre cette lettre... Mais j'ai paſſé deux ou trois fois chez lui ſans le trouver. Enfin je me ſuis ſouvenu que mon maître m'avoit parlé d'une certaine Mademoiſelle Laure, femme-de-chambre & confidente de ſon amante : j'ai vu qu'il étoit l'heure de dîner ; j'ai penſé que les maîtres ſeroient à table & les domeſtiques occupés à les ſervir. Perſonne ne te connoît dans la maiſon, me ſuis-je dit ; allons demander Mademoiſelle Laure. On m'a fait monter, & vous avez heureuſement été la premiere perſonne que j'ai rencontrée. Je crois que mon maître mourroit de joie

ſi je pouvois lui rapporter que j'ai vu ſa Julie, & que je lui ai parlé...

LAURE.

Allons, je vais voir ſi elle ne dort pas. Je voudrois bien lui procurer auſſi la ſatisfaction de voir quelqu'un qui peut lui donner des nouvelles de Romeo. Elle a déjà eu bien des tourmens à eſſuyer aujourd'hui ! Si Romeo ſavoit tout ce qui ſe paſſe !.. Mais ſi elle dort, vous direz au moins à votre maître que vous l'avez vue : car je n'oſerois pas l'éveiller, elle a trop beſoin de repos...

PIETRO.

Mon maître vous en témoignera certainement ſa reconnoiſſance ; c'eſt bien l'homme de Vérone le plus riche & le plus généreux...

LAURE.

Ne perdons pas de temps. A la vérité on ne fait que de ſe mettre à table, mais les précautions ſont toujours bonnes. Si par haſard on nous ſurprenoit, vous direz que vous m'apportez une lettre du frere

frere que j'ai à Breſcia... Attendez-moi un moment. (*en allant vers la chambre de Julie, elle l'apperçoit couchée ſur le lit de repos qui eſt dans un coin de la ſalle*)

PIETRO.

Cela ſuffit.

LAURE.

Ciel ! que vois-je ?.. Julie ici ſur ce ſopha !.. Apparemment qu'elle s'y eſt endormie de laſſitude... Voyons... (*elle approche doucement*) Ses bras pendus !.. Mademoiſelle !.. Ma chere Julie !.. (*elle lui prend la main*) Ah ! froide comme glace !.. Julie ! réveillez-vous donc !.. Oh, mon Dieu, ayez pitié de moi !.. Elle eſt morte ! elle eſt morte... (*elle la ſecoue*) Julie ! Julie !.. Au ſecours ! au ſecours !..

PIETRO.

Sauvons-nous !.. Quelle nouvelle pour mon pauvre maître !..

(*Il part*)

LAURE.

Tout eſt inutile... inutile !... Au ſecours !.. Ah, Julie !.. ma chere Julie !..

(*Un Domeſtique arrive*)

LE DOMESTIQUE.

Qui eſt-ce donc qui crie ici ?

LAURE.

Julie eſt morte ! Vîte, ſi on peut la ſecourir... Ne le dites qu'à Monſieur... ſa pauvre mere en mourroit. (*Le Domeſtique ſort en courant*) Infortunée Julie !.... Quelles doivent avoir été ſes ſouffrances, puiſqu'elles lui ont cauſé la mort !.. Pere barbare !.. Pauvre Julie !.. Déteſtable Comte !.. (*elle pleure & ſanglotte*) Ils vont voir, ils vont voir les ſuites de leurs perſécutions... Oh, Julie, Julie, Julie !..

SCENE II.

LAURE, M. CAPELLET.

CAPELLET (*en entrant*)

VOICI ſans doute une nouvelle ruſe pour empêcher l'effet de ma réſolution...

LAURE (*en pleurant*)

Voyez, Monſieur...

CAPELLET (*d'un ton ſûr*)

Ah, je ſaurai bien la tirer de ſon aſſoupiſſement !.. (*il approche de Julie*)

LAURE (*en s'en allant*)

Quoi, Monſieur, juſques dans les bras de la mort... vous exerçez... envers la pauvre Julie... Eh bien, qu'en dites-vous ?

M. CAPELLET.

Julie ! Julie ! (*il lui prend la main qu'il lâche auſſi-tôt*) Je ſuis mort ! (*il commence à trembler*) Vîte, Laure !.. Benvoglio eſt à dîner là-bas, cours le

chercher bien vîte... mais fais en ſorte que ma femme ne ſe doute de rien...

LAURE (*en s'en allant*)

En vain ! en vain ! perſonne ne la reſſuſcitera ! Oh, ma chere Julie, ma chere Julie !

SCENE III.

M. CAPELLET, *ſeul.*

EST-IL poſſible ? Qu'as-tu fait, malheureux ?.. Ta fille ! ta fille unique ! une fille chérie !.. Pere dénaturé !.. Eveille-toi, mon enfant, éveille-toi !.. Non, tu ne ſeras pas au Comte, non, jamais... Aies pitié de ton pere au déſeſpoir... Ne ſois pas auſſi cruelle, auſſi impie que moi... Ta vengeance eſt beaucoup plus terrible que mon crime... Je voulois te rendre heureuſe !.. Maudit orgueil !.. Je la bravois, je l'outrageois encore en lui perçant le cœur !.. Julie... L'infortunée, auroit-elle pris du poiſon?..

Quelle affreuſe idée !.. Non, non, elle vit encore... elle vit encore...

SCENE IV.

BENVOGLIO, M. CAPELLET.

M. CAPELLET.

VENEZ, Benvoglio, donnez du ſecours... Sauvez Julie... Je ſuis le plus malheureux des hommes, le plus malheureux des peres.

BENVOGLIO.

Seroit-il poſſible qu'en effet... Il eſt vrai que ſon pouls étoit tantôt ſi foible...

M. CAPELLET.

Ah ! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Je me ſerois relâché...

BENVOGLIO.

Je vous l'ai dit; mais vous preniez tout pour des prétextes, pour des déguiſemens. Je me flattois que quelques heures d'un ſommeil paiſible la rétabliroient... Mais peut-être... (*il va lui tâter le pouls & lui frotte les tempes*)

M. CAPELLET.

Oh, dites-moi qu'elle eſt encore vivante, faites-moi eſpérer... ou vous me verrez au déſeſpoir!.. Julie... Quels reproches!.. Eh bien, Benvoglio?..

BENVOGLIO.

Je vous plains... voilà tout ce que je puis vous dire...

M. CAPELLET.

Ouvrez-lui la veine, peut-être...

BENVOGLIO.

Cela eſt inutile! *Son ame s'eſt enfuie!* Il n'y a point de remede! elle eſt morte...

M. CAPELLET.

Plus de remede? elle eſt morte? (*il leve les mains au Ciel*) Morte! c'eſt moi qui l'ai tuée! moi... Cruel Benvoglio, pourquoi ne m'avez-vous pas averti?..

BENVOGLIO.

Je pardonne ce reproche à l'excès de votre douleur. Rappellez-vous combien de fois je vous ai dit: Ne réduiſez pas Julie à l'extrémité; ſa foibleſſe eſt grande; elle a beſoin de ménagement; accordez-

lui quelque délai... M'auriez-vous cru ſi je vous avois prédit ce qui vient d'arriver ?

M. CAPELLET.

Voilà qui eſt horrible ! & d'autant plus horrible que tout cela eſt vrai... Ah, ſi vous m'aviez dit qu'elle mourroit !... Non, non, vous avez mieux fait ; je n'en aurois que de plus cruels reproches à me faire... Maudit ſoit le Comte de Lodrona...

BENVOGLIO.

Le Comte ?.. Mais il n'y a pas de ſa faute ! Julie ne vous appartenoit - elle pas ?..

M. CAPELLET.

Point de reproches, Benvoglio !.. en voilà aſſez ſur ce lit !.. Où trouverai-je déſormais du repos ? Tu meurs, Julie !.. Quel triomphe pour les Montecchio !.. Ils ont un héritier, & je n'en ai plus par qui je puiſſe perpétuer la haine que je leur porte !..

BENVOGLIO.

Quoi, Monſieur, le ſpectacle que vous avez ſous les yeux n'affoiblit pas cette haine !.. Souvent le Ciel nous punit...

M. CAPELLET.

A quoi peuvent ſervir ces réflexions, ſi vous ne me rendez pas ma fille ?.. Qu'eſt-ce donc que votre art, Benvoglio ?.. Je ne veux plus vous voir ! vous laiſſez périr ce que la nature avoit de plus excellent, une fille...

BENVOGLIO.

Il n'y a qu'un moment que vous l'accuſiez d'être rebelle, obſtinée...

M. CAPELLET.

Non, elle ne l'étoit pas, elle ne l'étoit pas !.. C'eſt moi qui ſuis un pere barbare, un tyran... O Julie ! ne m'as-tu pas donné ces noms affreux en expirant ?.. Elle ſemble ſourire... Regardez-la, Benvoglio ! n'eſt-ce pas le ſourire amer de l'indignation ?.. Qu'elle doit s'applaudir de voir ainſi confondu mon orgueil indomptable !.. Ne le croyez-vous pas ?

N'a-t-elle pas fait des imprécations contre moi la derniere fois que vous l'avez vue?.. Avouez-le-moi, pour m'épargner l'horreur de me maudire moi-même.

BENVOGLIO.

Je mentirois. Elle gémiſſoit de ne pouvoir faire volontairement ce que vous exigiez d'elle ; elle ne demandoit que du délai...

M. CAPELLET.

Et je ne lui en ai pas accordé !.. Pere indigne !..

BENVOGLIO.

Quand je lui repréſentois ſon devoir envers vous, vos bonnes intentions pour elle, les avantages...

M. CAPELLET.

Abominables avantages ! ils m'ont privé de ma fille...

BENVOGLIO.

Mais ſur-tout l'eſpérance que ſi elle conſentoit à ce voyage, elle pourroit peut-être obtenir quelque délai...

M. CAPELLET.

Certainement elle a ſu qu'elle mourroit..... ſans cela jamais elle n'auroit conſenti... Ne croyez-vous pas qu'elle l'a ſu?.. que peut-être elle-même... Gardez-vous bien de me le dire, je pourrois...

BENVOGLIO.

Je ne vois aucun indice qui autoriſe ce ſoupçon. Sa mort a été cauſée par l'épuiſement des eſprits; c'eſt une eſpece d'apoplexie.

M. CAPELLET.

D'apoplexie? Oh, le même coup m'a frappé!.. pourquoi ne me précipite-t-il pas dans le tombeau avec elle?.. Ne reſterai-je ſur la terre que pour y pleurer, y gémir... pour me maudire &...

BENVOGLIO.

Il faut vous perſuader que les décrets du Ciel ſont ſages...

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LAURE.

LAURE (*entre en courant*)

IL n'y a plus moyen de retenir Madame. Elle avoit entamé une converſation très-ſérieuſe avec le Comte de Lodrona ; je crois qu'elle vouloit l'engager à ſolliciter lui même quelque délai pour la pauvre Julie... Hélas, elle auroit pu ſe diſpenſer de ce ſoin !.. Elle s'eſt apperçue que vous étiez ſortis tous les deux ; elle a remarqué que les domeſtiques ſe parloient à l'oreille... Elle a demandé des nouvelles de ſa fille ; on ne lui a répondu que par des larmes... Elle vient. M. le Comte, qui ſe doute de quelque choſe, veut encore la retenir...

BENVOGLIO.

Il faut tôt ou tard qu'elle le ſache.

M. CAPELLET.

Quels reproches je vais entendre !.. Va, Laure, fais en ſorte que le Comte ne paroiſſe pas ici... ſa préſence pourroit me porter... Dis... dis ce que tu voudras... pourvu que je ne le voie pas... J'entends déjà les cris perçans de ma femme...

(*Laure ſort*)

SCENE VI.

M. & Mad. CAPELLET, BENVOGLIO.

Mad. CAPELLET.

OU eſt ma fille ? ma Julie ?.. Ici ?.. Que fait-elle ici ?..

(*Benvoglio ſe met devant elle pour l'empêcher d'approcher. Le pere, dans une douleur profonde, détourne le viſage qu'il ſe cache des deux mains.*)

BENVOGLIO.

Pour Dieu, Madame, armez-vous

de toute votre raiſon, & rappellez dans ce moment-ci le courage &...

Mad. CAPELLET.

Otez-vous ! ôtez-vous ! (*elle paſſe ſous les bras de Benvoglio, & crie en joignant les mains*) O Dieu ! que vois-je ?.. Julie ? Julie ? (*elle ſe jette ſur elle & l'embraſſe*) Elle eſt morte ! morte ! morte !.. Ma fille !.. éveille-toi !.. je me meurs !.. (*elle tombe évanouie : Benvoglio la releve & la traîne ſur un fauteuil*)

M. CAPELLET.

Barbare Capellet ! contemple ton ouvrage !.. Voilà les ſuites de ta cruauté !.. O Benvoglio ! pouvez-vous voir un pareil ſpectacle ſans porter du ſecours ?..

BENVOGLIO.

Si j'avois la toute-puiſſance en main, je le ferois ; mais nous ne ſommes que des hommes, & tant que nous le ſerons, nous devons nous attendre à tous les événemens qui tiennent à notre foible nature.

M. CAPELLET.

Mais pourquoi n'eſt-ce pas ſur moi que la mort étend ſes coups... ſur moi, pere inhumain?.. Au moins je n'aurois pas uſé de violence... l'innocente Julie vivroit... je ne ſerois pas ici comme un malheureux criminel... je n'aurois pas ſous les yeux la victime que j'ai égorgée... je ne verrois pas une mere infortunée à qui peut-être il en coûtera la vie... je ne verrois plus la lumiere du jour qui eſt plus noir que celui des enfers...

BENVOGLIO.

Julie eſt heureuſe, Monſieur, plus heureuſe que vous ne croyez... elle ne ſe réveillera que pour la joie...

M. CAPELLET.

Elle eſt ſans doute plus heureuſe que ſon aſſaſſin... & qui eſt-il?.. Moi! moi!

BENVOGLIO.

Vous ne l'êtes pas! votre intention étoit bonne! Je ne vous cache pas que

vous auriez pu employer un peu plus de douceur... mais combien de choſes n'abandonnerions-nous pas, ſi nous en prévoyions les ſuites ?

M. CAPELLET.

Ah, ſi j'avois pu prévoir en effet !..

BENVOGLIO.

Madame votre épouſe ſemble reprendre ſes eſprits....

Mad. CAPELLET (*après avoir pouſſé un profond ſoupir, ouvre les yeux*)

Ah, ma fille !.. ma fille !.. (*elle s'évanouit de nouveau*)

M. CAPELLET.

Malheureuſe mere !.. J'aurai commis deux meurtres à la fois !.. Sa douleur la tuera... Que vais-je devenir ?..

BENVOGLIO (*aux Domeſtiques qui ſe tiennent à l'entrée*)

Mes amis, conduiſez votre maîtreſſe dans ſon appartement. (*à M. Capellet*) Il ne faut pas l'expoſer davantage à ce terrible ſpectacle. Un nouvel accident pourroit la faire mourir. (*les domeſtiques*

ſe mettent en devoir de tranſporter Madame Capellet qui revient à elle)

Mad. CAPELLET.

Où me traînez-vous? Où me traînez-vous? Vous voulez m'arracher à Julie? Jamais... jamais... (*elle court à Julie, ſe jette ſur elle & la couvre de ſes baiſers*) Ah, Julie! Julie! mon cher, mon ſeul enfant... (*elle tombe ſans connoiſſance*)

BENVOGLIO (*aux Domeſtiques*)

Dépéchez vous avant qu'elle revienne à elle. (*on l'emporte*)

M. CAPELLET.

Ah, Benvoglio!

BENVOGLIO.

N'ajoutez pas à vos douleurs par vos triſtes réflexions. Ce qui eſt fait eſt fait. Soumettez-vous aux ordres de la Providence.

M. CAPELLET.

O Benvoglio!.. vous ne connoiſſez pas la perte que je fais! Vous ne connoiſſez pas toutes les perfections de Julie! Vous ne

ſavez pas à quel point elle étoit néceſſaire à mon bonheur !

BENVOGLIO.

Pardonnez-moi, Monſieur, je ſais tout ce que valoit Julie. Je la chériſſois comme ma propre fille. Mais il faut nous faire une raiſon... Vous la retrouverez un jour...

M. CAPELLET.

Allez donner cette conſolation à ſa vertueuſe mere : elle n'eſt pas faite pour un monſtre comme moi...

BENVOGLIO.

Si j'oſois vous donner un conſeil d'ami, je vous dirois d'éloigner ce triſte objet, & d'ordonner les préparatifs...

M. CAPELLET.

Vous voulez que je me ſépare de ma Julie ! Non, non : il faut qu'elle revienne à la vie, ou que je meure avec elle !

BENVOGLIO.

La raiſon & la Religion nous preſcrivent des devoirs qu'il ne vous eſt pas permis de négliger. Songez donc que ſi

l'ame de Julie plâne inviſiblement autour de nous, elle n'auroit pas même de repos dans le ſein de la mort, en voyant qu'elle eſt la cauſe de votre déſeſpoir. Cet ange de lumiere vous ordonne de vivre & de donner à ſa dépouille mortelle un repos...

M. CAPELLET.

Un repos dont nous l'avons privée pendant ſa vie ! Oui, vous avez raiſon. Elle doit ſouhaiter de paſſer de la maiſon de la perſécution & de la haine, dans celle du calme & de la paix. Elle ſera plus tranquille dans les horreurs du tombeau, au milieu de la pourriture & des vers, qu'elle n'a été chez moi. Mais je ne ſuis pas en état de lui rendre ce triſte office. Chargez-vous-en, Benvoglio. Vous avez plus eu les ſentimens d'un pere pour elle, que moi.

BENVOGLIO.

Que n'ai-je à remplir à ſon égard un miniſtere moins pénible !

M. CAPELLET.

Je veux qu'on lui faſſe les funérailles les plus magnifiques. Je lui ferai dire mille meſſes : j'expierai mes fureurs par les pénitences les plus rigoureuſes : je lui ferai dreſſer dans la ſépulture de nos peres le plus ſuperbe mauſolée par les mains des plus grands artiſtes. Mais, pour le moment, il faut l'enterrer avec le moins de bruit qu'il ſera poſſible. La pompe & l'éclat ſembleroient au public un outrage à ma douleur.... Quoique j'aie moins de raiſon qu'un autre de craindre le jugement du public, puiſque le juge intérieur me condamne plus ſévérement que lui, il faut le reſpecter... Ma Julie ! je te quitte pour jamais ! Ta mere oſeroit t'embraſſer, mais moi !..

(Il ſort)

SCENE VII.

BENVOGLIO, *seul.*

VOILA l'hiſtoire du cœur humain!.. De l'excès de l'orgueil & de la confiance, il tombe dans la baſſeſſe & dans l'accablement... Que je ſouffre de ne pouvoir ſans me trahir, procurer quelque conſolation à la déplorable mere de Julie!.. Mais avec le temps le chagrin qu'elle éprouve à préſent, ſera remplacé par la joie... J'éprouve moi-même un trouble, une inquiétude... Ah, que je voudrois n'avoir jamais pris part à cette aventure!..

SCENE VIII.

BENVOGLIO, LAURE.

BENVOGLIO.

VENEZ, ma chere Laure, je ſais que vous étiez fort attachée à Julie. On m'a

chargé de lui rendre les derniers devoirs, & vous m'aiderez dans ce triſte office.

LAURE.

Je vous en remercie.... volontiers, très-volontiers, Monſieur... Dieu ſait combien je l'aimois.... Je la pleurerai toute ma vie...

BENVOGLIO.

Elle le méritoit... Cependant, Laure! il faut que je vous faſſe une confidence. Je ſuis très-curieux de connoître les cauſes de cette mort ſi ſubite, & je voudrois ouvrir le corps dans le caveau dès la pointe du jour.

LAURE.

Oh, faites, faites, Monſieur le Médecin... Vous trouverez certainement dans ſon cœur un autre nom que celui de Thébaldo... un nom que vous & moi connoiſſons mieux...

BENVOGLIO (*un peu effrayé*)

Eſt-ce qu'un autre...

LAURE.

Allez, allez, ne vous déguiſez pas,

Monſieur Benvoglio! la nuit paſſée, j'ai été préſente aux adieux...

BENVOGLIO.

Cela eſt vrai ; & je me rappelle... Mais au nom de Dieu, ma chere Laure!.. (*à part*) Pourroit elle...

LAURE.

Soyez tranquille. J'ai le même intérêt que vous à cacher à mes maîtres de quoi il s'agit. Ne me puniroient-ils pas de ne les avoir pas avertis ? On m'accuſeroit à préſent de la mort de Julie comme on m'accuſoit auparavant de ſa réſiſtance. Non, non, ce ſecret ſera enſeveli avec moi. Julie n'ignoroit pas que je ſais me taire.

BENVOGLIO.

Vous avez raiſon, Laure ; & ſi rien venoit à tranſpirer, nos bonnes intentions ſeroient certainement mal récompenſées... Je voulois donc vous prier, ma chere Laure, de faire en ſorte qu'on ne cloue pas le cercueil qui renfermera le corps de Julie... Nous verrons au

moins... & je vous en donnerai des nouvelles....

LAURE.

Voilà qui ſuffit : j'y aurai attention. Je ſuis moi-même auſſi curieuſe que vous de ſavoir ce qui a pu tuer ce pauvre enfant.

BENVOGLIO.

Ne nous arrêtons pas davantage : il ne reſte pas trop de temps pour diſpoſer les choſes néceſſaires...

LAURE.

Quel triſte office !... O Julie ! ma bonne Julie,

(La toile ſe baiſſe)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*Le Théâtre repréſente un Cimetiere. D'un côté eſt le mur dans lequel eſt pratiquée la porte par laquelle on entre dans le Cimetiere, & à côté de la porte il y a une brêche dans le mur par laquelle on peut monter. Dans le fond du Cimetiere eſt une arcade*)

SCENE PREMIERE.

ROMEO, PIETRO, *avec une lanterne ſourde & un levier.*

PIETRO.

Au nom de Dieu, mon bon maître, mon cher maître, dites-moi donc ce que vous venez chercher ici? Si j'avois pu prévoir ce qui arrive, je me ſerois bien gardé

gardé de vous apprendre la mort de Julie, & encore moins l'endroit où elle eſt enterrée. Je croyois que ſachant qu'elle ne vivoit plus, vous prendriez le parti de fuir loin de Vérone...

ROMEO.

Ah! que dis-tu là?.. Il faut que je ſois où elle eſt!.. vivante ou morte!.. Barbare, ingrat & perfide envers elle, c'eſt moi qui l'ai tuée!.. Ne devois-je pas depuis long-temps l'arracher à la rage de ſon indigne pere? Ne devois-je pas prévoir les funeſtes effets?.. Combien de fois cette tendre & plaintive épouſe a-t-elle demandé à ſuivre ſon époux? Ce fut encore ſon dernier vœu dans nos derniers adieux!.. Et je l'ai abandonnée!.. Ah, puiſſent ces tombeaux t'engloutir à jamais, époux lâche & perfide! Pourquoi l'as-tu abandonnée? (*il ſe frappe la poitrine avec fureur*)

PIETRO.

Pour Dieu, mon cher maître...

ROMEO.

O Julie ! Julie ! étoit-ce donc là que devoient aboutir nos derniers adieux que ta tendreſſe te faiſoit prolonger d'une maniere ſi touchante ? Tu ne voulois plus reſter ſans moi dans la maiſon de ton pere. Fille trop généreuſe, hélas, tes ſouhaits ne ſont que trop accomplis ! Mais contre quel ſéjour l'as tu changée ? O pardonne, pardonne, fille céleſte, femme de mon ame, pardonne-moi ! Moi ſeul je méritois de ſouffrir ! J'avoue mon crime ; & puiſque la douleur n'eſt pas encore aſſez forte pour m'ôter la vie, que...

PIETRO.

O mon maître ! ſoyez ſenſible aux larmes, aux prieres d'un ſerviteur fidele. Laiſſez-vous attendrir ! Songez que vous êtes le fils unique, la ſeule conſolation d'un pere qui vous chérit...

ROMEO.

Fils unique ?.. Julie auſſi n'étoit-elle pas la fille unique d'un pere qui avoit

bien plus de raiſons de la chérir ? L'honneur & le modele de ſon ſexe ! Et n'eſt-elle pas morte ?.. Pour qui veux-tu donc que je vive ? Pour qui ? puiſque Julie n'eſt plus !

PIETRO.

Vous me faites frémir ! C'eſt donc dire, Monſieur, que vous voulez...

ROMEO.

Je veux... je ne veux rien de toi... De quoi t'inquietes-tu ?... Non, rien de toi, ſi ce n'eſt...

PIETRO.

Oh, n'exigez rien de moi, rien !.. J'aime mieux cent fois que vous m'ôtiez la vie... Je ſais bien ce que je vais faire...

ROMEO.

Quoi ? Quoi, Pietro ?

PIETRO.

Je vais appeller la garde qui eſt au coin du mur de l'égliſe...

ROMEO.

Si tu oſois...

PIETRO.

Quoi, Monſieur, je vous verrai prêt... je n'oſe le dire... Le ſuicide eſt un crime, & j'en ſerois complice, ſi je le permettois en pouvant l'empêcher. O mon maître, le meilleur des maîtres, ayez pitié de moi, je vous aime ! oh, je vous aime!..

ROMEO.

Tu es une bonne créature ! Raſſure-toi, mon pauvre Pietro ; tu n'as rien à craindre.

PIETRO.

Revenez donc avec moi. Quittez ces affreuſes demeures de la mort. Minuit va ſonner : c'eſt le temps où les eſprits viennent errer parmi les tombeaux. Je n'en crois rien ; mais cependant on ne doit pas troubler le repos des morts. Que faiſons-nous ici ? (*pendant tout ce temps, Romeo reſte immobile, les regards fixés contre terre*) Monſieur, laiſſez repoſer la malheureuſe Julie dans ſa tombe...

Vous ne l'éveillerez pas du ſommeil de la mort...

ROMEO.

Je ne le ſais que trop!.. & voilà juſtement ce qu'il y a d'affreux, de terrible...

PIETRO.

Allons, Monſieur, venez...

ROMEO.

J'y conſens, Pietro... mais... il faut auparavant que tu me faſſes un plaiſir...

PIETRO.

Vous êtes mon maître : qu'ordonnez-vous ?

ROMEO.

Je voudrois voir encore une fois ma divine Julie, ma Julie que j'ai tant aimée & que j'aimerai éternellement... ſeulement une fois encore lui dire un dernier adieu, & puis... & puis partir ſur le champ avec toi pour Mantoue, & delà errer à l'aventure juſqu'au bout du monde...

PIETRO.

De quel ſpectacle voulez-vous repaître vos yeux? Un corps pâle, livide & glacé... Avez-vous jamais vu un cadavre?.. C'eſt un objet affreux ! Ce n'eſt plus la belle & la tendre Julie qui hier vous donnoit encore des baiſers pleins de flamme. Elle ne vous entendra plus, ſes yeux ne vous verront plus ; ſans ſentiment, ſans ame... Ah ! mon cher maître !

ROMEO.

Elle ſera tout ce que tu voudras; mais il faut que je la voie encore une fois... Si tu ne veux pas, va-t'en, laiſſe-moi, tu n'aimes plus Romeo...

PIETRO.

Je ne vous aimerois plus ! Qu'exigez-vous de moi ?

ROMEO.

De m'aider à ouvrir le lieu où repoſe le corps de Julie.

PIETRO.

Me promettez-vous qu'après...

ROMEO.

Oui, Pietro, tout, tout ce que tu voudras.

PIETRO.

Me donnerez-vous votre épée?

ROMEO.

Mon épée? Oui.

PIETRO.

Si vous me la donnez...

ROMEO.

Tiens. (*il lui donne ſon épée*) Eh bien!

PIETRO.

Me voilà tranquille... Mais, cependant...

ROMEO.

Finis, ou crains ma colere...

PIETRO.

Vous avez tort de chercher à augmenter votre douleur...

ROMEO.

Dépêchons...

PIETRO.

Vous le voulez abſolument? Allons! tirez un côté de la porte à vous tandis

que je mettrai le levier entre les deux battans. (*ils s'approchent de la voûte qui eſt au fond du Cimetiere, Romeo tire fortement la porte, & Pietro la fait ſauter*) Elle n'étoit pas auſſi difficile à ouvrir que je l'aurois cru...

ROMEO.

L'amour eſt venu à mon ſecours... A préſent, donne-moi la lanterne. Tu n'as plus rien à faire ici. Va faire le guet du côté de l'avenue pour qu'on ne vienne pas me troubler... Je t'appellerai quand j'aurai beſoin de toi.

PIETRO (*à part*)

Tant mieux; car je n'ai pas envie d'être préſent à cet entretien. Le cœur me ſaigneroit ſi j'étois témoin de la douleur & du déſeſpoir de mon pauvre maître... Grâces au Ciel ! je tiens ſon épée.

(*Il ſort par la bréche du mur*)

SCENE II.

ROMEO, *ſeul*, &, *dans la ſuite*, PIETRO.

(*L'ouverture du caveau permet d'en voir l'intérieur. Il y a ſur les côtés pluſieurs cercueils rangés, dont quelques-uns paroiſſent être très-vieux, mais dans le fond il y en a deux encore neufs, dont l'un eſt celui de Thébaldo, & l'autre celui de Julie*)

ROMEO (*s'arrête, & regarde autour de lui, d'un air effaré*)

CETTE voûte pleine d'horreur, eſt donc le ſéjour de ma Julie... de ma Julie pour qui la terre entiere me paroiſſoit une demeure trop vile ? Quel aſyle effroyable ! C'eſt celui qui nous attend tous.... & ce ſera bientôt le mien.... Julie, Julie, où te chercherai-je ?... Deux cercueils tout neufs ?.. Ah ! l'un

eſt ſans doute celui de Thébaldo..... O Thébaldo, Thébaldo, que tu es cruellement vengé!.. Non, je ne méritois pas cette punition... Ma faute eſt involontaire, elle eſt ton propre crime... Tu me punis plus durement, car maintenant ta mort eſt la cauſe de la mienne... Mais que ce ſoit ici le terme de nos inimitiés. La mort va nous réconcilier... Nous habiterons en paix ſous cette voûte funebre; nos os ſe mêleront paiſiblement à côté de ceux de Julie, quoique cependant je ſouhaiterois... Mais que tardé-je?.. Julie m'appelle!.. Ah, ce cercueil doit être le ſien... mon cœur me le dit... Saute! ſaute! couverture envieuſe qui me la cache encore! (*il enleve le deſſus du cercueil, apperçoit Julie, & recule quelques pas*) O Dieu! (*il ſe jette à terre à côté d'elle, baiſe ſes mains ſans pouvoir proférer une parole. Il exprime ſa douleur par tous les mouvemens & les ſignes qui la caractériſent; enfin il s'écrie en verſant un torrent de larmes*) Oh!.. (*en ſan-*

glottant) Larmes bien venues... coulez, coulez ! puiſſe ma vie couler avec vous... Julie, Julie ! mon épouſe ! ma bien aimée... Eſt-ce toi ? Oui, c'eſt toi ! Elle ſemble encore me ſourire... On la croiroit plongée dans un ſommeil agréable... Oh, ſi tu dors, ma Julie, éveille-toi... éveille-toi... viens, fuis avec ton époux... aucun événement ne nous ſéparera plus... Vois Romeo étendu à tes pieds, vois-le déchiré par la douleur, aies pitié de lui... O Julie, Julie, Julie ! tu ne m'entends pas... tu es inſenſible à mes maux... Peux-tu ſans compaſſion me voir réduit au déſeſpoir ?.. Peux-tu me voir mourir ?.. Toi pour qui la moindre ſéparation étoit plus terrible que la mort même... Malheureuſe ſéparation !.. ah, c'eſt elle qui t'a coûté la vie ; c'eſt elle qui a arraché ton ame céleſte de ton beau corps, qui t'a couchée dans la pouſſiere du tombeau, qui t'a rendue la proie de la corruption & des vers !.. Quelle horreur !.. Et je fui-

rois... & je ſerois aſſez lâche pour te laiſſer ſeule ici... je t'oublierois?.. Non, je veux mourir avec toi... je veux t'embraſſer encore... & rendre mon dernier ſoupir entre tes bras... Viens, breuvage délicieux qui dois me réunir à elle... La terre n'étoit pas digne de voir le ſpectacle d'un amour auſſi pur, auſſi vrai que le nôtre... Viens. (*il tire de ſa poche une phiole : dans l'inſtant il entend Pietro qui s'étoit approché doucement pour voir ce qu'il faiſoit.*) Dépêchons-nous ! (*Pietro s'apperçoit qu'il porte quelque choſe à ſa bouche ; il accourt & lui ſaiſit le bras.*)

SCENE III.

ROMEO, PIETRO.

PIETRO.

O MON cher maître, qu'avez-vous là? Que faites-vous?

ROMEO (*jette la phiole*)

C'en eſt fait!

PIETRO.

Quoi? Quoi?

ROMEO.

Je viens d'avaler une liqueur pour ranimer mes forces.

PIETRO.

Pour ranimer... Je crains... D'où avez-vous cette eau?

ROMEO.

Un Moine du couvent où nous allâmes après l'accident arrivé à mon cheval, m'en a fait préſent. Si tu le revois, tu le remercieras de ma part.

PIETRO.

Si elle opère le miracle d'adoucir votre chagrin, ſûrement je l'en remercierai... Mais...

ROMEO.

Elle fera bien plus... Vois-tu ici ma Julie, la plus belle, la plus digne de toutes les femmes, la vois-tu?

PIETRO.

Hélas! Hélas!

ROMEO.

Sais-tu combien je l'aimois?

PIETRO.

Que trop pour votre bonheur & pour votre repos!

ROMEO.

Tu ſais donc auſſi que je ne puis vivre ſans elle?

PIETRO.

Et pourquoi pas? Il eſt raiſonnable de regretter les perſonnes qu'on a chéries, mais il ne l'eſt pas de ſe tuer pour cela.

ROMEO.

Un corps peut-il vivre ſans âme ?

PIETRO.

Non. Mais...

ROMEO.

Julie n'étoit-elle pas mon ame ? Ne vivoit-elle pas en moi ? Ne vivois-je pas en elle ? Eh bien, cette boiſſon nous réunit, va nous réunir pour jamais.

PIÉTRO.

Oh, Monſieur, ſeroit-ce donc du poiſon...

ROMEO.

Du poiſon ? Si c'en étoit, il me conſerveroit la vie...

PIETRO.

Grand Dieu ! qu'avez-vous fait ? Un pareil crime... Et moi, malheureux, ai-je pu être aſſez imprudent pour ne pas ſentir qu'indépendamment de votre épée...

ROMEO.

Si c'eſt un crime, que Dieu ait pitié de moi ſelon ſa miſéricorde infinie...

PIETRO.

O mon maître, mon cher maître, je cours vîte...

ROMEO.

Arrête ! Où vas-tu ? Ne pleure pas. (*il lui prend la main*) Je t'ai toujours regardé comme un ami fidele; je t'aime, & j'eſpere qu'au moment de ma mort, tu ne me refuſeras pas tes ſervices...

PIETRO.

Ah, Monſieur, laiſſez-moi aller... laiſſez-moi aller... pour l'amour de Dieu...

ROMEO.

J'ai encore une commiſſion à te donner. Tiens, tu remettras cette lettre à mon pere. Elle contient le récit de ma triſte aventure, & quelques diſpoſitions relatives à mes domeſtiques. Tu n'y es pas oublié, mon bon Pietro !

PIETRO.

Je ne prétends rien, je ne veux rien ! Vivez & aimez-moi...

ROMEO.

Mais ſur-tout une priere inſtante, que mon pere veuille bien me faire inhumer ici ſous une même tombe à côté de Julie...

PIETRO.

Oh, Monſieur ! lâchez-moi, je vous en conjure...

ROMEO.

Je ſais que mon pere m'aime trop pour me rien refuſer.

PIETRO.

Pauvre malheureux pere !

ROMEO.

Adieu ! Je n'en puis plus... Je ſens les approches de la mort... Le poiſon commence à ſe gliſſer peu-à-peu dans tous mes membres... Bientôt il parviendra aux ſources de la vie... Quelle heure eſt-il ? (*il regarde à ſa montre*) Onze heures & demie... Dans une demi-heure... Tu peux partir à préſent...

PIETRO (*s'en allant.*)

Je vole à ſon pere. Ah, s'il y avoit moyen de le ſecourir !

SCENE IV.

ROMEO, JULIE.

RETOURNONS à ma chere Julie ! (*il court à ſon cercueil, met un genou en terre, de ſa main gauche il tient la droite de Julie, & il paſſe ſa droite ſous ſon cou*) C'eſt ici que je veux attendre la mort à côté de toi... O Julie, Julie ! Que ton nom me fortifie... & m'éclaire dans cette obſcurité... à la derniere ſecouſſe de la mort... (*il tient la main de Julie ſerrée contre ſa bouche... & fait un mouvement de frayeur*) Ciel ! eſt-ce une illuſion, ou mon amour échauffe-t-il le corps de Julie ?.. Sa main glacée ſemble reprendre de la chaleur... (*il ſaiſit ſa main qu'il tâte & regarde avec attention*) Son pouls bat !.. Un, deux, trois !.. Seroit-il

poſſible, ou bien n'eſt-ce qu'un ſonge flatteur ?.. O que le ſentiment que j'éprouve en ce moment eſt à la fois doux & terrible !.. (*elle pouſſe un profond ſoupir, Romeo ſe leve bruſquement, & la regarde fixement ; elle ouvre les yeux &, après un autre ſoupir, elle dit :*)

JULIE.

Romeo !..

ROMEO.

Julie !.. Eſt-il poſſible ?... Vis-tu, ou...

JULIE (*en ſe relevant.*)

Oh, te voilà, objet chéri de mon ame! (*elle ſe jette à ſon cou*) O bonheur ! ô bonheur ! Que mon ſommeil étoit agité ! Je ne te voyois que parmi des ſpectres horribles. Quelle joie ! Ce moment vaut mieux mille fois que tous les chagrins, tous les tourmens que j'ai ſoufferts à cauſe de toi !.. Je te retrouve donc à mon réveil, & même avant Benvoglio ?.. Que je bénis Benvoglio !.. Quel ami généreux !.. (*Romeo, dans une*

ſorte de délire, exprime alternativement ſa joie & ſa douleur) Mais, cher époux! pourquoi tardons-nous à quitter cette effroyable demeure?.. Viens... ſortons-en vîte... éloignons-nous de Vérone: ſi Benvoglio ne nous trouve pas ici, il ſe doutera bien de ce qui s'eſt paſſé...

ROMEO (*l'embraſſe.*).

O toi, la vie de ma vie, toi, la portion la plus chere de moi-même! quelle joie! quel raviſſement!.. Je ne puis exprimer... Tu vis encore? Tu n'es pas morte? Je te tiens dans mes bras?.. O Julie...

JULIE.

Ton étonnement m'en donne!.. Benvoglio ne t'a-t-il pas inſtruit qu'au moyen d'un breuvage aſſoupiſſant...

ROMEO.

Je ne ſais rien, rien de Benvoglio...

JULIE.

Ni du mariage auquel on vouloit me forcer hier avec le Comte de Lodrona, & dont il m'a délivré...

ROMEO.

Rien, rien de tout cela.

JULIE.

Comment donc es-tu venu ici? Mais qu'importe comment? Je te poſſede, je te ſerre entre mes bras pour n'être plus ſéparée de toi... Ne perdons point de temps... Viens, fuyons... Je ſuis pleine d'un effroi... Sans toi la terreur m'auroit déjà tuée... Tu auras le temps de m'apprendre...

ROMEO (*jettant ſur elle des regards douloureux.*)

Ah, Julie!

JULIE.

Tu ſoupires, cher époux! Qu'as-tu? Que manque-t-il à notre félicité?

ROMEO,

O épouſe adoréé!.. ne me demande pas... quitte-moi... quitte-moi... là-haut.. là-haut..,

JULIE.

Que dis-tu?.. Doutes-tu encore que je ſois en vie?

ROMEO.

Ah! y a-t-il jamais eu un raviſſement... & un tourment pareil au mien?.. Julie, Julie!.. il faut que je demeure ici... il faut...

JULIE (*donne du pied contre la phiole, la ramaſſe*)

Ah! qu'eſt ce? (*elle la regarde avec effroi, commence à trembler, & fixe Romeo*) Romeo!..

ROMEO.

Tu fais tout...

JULIE. (*en jettant des cris aigus*)

Cruel...

ROMEO.

Epargne moi ce nom! accuſe le Ciel! accuſe la fortune ennemie! Moment le plus heureux & le plus affreux de ma vie! tu me rends la moitié de moi-même, & tu m'enleves l'autre lorſqu'elle commence à m'être précieuſe... J'allois mourir avec toi, ma chere Julie, quand je te croyois morte, & la choſe étoit en mon pou-

voir !.. Mais tu vis !.. Ah, ſi je pouvois vivre avec toi !.. Mais c'eſt ce que je ne puis pas... Pietro que je t'avois envoyé m'a apporté l'affreuſe nouvelle de ta mort... J'ai couru ici... pour... mourir avec toi... Tu reprends la vie, tu vis... & moi... c'en eſt fait.

JULIE.

O Dieu ! Dieu ! Dieu ! aies pitié de nous !.. Faut-il que le jour me ſoit rendu pour être le témoin & la victime de ce qu'il y eut jamais de plus terrible ſur la terre !.. Revivre pour mourir une ſeconde fois... pour mourir mille fois... pour mourir dans Romeo... Ciel, élémens, écraſez-moi... Terre, engloutis-moi... Abominable Benvoglio, tu nous a trahis, perfide !.. (*elle ſe jette au cou de Romeo*) O toi, ma vie, mon tout, toi qui meurs pour moi, la mort ne nous ſéparera pas.... non.... je ſais mourir auſſi... Je me ſuis déjà familiariſée avec les horreurs du tombeau... Mourir dans

tes bras doit être moins affreux que de mourir ſans toi...

ROMEO.

Non, Julie! il faut que tu vives! Je vois à préſent mon crime! Pietro me l'avoit bien dit! Si j'avois eu plus de confiance en la Providence, je ſerois ſauvé & heureux... tu ſerois heureuſe auſſi... Que mon exemple t'effraie... Mourir dans les bras de ma chere Julie... quel bonheur!.. Ta bouche recueillera mon dernier ſoupir... tes mains fermeront mes yeux... Tu le ſais... ce n'eſt que dans cet eſpoir que je mourrai content... que le tombeau deviendra pour moi le ſéjour de la paix.... Ne pleure pas, divine Julie, ne pleure pas... Mon ame dégagée de ſa dépouille mortelle te ſuivra par-tout... Je ſens...

JULIE.

Miſéricorde! miſéricorde!..

ROMEO.

Les forces m'abandonnent..... mes yeux... s'obſcurciſſent... Cependant...

je

je vois encore.... ta céleſte beauté....
Ah!.. ah!.. je meurs...

(*Il tombe, Julie ſe jette à genoux à côté de lui, & le ſoutient*)

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BENVOGLIO (*arrive par la porte de côté, qui eſt pratiquée ſur la ſcene & qui donne entrée dans le cimetiere. Il tient une lanterne d'une main, & la clef du caveau de l'autre. Il s'apperçoit, de loin, que la porte de ce caveau eſt déjà ouverte; il en eſt frappé.*)

BENVOGLIO.

AH! qu'eſt-ce?.. Sans doute que Romeo eſt déjà ici...

JULIE. (*qui entend ſa voix*)

Ha, Benvoglio!.. approche, traître!.. viens..: regarde ce que tu as fait!..

BENVOGLIO.

N'ai-je pas tenu parole?

JULIE.

Regarde, te dis-je, ſcélérat ! Que ce que tu vois te réponde!.. (*elle lui montre Romeo*) Là... (*elle lui montre la phiole*) Et là...

BENVOGLIO.

Dieu ! que vois-je ?.. Quelque malheureuſe erreur... Je vole chercher du ſecours... (*il veut s'en aller*)

ROMEO.

En vain, Benvoglio... en vain... Je ſens que je vais mourir... Reſtez auprès de Julie...

BENVOGLIO.

Je jure par tout ce qu'il y a de ſacré, qu'au moment où je ſuis ſorti de chez le pere de Julie, j'ai dépêché ſur le champ le plus ſûr de mes domeſtiques avec une lettre pour Romeo. Je lui ai dit de prendre la route de Mantoue, & j'ai été dans la plus grande ſurpriſe qu'il ne fût pas encore de retour...

ROMEO (*qui r'ouvre les yeux, très-foible, & ramaſſant toutes ſes forces*) Je vois... que c'eſt... le ſort... qui l'a voulu ainſi... Erreurs de toutes parts... ſans deſſein... ſans la faute de perſonne... Une malheureuſe chûte... de cheval... Une fauſſe nouvelle de Pietro... touchant la mort de Julie... J'ai volé ici... pour... pour mourir avec elle... J'ai été trop preſſé.... de prendre le breuvage.... mortel... elle vit... (*il pleure*) & je veux qu'elle vive... Benvoglio... je ne ſaurois mourir... que... que vous ne m'ayiez... promis... (*il retombe*) Ah! Julie...

JULIE.

Il meurt! il meurt!.. Romeo! Romeo! Romeo! (*après avoir crié encore pluſieurs fois ſon nom, elle tombe ſur ſon corps ſans ſentiment. Quand Benvoglio a fait tous ſes efforts pour la faire revenir à elle, elle leve les yeux*) Retire-toi, cruel! laiſſe-moi! laiſſe-moi!... Que m'importe la vie ſans Romeo? Je

ne peux pas vivre.... je ne veux pas vivre... ſans Romeo ! (*elle ſe précipite de nouveau ſur ſon corps & l'arroſe de ſes larmes*) O toi, le centre de toutes mes affections, de toutes mes eſpérances... cher époux, ſource du bonheur de ma vie... & maintenant celle de tout mon malheur... le fil de tes jours eſt coupé... & c'eſt toi qui l'as coupé... & c'eſt moi... moi qui en ſuis la cauſe ! Tu venois mourir dans les bras de celle que tu aimois le plus... qui t'aimoit le plus auſſi... plus que le monde entier... que pere... mere... ami... que tout !... Tu venois ici pour exhaler ton dernier ſoupir à côté de Julie... pour mêler tes cendres à celles de ta Julie.... Ah, croyois-tu qu'elle ſeroit la premiere à te pleurer ?.. Où es-tu maintenant ?.. Tu n'es plus avec moi... mais tu y es encore, tu ne peux pas t'en ſéparer ! Tu m'entends, tu me vois, ton ame chérie plane devant mes yeux. Je la vois ! je l'entends : tu m'appelles ; tu es ſurpris que je tarde à te

rejoindre... Ne crains rien. Je te ſuis, je te ſuis; la mort la plus cruelle l'eſt bien moins que la vie ſans toi... ſans toi ! Je te ſuis, je te ſuis !.. Mon ame brûle de partir avec la tienne, de s'y unir pour ne plus s'en ſéparer... Je ne cherche qu'un inſtrument... Ah, pourquoi ne m'as-tu rien laiſſé de ce breuvage funeſte ?.. Cruel Romeo, tu ne m'en as rien laiſſé ! (*elle va de côté & d'autre en déſpérée, comme cherchant des moyens de ſe détruire*)

BENVOGLIO.

Au nom de Dieu, ma chere Julie, ma fille, mon amie, mon amour... oui, vous ſerez ma fille chérie, la fille de mon cœur ; je vous tiendrai lieu de pere par ma tendreſſe & par mes ſoins... Quittez ces noires penſées.... Venez avec moi. J'aimois Romeo comme un fils, vous le ſavez. J'ai riſqué ma vie & mon bonheur pour faire le vôtre, pour vous unir, pour combler tous vos vœux... Conſervez-vous pour moi ; que votre vie ſoit la récompenſe de tout ce que j'ai fait pour vous ! Si

mon ſang pouvoit rappeller Romeo à la vie, je le ferois couler avec joie. Mais tout eſt inutile... Soumettons-nous. Dieu l'a voulu ainſi. Oui, mon enfant, ſongez-y bien, c'eſt Dieu qui l'a voulu. La ſageſſe humaine peut-elle rien contre lui ? Je croyois avoir raſſemblé tout ce que la prudence & la prévoyance ſont capables de faire... & cependant tout a manqué... Vivez, ma chere Julie, vivez, je vous en conjure... Si vous avez horreur de la maiſon paternelle, je vous conduirai où vous voudrez, fût-ce au bout de l'univers... Nous parlerons enſemble de l'infortuné Romeo. (*Tandis que Benvoglio la ſuit toujours des yeux, & qu'elle rejette, en ſecouant la tête & par d'autres ſignes de déſeſpoir, toute eſpece de conſolation, elle rencontre l'épée que Pietro avoit jettée d'effroi à la vue de ſon maître mourant*)

JULIE.

Ah ! ſois la bienvenue

BENVOGLIO (*veut la saisir*)

Que tenez-vous ? Donnez, au nom de Dieu, donnez...

(*Julie se débarrasse de lui, arrache le fourreau, & se jette sur l'epée*)

BENVOGLIO.

O malheur !

JULIE.

Bien ajusté !.. Bien ajusté !.. (*elle grince un peu les dents*) Tais-toi, nature rebelle !.. Allons, mon ame... suis celle de Romeo... Ah, ah, ah, ah... Dieu, aies pitié de moi. (*elle meurt*)

BENVOGLIO.

Je suis prêt à mourir moi-même de crainte & d'effroi !.. Infortunés que j'ai tant chéris !... Et qui est cause de leur mort ?.. O (1) Benvoglio, Benvoglio...

(1) Conformément à la remarque qu'on a faite dans l'avertissement, après ces mots *ô Benvoglio, Benvoglio*, dans les dernieres représentations sur le Théâtre de Koch on a fini la piece par ces paroles *ô Benvoglio, Benvoglio que deviendras-tu? Que deviendrez-vous, malheureux peres &*

pourquoi as-tu attiſé un feu.... Mais qui vient en ces lieux ?

SCENE VI.

BENVOGLIO, *le vieux* MONTECCHIO, PIETRO (*qui ſoutient Montecchio pendant qu'il traverſe le cimetiere*)

MONTECCHIO.

Où eſt mon malheureux fils ?

PIETRO (*avec effroi*)

Je ne ſais.... je vois une perſonne debout dans le caveau... Ce ne ſauroit être Romeo... Non, il étoit trop foible...

MONTECCHIO.

Qui que ce ſoit, conduis-moi vers lui... Conduis-moi. (*ils s'approchent*,

meres ! Funeſtes ſuites d'une haine implacable ! O puiſſiez-vous l'enſevelir éternellement dans le tombeau de vos enfans chéris !

Pietro en tremblant. Benvoglio veut les éviter. Montecchio lui barre le paſſage. Benvoglio le reconnoît.)

BENVOGLIO (*à part*)

Je ſuis perdu!.. Montecchio!.. Ciel! que venez-vous chercher ici? Fuyez, je vous en conjure par tout ce qu'il y a au monde. Epargnez-vous le ſpectacle le plus affreux...

MONTECCHIO.

O Benvoglio, avez-vous ſauvé mon fils?

BENVOGLIO.

Votre fils?

MONTECCHIO.

Ne diſſimulez rien, cela eſt inutile... Pietro m'a tout appris... Une lettre de mon fils... Où eſt-il? Où eſt-il?

BENVOGLIO.

Pere infortuné! voyez en moi un criminel... Je me ſoumets à tous les châtimens... quelque innocent que je ſois. Mes intentions étoient bonnes... Je voulois réunir deux cœurs que l'amour avoit

unis... Julie alloit être sacrifiée par son impitoyable pere au Comte de Lodrona... Je lui ai donné un breuvage soporatif.. On l'a crue morte; on l'a transportée ici... J'ai dépêché un exprès à Romeo pour l'avertir du lieu où étoit Julie, & pour l'enlever. L'exprès s'est trompé de chemin. Romeo a appris par Pietro cette prétendue mort. Il est venu ici, & avant le réveil de Julie il a pris du poison...

MONTECCHIO.

Qu'entends-je ?.. Il est donc vrai ?.. O mon cher Romeo !

BENVOGLIO.

Julie s'est éveillée, elle l'a trouvé mourant, & n'a pas voulu lui survivre...

MONTECCHIO.

Quel événement, ô mon Dieu !.., Mon fils... mon fils unique !.. Conduisez-moi où il est, que je meure avec lui...

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. CAPELLET (*avec la Garde & quelques Domeſtiques.*)

M. CAPELLET (*à la Garde*)

VOUS avez entendu, dites-vous, du monde aller & venir dans la ſépulture des Capellets? Sans doute c'eſt quelque ſcélérat qui veut dépouiller le corps de ma fille... Cela n'eſt que trop vrai! Je vois quelqu'un: (*il court l'épée à la main vers le caveau. Benvoglio qui l'apperçoit ſe jette au-devant de lui. Cependant Montecchio, un genou en terre, eſt à côté de ſon fils qu'il arroſe de ſes larmes*)

BENVOGLIO (*à Capellet, dont il a ſaiſi le bras*)

Arrêtez! Qu'allez-vous faire, Monſieur Capellet?

M. CAPELLET.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe ici? Etes-

vous un voleur ? Qui ſont ceux qui ſont avec vous ?

BENVOGLIO.

Je vous en conjure ; pour votre repos & votre bonheur..... n'en demandez pas davantage ! Retournez chez vous, & craignez de vous rendre plus malheureux que vous n'êtes...

M. CAPELLET.

Quoi ! je ne verrai pas... Vous êtes un traître !.. Dites-moi ſur le champ que veulent ces gens dans mon tombeau... ou... (*Montecchio, qui entend la diſpute, ſe releve avec l'aide de Pietro & approche tout tremblant*) Montecchio !... mon plus grand ennemi !..

MONTECCHIO.

O plût au Ciel, Capellet, que nous ne l'ayions jamais été ! ou que nous ayions eu un cœur capable de réconciliation...

M. CAPELLET.

Quoi ? Téméraire !.. Que fais-tu ici ?.. Ton indigne fils a tué mon neveu, viens-

tu ajouter à ſon forfait ? Viens-tu fouler aux pieds les cendres de Thébaldo, ou le corps de ma fille ?..

MONTECCHIO.

Soyez content, Capellet, vous êtes vengé. Je n'ai plus de fils... comme vous n'avez plus de fille...

M. CAPELLET.

Ah, monſtre ! ſeroit-ce toi qui m'en aurois privé ?..

MONTECCHIO.

Je donnerois mon ſang pour lui rendre la vie. Je la regarderois comme ma fille chérie, s'il étoit poſſible...

M. CAPELLET.

Va, perfide ! on ne m'en impoſe pas par une bonté feinte. Toi, ton fils, toute ta maiſon, tout ce qui a une goutte de ton ſang déteſté...

MONTECCHIO.

Ecoutez-moi, Capellet !.. Notre plus grand ennemi, alors qu'il ſupplie, mérite d'être écouté... Venez... voyez... & puis... & puis ... Ah ! liſez cette lettre.

M. CAPELLET.

Que vais-je voir ?.. Le malheureux Thébaldo égorgé par la main des Montecchio... ma fille infortunée. (*il va avec Montecchio qui lui montre le corps de ſon fils*)

MONTECCHIO.

Comtemplez ces triſtes objets... Voilà mon fils... voilà votre fille...

M. CAPELLET.

Julie qui nage dans ſon ſang !.. Ciel ! que vois-je ?.. (*ſon épée lui tombe des mains*)

MONTECCHIO.

Maintenant liſez cette lettre... Apprenez l'événement le plus terrible... &, tandis que nous pleurerons enſemble la mort de nos malheureux enfans... déteſtons notre haine implacable qui les a mis au tombeau... O Capellet ! que nous pouvions être heureux !

(*M. Capellet prend la Lettre, & tandis qu'il la lit, Benvoglio tire à part Mon-*

tecchio, & lui dit, à demi-voix :)

BENVOGLIO.

O Montecchio ! vous en qui la nature a mis une ame douce & ſenſible ! vous connoiſſez la violence de Capellet, je ſuis perdu, & il m'égorgera à vos yeux ſi vous lui révélez la malheureuſe hiſtoire du ſoporatif... (*Montecchio fait connoître ſon conſentement en lui ſerrant la main*)

M. CAPELLET (*en liſant*)

Voilà qui eſt étonnant... inconcevable... Benvoglio, Benvoglio !.. je ne ſais où j'en ſuis..... Montecchio, voilà votre lettre !.. A préſent je découvre la cauſe de l'obſtination de ma fille... Mais hors de ſon cercueil... mais le ſang... mais le ſang tout récent ?..

BENVOGLIO.

Je mérite les plus grands châtimens, Monſieur : je vois que Romo vous inſtruit par ſa lettre que j'ai facilité ſes liaiſons ſecretes avec Julie ; mais alors elle étoit déjà ſi près du déſeſpoir, que la compaſſion & la pitié...

M. CAPELLET.

Ce n'eſt pas-là ce que je veux ſavoir pour le moment : je veux ſavoir pourquoi Julie nage dans ſon ſang...

BENVOGLIO.

Nous l'avons crue morte... elle ne l'étoit pas.

M. CAPELLET.

Julie n'étoit pas morte ?

BENVOGLIO.

Apparemment que la circulation interrompue tout-à-coup & l'épuiſement total des eſprits vitaux, l'ont miſe dans un état ſemblable à la mort. Romeo en ayant appris la nouvelle, eſt accouru ici pour s'enſevelir avec elle. Il a pris du poiſon : ſon fidele domeſtique que voilà, qui s'en apperçut, n'a rien eu de plus preſſé que de venir me chercher pour lui porter du ſecours. Il étoit trop tard. Julie ſur ces entrefaites s'eſt éveillée... a vu ſon amant mourant ; elle s'eſt ſaiſie de ſon épée, & s'en eſt ôté la vie...

M. CAPELLET.

Quel événement ! Il eſt affreux ! terrible !.. Tu es puniſſable, Benvoglio !.. Il y a là-dedans des choſes où je ne vois pas trop clair... Je me conſulterai ſur ce que j'aurai à faire... Mais...

MONTECCHIO.

Capellet ! j'ai une grâce à vous demander ! Ce qui eſt fait eſt irrévocable ! Mais, accordez-moi cette priere !.. Je vous offre en reconnoiſſance tous mes biens, mon amitié... tout !.. & ſi vous ne pouvez être ſatisfait que par la haine... le reſte de ma déplorable vie... Donnez à Romeo une place dans ce tombeau à côté de votre Julie... c'eſt ſa derniere demande, & quand je mourrai...

M. CAPELLET.

Montecchio ! il faudroit que je fuſſe un barbare ſi votre malheur ne me touchoit pas comme le mien vous touche !.. J'y conſens... Que le tombeau de nos

enfans ſoit auſſi celui de notre inimitié... Que de malheurs, que de chagrins cuiſans nous pouvions nous épargner & à nos maiſons!.. J'ai été un homme dur... inflexible... j'en ai du regret... pardonnez-le-moi...

MONTECCHIO.

La mort de nos malheureux enfans a au moins produit un bon effet... Que le Ciel vous béniſſe. (*il l'embraſſe*) Que ce triſte événement réuniſſe nos familles pour pleurer éternellement mon cher Romeo & votre chere Julie!

Fin du cinquieme & dernier Acte.

3

CODRUS,

TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES.

Par M. le Baron de CRONEGK.

ACTEURS.

CODRUS, Roi d'Athênes.

ARTANDRE, Roi des Doriens.

ELISINDE, Princeſſe du ſang de Théſée.

MÉDON, ſon Fils.

PHILAIDE, Princeſſe du ſang de Théſée.

NILÉUS, Confident de Codrus.

CLÉANTE, LICAS } Confidens d'Artandre.

Suite d'Athéniens & de Doriens.

La Scene eſt à Athênes, dans le Palais de Codrus.

AVERTISSEMENT.

DES gens de lettres de Leipſick, dans la vue d'exciter l'émulation de leurs compatriotes, imaginerent, il y a environ trente ans, de ſe cotiſer entr'eux & de faire, du produit de cette eſpece de ſouſcription, un prix qui ſeroit adjugé à l'auteur de la meilleure tragédie. Ce projet annoncé dans les papiers publics, fit éclorre une quantité de tragédies qui ne devoient pas être d'un ordre bien ſupérieur, ſi on en juge par celle de Codrus, à laquelle les Souſcripteurs chargés de l'examen, donnerent la préférence. Cette pré-

férence lui acquit une grande célébrité; mais ceux qui la prônerent, ſe garderent bien de dire qu'au jugement des perſonnes qui lui avoient adjugé le prix, elle n'avoit que le mérite d'être la moins mauvaiſe. M. le Baron de Cronegk s'étoit ſi peu fait illuſion ſur ſa tragédie, qu'il ne voulut pas même être connu; mais étant mort à la fleur de ſon âge, dans le temps qu'on examinoit ſa piece, les amis à qui il avoit confié ſon ſecret, ſe crurent diſpenſés de le garder, & c'eſt par-là qu'on a ſu qu'il en étoit l'auteur.

La réputation de cette tragédie eſt parvenue juſqu'en France, où les gens de lettres, qui ne l'ont

pas lue, la ſuppoſent la meilleure qu'ait produit l'Allemagne, à raiſon du bruit qu'elle a fait. Sans vouloir déprimer ni la piece, ni ceux qui en ont exagéré les beautés, nous avancerons que nous ſommes fort éloignés d'en avoir l'opinion qu'on s'eſt efforcé d'en donner : nous ne la faiſons même entrer dans notre collection, que pour mettre les lecteurs françois en état de la juger par eux-mêmes, & de la comparer avec d'autres qui ont eu moins de célébrité, mais qui tiendront mieux leur place dans notre théâtre allemand que nous nous propoſons de continuer auſſi long-temps que le public le recevra favorablemnet.

Nous croyons devoir avertir que la traduction de Codrus n'eſt pas notre ouvrage, & que nous n'y avons fait aucuns changemens. Elle nous a été communiquée par un amateur qui s'eſt fait un mérite de la traduire ſervilement ; & nous nous faiſons une loi de la donner telle que nous l'avons reçue.

CODRUS ;

CODRUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELISINDE, PHILAIDE.

ELISINDE.

NE ceſſerez-vous donc jamais de verſer des larmes ? La triſte Philaïde ſera-t-elle livrée à une affliction éternelle ? Je reſpecte votre douleur, mais elle doit avoir un terme. Vous gémiſſez en vain, Médon n'eſt plus. Les Dieux n'exaucent point les vœux formés par le déſeſpoir, & les

Mânes ne ſauroient s'échapper de l'Empire des Ombres. Votre cœur noble & ſenſible porte trop loin la conſtance ; cette vertu pouſſée à l'excès ceſſe d'être une vertu. Vous n'êtes pas la ſeule qui ayiez perdu & le bonheur & le repos. Les mortels ſont nés pour gémir, ils n'ont de reſſource que dans leur courage. Tout eſt obſcurité pour nous, tout eſt lumiere pour les Dieux ; & le premier devoir des humains eſt de ſouffrir avec conſtance. Mais il eſt temps aujourd'hui de rendre grâces aux Immortels. La vie a ſon terme & la douleur ſes bornes. Il eſt trop vrai, grands Dieux ! vous m'avez ravi le repos & la félicité, & cependant je vous offre les vœux de ma reconnoiſſance. C'eſt votre pouvoir qui conſerve ma patrie & vous. Vous gémiſſez encore ? Vous, deſtinée à Codrus, vous pleurez ? Ce jour qui porte la joie dans tous les cœurs eſt pour vous un jour de deuil ! Vous ſoupirez quand la paix nous eſt rendue ! Votre patrie eſt remplie d'al-

légresse, & vous êtes en proie à la douleur !

PHILAÏDE.

Cruelle ! & vous la condamnez, ma douleur ?... Est-ce ainsi que vous me consolez ? Elisinde pense-t-elle à celui que je pleure ? Votre courage va trop loin, votre vertu n'est qu'insensibilité. Quelle joie la paix peut-elle m'inspirer ? La paix... non... mon cœur n'en connoît plus. Le tombeau qui renferme votre fils, c'est-là où gît ma paix & l'objet de mes vœux. Médon, c'est toi qui le premier possédas ce cœur : & c'est toi, cher Médon, qu'on prétend me faire oublier ? Une juste colere ne trouble-t-elle pas ton repos ? Hélas ! & c'est ta mere, elle-même, qui veut m'y engager ?

ELISINDE.

Ne renouvellez pas en moi des mouvemens à peine calmés ; tendre amie, la nature est bien plus forte que l'amour. C'est en vain que je rappelle le courage

& la raiſon. Mon eſprit eſt ferme, mon cœur cede au deſtin. Je veux prendre de la raiſon la patience & la conſolation, quoique mes larmes prouvent aſſez que la douleur & la tendreſſe ſont encore maîtreſſes de mon cœur. Tandis que mon ame eſt livrée à la plus cruelle douleur, croyez-vous que j'oublie la mort de Médon ? O mon fils ! quand ſera-ce que les Dieux me permettront de te revoir un jour ſur les rives du Léthé ? O mon fils, en te voyant égaler dans ta premiere jeuneſſe *la valeur prématurée* de Théſée, que mon eſprit ſe perdoit dans de flatteuſes illuſions, & quel avenir heureux ne ſe peignoit-il point ! Je croyois te voir échauffé par le courage & le combat, couvert d'une noble pouſſiere & du ſang de plus d'un héros, chargé des armes que ton bras auroit enlevées aux ennemis, & ſortir victorieux d'une bataille ſanglante, au bruit des acclamations de ta patrie, protégée par ta valeur. La troupe de nos

vierges chantoit tes exploits, & nouoit des couronnes de fleurs pour toi, je courois à ta rencontre, & mes mains, conduites par la joie, prenoient le caſque de ta tête, & l'épée de ton côté. Je contemplois avec une fierté tranquille les autres meres. Nul autre jeune guerrier n'avoit égalé tes actions. Mais, hélas! mon ſonge s'eſt évanoui. Tu es mort, rien ne reſte. J'ai vu tomber tout-à-coup l'édifice de mon bonheur. Eſt-ce là la conſolation de ma vieilleſſe? Eſt-ce là le prix de mes tendres ſoins & de mes eſpérances? O Médon! ô mon fils!

PHILAÏDE.

Madame, vous pleurez! je trouve en vous la mere de mon amant. Le ſentiment & la douleur triomphent de la farouche magnanimité. Venez, éloignons-nous de la pompe orgueilleuſe de ce monde, où nous ne verrons plus Médon. Uniſſons nos chagrins & notre fortune; fuyons dans un déſert, & mêlons y nos larmes; là où la nature gémit avec nous

& ſemble regretter Médon, où les pas téméraires des mortels n'oſeroient nous troubler. C'eſt-là où nous pourrons nous livrer tout entieres à notre douleur, ne parler que de lui, ne penſer qu'à lui, juſqu'à ce qu'ayant conſumé le reſte de notre vie dans les pleurs, une même tombe puiſſe nous réunir tous les trois.

ELISINDE.

C'eſt ainſi que vaincue par le chagrin & la douleur, vous vous ſentez aſſez forte pour chercher la mort! Ayez plutôt le courage de vivre. La mort eſt le déſir de la foibleſſe, car elle termine ſes maux. La vertu ſeule peut vivre dans le malheur. Vous voyez que je ſuis toujours la même mere remplie de tendreſſe, mon chagrin eſt ſans bornes; mais tous mes ſentimens obéiſſent au pouvoir bien plus grand de la vertu. C'eſt elle qui triomphe de tout. Nous ne vivons point pour nous, mais pour la patrie. Vous êtes le ſang de Théſée, c'eſt à vous à monter ſur le thrône; & ſi vous aimez

mon fils, à vous montrer digne de lui. Vous l'aimiez, il vous aimoit, j'y consentis; le seul Codrus, ou lui, pouvoit mériter votre main; mon fils parce qu'il descendoit, ainsi que vous, de Thésée, & Codrus, parce que sa valeur gouverne la patrie. Mais lorsque le Sénat d'Athènes, avant que la guerre fût allumée, envoya le jeune Médon à Thebes, il périt. O Dieux! vous l'aviez ainsi résolu. Il tomba, son noble sang fut répandu par des assassins. Le sort qui toujours nous donna lieu de nous plaindre vous destinoit le thrône & à lui le tombeau.

PHILAÏDE.

Pourquoi le sort, sans cesse irrité contre nous, ne me destina-t-il point la tombe, & le thrône à Médon?

ELISINDE.

Tel fut l'arrêt des Dieux! Vous connoissez la tendresse de mon cœur, vous fûtes témoin de mon affliction, & vous sentîtes ma douleur. Hélas! elle étoit assez forte pour me ravir la vie.

Cependant je vis, & j'ai peine à le croire. Codrus vous aime aujourd'hui, & demande votre main. Votre pere, en mourant, nous ordonna de ſerrer ces nœuds; & maintenant la guerre ſanglante, pendant laquelle les Doriens remplirent Athènes de tant de ſoucis, eſt calmée. Cette fête ſi ſainte va s'accomplir par vous: obéiſſez à votre devoir, & cachez votre chagrin. Penſez-vous que quand même mon fils vivroit encore, ſa tendreſſe réſiſtât à la vertu? Son Roi vous aime, il n'eſt que ſujet, quoique deſcendant de Théſée. Qui ne peut obéir eſt indigne de régner. Il fuiroit, n'en doutez pas, pour ne pas vous ravir à Codrus, ni vous priver du thrône. L'eſprit ſublime de Codrus, qui ſoutient le peuple & la patrie, qui eſt trop grand pour ſon état, trop grand pour notre monde, le rend digne de votre amour. Quel ſujet peut vous affliger déſormais? Quiconque ne hait point la vertu, doit aimer notre Roi.

PHILAÏDE.

Il mérite le reſpect bien plus que la tendreſſe. Athènes & moi nous ſommes prêts à mourir pour lui. Mais, hélas ! pardonnez, je ne ſaurois vivre pour lui. Et quand même je ſerois prête à lui donner ma main, que lui ſerviroit cette main, lorſque mon cœur, toujours en proie à l'affliction, ne ſoupire qu'après la mort, & n'aime que Médon ?

ELISINDE.

Si notre eſpoir ne s'évanouit point avec ce corps, ſi les reſtes de Médon ſont encore ſuſceptibles de ſentiment dans le tombeau, croyez-moi, vous troublez ſes cendres par vos plaintes. Il ſoupire, écoutez-le ; ſon ombre vous conſeille de remplir avec fermeté le devoir d'une ſujette, la volonté d'un pere, & les décrets des Dieux. Donnez-moi la conſolation de voir notre thrône occupé par un rejetton de Théſée. C'eſt par vous ſeule, tendre amie, que ce but peut s'atteindre. Ah ! ſi la tombe & les té-

nebres de la mort t'environnent, ô fils chéri ! ô Médon ! eſpoir d'Athènes, dernier reſte du ſang de Théſée ; puiſque enfin le Ciel, enviant à la terre ton noble courage, te reçut avec joie, daigne du haut de l'Olympe jetter ſur nous tes regards; conſole ce cœur que tu as aimé; que Philaïde faſſe le bonheur de Codrus ; tu approuves ces nœuds : je ſais que même après ta mort tu chéris ta patrie.

PHILAÏDE.

Tu l'exiges donc, ſort rigoureux ?.. Que mon cœur ſe révolte !... Je vais trouver Codrus & lui jurer d'être à lui. Le devoir, la patrie & vous, le demandez. Oui, je ſuis à lui, je lui donne ma main, mon cœur n'eſt plus à moi. Ah, Médon !.. Mais qui vient ?.. C'eſt le Roi... Fuyons, & dérobons à ſes regards la derniere de mes larmes.

SCENE II.

CODRUS, NILÉUS, ELISINDE.

CODRUS.

Vous êtes troublée, Madame, & Philaïde fuit ; elle s'éloigne toute conſternée à mon approche ! Parlez ! pourquoi m'évite-t-elle ? Mon aſpect peut-il l'effrayer ? Quel malheur ſa fuite peut-elle me préſager ? Que mon ſort eſt cruel, que l'éclat de la couronne eſt un peſant fardeau, s'il peut effaroucher l'amitié & intimider la confiance, ſi Philaïde s'unit à moi par contrainte & ne trouve point ſon bonheur dans le mien ! Princeſſe, n'avez-vous pas vu que ſes yeux baignés de larmes m'annonçoient en fuyant ſon chagrin ? Ma tendreſſe pourroit-elle être la ſource de ſes maux, & notre union prochaine la cauſe de ſa douleur ? Suivez-la, Madame, & tâchez de découvrir ce

qui agite ſon ame; faites-m'en un ſincere aveu. Peut-être pourrai-je l'arracher à ſon tourment. Je l'adore, il eſt vrai; ſi cependant elle ne ſent pour moi aucun tendre retour, mon cœur eſt trop grand pour l'affliger davantage, & pour cauſer ſon malheur & le mien par un amour obſtiné. Je l'aime; mais, ſi ſon cœur porte d'autres chaînes, s'il brûle d'une flamme étrangere, je la perdrai il eſt vrai avec un regret mortel, mais avec fermeté, & je la conduirai d'un front ſerein vers l'objet de ſes vœux. L'amour ne fera pas un tyran de Codrus, & tous les cœurs ſeront libres où il régnera.

ELISINDE.

Et qui pourroit, Seigneur, entendre parler de votre grandeur d'ame ſans en être touché? Qui peut vous voir ſans vous payer le tribut de ſes hommages? Que la vertu eſt belle & rare ſur le thrône! Puiſſe le cœur de Philaïde être la récompenſe de votre magnanimité! Je me hâte de la ſuivre. Délivrée de chagrins, elle

séchera ses larmes, & va bientôt vous recevoir comme époux.

SCENE III.

CODRUS, NILÉUS.

NILÉUS.

PHILAÏDE ne fuit que par un mouvement de cette pudeur aimable, qui orne si bien la tendre jeunesse. Elle n'en est pas moins touchée de votre mérite, Seigneur; montrez-nous un front plus calme, & consacrez ce jour si beau tout entier à la joie.

CODRUS.

Je l'aime, tu le sais; la foiblesse est la compagne éternelle de l'amour, & mon cœur trop touché suit les traces de Philaïde. Je serois cependant trop heureux, si la tendresse seule étoit la cause de mes tourmens... Mais ce cœur est agité par un autre chagrin encore, dont j'ignore la cause, qui me prive du repos

& de l'eſpérance, en m'inſpirant une crainte ſecrete. Eſt-ce preſſentiment ? Eſt-ce illuſion ? Mes larmes tombent malgré moi ; c'eſt en vain que je cherche à fermer mon ame aux ſoucis, un noir chagrin me ſuit par-tout, & m'inſpire l'épouvante. Athènes & moi, nous ſommes à la veille de quelque grand événement, je le crains & avec raiſon. Dieux, qui gouvernez ce monde ! que votre volonté ſe développe plus clairement à nos yeux. Si ce grand jour doit voir l'accompliſſement du préſage, Dieux, que votre courroux tombe ſur moi, mais protégez Athènes.

NILÉUS.

Quoi, Seigneur ! vous qu'Athènes vit toujours ſemblable à vous-même, que la douleur n'a jamais pu accabler, êtes-vous encore Codrus ? Nul accident ſiniſtre ne ſemble nous menacer, & je vois trembler celui qui ne trembla jamais !

CODRUS.

Ne crois pas, Niléus, que je ſois atteint d'une crainte chimérique, & qu'un fantôme me ſéduiſe. Je ſais qu'un eſprit foible eſt toujours rempli d'inquiétudes, d'ardeur & d'impatience; qu'il eſt fier, lorſqu'il doit trembler, & craintif lorſqu'il n'a rien à craindre. Le ſage conſerve ſa tranquillité, ſupporte ſa fortune, & n'eſt point abattu par le malheur. Il ne s'endort jamais dans la ſécurité, ni ne perd tout eſpoir; il reſte toujours grand par ſoi-même, je le ſais, & jamais tu ne me vis frémir d'une morne crainte: mais maintenant l'univers entier ſemble vouloir s'écrouler ſur moi. Les humains ſont le jouet d'une puiſſance inconnue. L'image de la derniere nuit m'effraie encore toujours. Athènes repoſoit, les ſoucis des humains étoient endormis; moi-même j'étois enſeveli dans un léger & tranquille ſommeil, quand un ſonge m'épouvanta. Je vis Athènes toute remplie

de Barbares, conſumée par des flammes dévorantes; je vis nos jeunes gens errans dans des rues déſertes, diſperſés par la crainte, s'enfuir, tomber, & expirer; le temple de Pallas en proie à la flamme irritée; je vis ce palais couvert de décombres & de pouſſiere; l'enfant à la mammelle égorgé par des mains féroces, & tourner en mourant ſes innocens regards vers le ciel; la troupe ſacrée des Vierges & des Prêtreſſes couroit éplorée, le ſein découvert & les cheveux épars: elles cherchoient en vain à ſe cacher devant le fer homicide, & leurs ames pures s'envoloient irritées & en ſoupirant. Là je vis les vieillards privés d'armes & de force; leurs têtes vénérables s'abaiſſoient dans la pouſſiere enſanglantée. Je le vis avec effroi; je vis tomber les murs, je vis Pallas elle-même me faire ſigne du milieu des flammes. Je me précipitai courageuſement dans ſon temple embrâſé. La Déeſſe me tendit la main, & m'attira vers elle. Soudain l'éclat des flammes diſparut, &

mon ſonge ſe diſſipa. Il ne me reſta que ma frayeur.

NILÉUS.

O Pallas ! daigne nous garantir des effets du préſage effrayant !

CODRUS.

Arbas n'eſt-il pas encore revenu, lui à qui j'ordonnai de conſulter à Delphes l'Oracle d'Apollon ? Je l'attends en vain.

NILÉUS.

Artandre eſt battu, & la Dorie, qui ne demande maintenant que la paix, laiſſe tous les chemins libres. Perſonne ne ſait cependant encore qu'Arbas ſoit effectivement arrivé.

CODRUS.

Où peut-il donc reſter ? Peut-être que la nuit de l'incertitude, qui tourmente mon ame, diſparoîtra. Peut-être que par ce décret des Dieux Athènes apprend l'arrêt de ſon ſort.

NILÉUS.

Athènes ne doit plus craindre les Doriens, & notre derniere victoire diſſipe

toute crainte. Artandre même désire de vous voir ici, Seigneur, sous les auspices de la paix, & tout prêt à signer le traité.

CODRUS.

Oui, je dois lui parler aujourd'hui en ces lieux. Un Roi est trop grand pour violer sa foi. Je ne crains rien de sa part, & je condamne le soupçon qui souvent malgré moi-même me rend quelquefois douteux encore. Le soupçon est l'effet de la crainte, & n'appartient qu'aux tyrans. Je cherche à bannir cette image de mon ame. Mais, dis-moi, ce héros dont la valeur faisoit fuir dans le dernier combat les Doriens, ne s'est-il pas fait connoître encore ?

NILÉUS.

Trois jours sont écoulés, & l'on n'entend rien de lui. Artandre fut fait prisonnier. Le salaire de sa tyrannie étoit déjà tout prêt; mais, comme on dit, ce héros lui rendit la liberté. Voilà tout ce que je sais.

UN SOLDAT.

Pardonnez si mon devoir vous importune. Un étranger demande à vous entretenir.

CODRUS.

Ah, si c'étoit lui-même! Qu'il vienne! Quelle récompense Athènes pourroit-elle lui destiner ?

SCENE IV.

CODRUS, NILÉUS, MÉDON.

CODRUS.

EST-CE le fils d'Elisinde ? Un songe ne me séduit-il point ? Un Dieu vous a-t il peut-être rendu la vie, pour la défense de la patrie ? Est-ce vous, ô Médon ! mon œil ne me trompe-t-il pas ?

MÉDON.

Non, c'est Médon lui-même qui vous parle ; c'est le fils d'Elisinde, qui honore son Roi, auquel une joie noble & pure apprend aujourd'hui à verser des larmes

précieuſes. Je fus juſqu'ici le jouet de la fortune inconſtante : la puiſſance des Dieux me ramena trop tard. Pourquoi, Seigneur, pourquoi Médon n'a-t il pu vous accompagner dans la mélée, & combattre pour ſa patrie & ſon Roi ? Pourquoi étois-je éloigné & retournai-je ſi tard, que je ne pus cueillir que des reſtes de lauriers ?

CODRUS.

Je bénis les Dieux qui nous rendent Médon. Ce ſont eux qui veillent ſur les jours des vrais héros. Ce ſont eux dont la puiſſance vous a garanti du trépas, qui ont fortifié votre bras, & dirigé vos coups victorieux. Les preuves que vous donnâtes de votre valeur, annoncent le reſte du ſang héroïque de Théſée. Embraſſez-moi. Vous êtes le même héros qui dans la derniere bataille a dompté l'orgueil d'Artandre.

MÉDON.

Ce que j'ai fait n'eſt rien pour la patrie & pour mon Roi ; aſſez peut-être pour

mon bras, mais trop peu pour mon cœur.

CODRUS.

Quel pouvoir divin vous rend donc au monde ? Nous avons long-temps pleuré votre mort.

MÉDON.

Un bonheur ineſpéré m'arracha au danger & me conſerva cette vie, que je dois un jour ſacrifier d'une maniere plus noble à ma patrie. Vous ſavez qu'Athènes, avant que la guerre fût alhumée, m'envoya à Thebes avec une ſuite peu nombreuſe. Nous avancions hardiment ſans crainte de dangers. Mais tout-à-coup nous fûmes environnés par des troupes nombreuſes d'ennemis. Ils me laiſſerent bleſſé & les miens morts ſur la place. J'étois étendu ſans connoiſſance. Un haſard heureux amena des bergers dans la forêt où l'ennemi m'avoit traîné. D'une main compatiſſante ils panſerent mes plaies. Leurs ſoins fideles & humains prolongerent le cours de ma foible vie,

J'ouvris les yeux, je les tournai vers la voûte étoilée, & je priai les Dieux de m'accorder une mort plus glorieuſe. Ils exaucerent mes vœux; on m'emporta, & j'arrivai à Thebes dans un habillement inconnu. Là, je ſentis que la puiſſance des Dieux me gouvernoit; je remarquai que mes prieres émurent le peuple Thébain. Une armée de Boétiens courageux partit avec moi. Ils me ſuivent, & arriveront ici dans peu de jours. J'ai prévenu l'armée, impatient de revoir ces murs, où l'on regrettoit la mort de Médon. J'ignore quel ſecret pouvoit nous charmer dans ces lieux, où nous avons vu pour la premiere fois la clarté du jour. L'air ſemble y être plus doux & le ſoleil plus brillant, un verd plus riant peint les campagnes qui nous ſont ſi connues. Celui qu'Athènes vit naître meurt avec joie pour Athènes. Plein d'allégreſſe, il faut que je voie aujourd'hui la fête de la paix. Je la célébrerai avec toute la ville, quoique prêt pour la guerre.

Une paix eſt plus précieuſe qu'un grand nombre de victoires.

CODRUS.

C'eſt ainſi que penſe un véritable héros ! La ſoif de la gloire & du ſang enflamme ſouvent des cœurs peu élevés ; c'eſt plutôt férocité que valeur. Ce courage farouche qui n'honore rien que les armes eſt uniquement toléré par le Ciel pour châtier les mortels. Celui-là eſt un vrai héros qui procure le repos aux peuples ; il eſt au-deſſus d'un Prince ; car il eſt vertueux. Mais les plus grands cœurs ſont les plus tendres... Eliſinde vous attend aves les ſentimens les plus vifs de l'amour maternel. Je ſors ; mais je la vois venir. Princeſſe, approchez, recevez votre fils, la gloire d'Athènes, il vit. Abandonnez-vous à vos tranſports. Je vous laiſſe. Soyez contens, & rendez l'une & l'autre grâces aux Dieux.

SCENE V.

ELISINDE, MÉDON.

ELISINDE.

Où ſuis-je ? Puis-je reſpirer encore ? O Médon ! eſt-ce vous que je vois ? Oui, c'eſt lui-même. O Dieux !.. C'eſt lui.... Embraſſe-moi !... O Médon ! ô mon fils !

MÉDON.

O Dieux ! Eliſinde ! elle chancelle... ne me la raviſſez point au moment que je la revois. Princeſſe ! méritai-je tant d'amour ?

ELISINDE.

C'eſt toi, tu vis. C'eſt-là tout ce que j'ai déſiré ! Dieux immortels, prenez maintenant ma vie, une joie trop prompte & trop grande ſuccede à mon affliction. Dieux, qui avez été témoins de ma douleur, à peine aurois-je haſardé de vous prier

prier. Mon fils, quoi, vous vivez encore!

MÉDON.

Mon bonheur m'a arraché aux ténebres de la mort qui s'approchoit déjà de moi. Peut être le destin veut-il que mon bras serve désormais les Dieux & ma patrie.

ELISINDE.

Par quelle voie échappâtes-vous à la mort ? De quel Dieu puissant Médon obtint-il des secours ? Athènes vous croyoit déjà la victime de la fureur de quelque ennemi. Vos gens furent trouvés morts... Vous êtes du sang de Thésée. Vous n'aurez pas conservé la vie par des bassesses !

MÉDON.

Non, Elisinde, non. Prêt à la rendre, votre fils n'a point flétri la gloire de nos aïeux. Non !.. Mais pardonnez, Madame, si mon tendre désir vous interrompt ; pardonnez au sentiment le plus violent & le plus vertueux !.. Philaïde vit-elle ? Songe-t-elle encore à mon amour ? Où

eſt-elle?.. La mort l'a-t-elle ravie? Pourroit-elle m'être infidele? Je tremble! vous pâliſſez! vous vous taiſez... Ne me cachez point ce que je dois craindre. Hélas! la puiſſance des Dieux ne m'arracha-t-elle du tombeau que pour me faire trouver une mort plus cruelle? Découvrez-moi mon ſort, mon cœur eſt rempli d'alarmes..

ELISINDE.

Elle vit... Mais quel lieu vous cacha juſqu'ici? N'avez-vous jamais perdu de vue les objets confiés à vos ſoins & à votre fidélité? Arrivâtes-vous à Thebes & en revenez-vous ſeul?

MÉDON.

Oui, j'arrivai à Thebes... Pourquoi le deſtin ne me ferma-t-il pas plutôt la paupiere pour jamais? Ah, Madame, parlez, faites-moi ſavoir mon ſort! Que votre fils & ſa douleur vous touchent! Elle vit, & ne m'aime point! Eſt-ce-là le prix de ma fidélité? Elle ne m'aime plus! C'eſt ce que m'annonce

votre ſilence. Votre pitié vous fait différer l'aveu de mon malheur. A qui me ſacrifie-t-elle ? Parlez !

ELISINDE.

Médon, as-tu du courage ?

MÉDON.

Dieux ! quelle queſtion ! . . Parlez ; mon ſang répandu doit-il vous convaincre que je ne le profane point, que je ſuis encore votre fils, que je ne crains point la mort ? Qui eſt-ce qui peut nuire à ma gloire par quelque lâche calomnie ?

ELISINDE.

Un grand guerrier n'eſt pas toujours un grand homme. On peut riſquer ſa vie par ambition ou par orgueil ; mais il faut plus de courage pour ſupporter le malheur. La vraie valeur eſt ſouvent la moins connue. Son ſiége eſt dans le cœur, & non dans notre bras. Dis, as-tu aſſez de fermeté pour m'écouter tranquillement ?

MÉDON.

J'y ſuis tout prêt.

ELISINDE.

Mais qui s'approche, pour troubler notre entretien ? Venez...

UN GARDE.

Princeſſe, Philaïde arrive.

ELISINDE (*à Médon*)

Demeurez ici, je vous quitte.

MÉDON.

Quoi ! vient-elle ? elle-même ?

ELISINDE.

Vous me ſuivez ? Attendez-moi ici.

MÉDON.

O Ciel ! Comment ? Je ne la verrai donc pas ? Dieux ! quel ſort !...

ELISINDE.

Reſtez, Prince, vous ne pouvez la voir encore...

MÉDON.

Ma douleur ne ſauroit donc...

ELISINDE.

Eſt-ce-là le courage de Médon ?

MÉDON.

Pardonnez, cruelle, à la fureur d'un

amour trahi. Je ne me connois plus. Les maux que j'endure...

ELISINDE.

Es-tu encore Médon ? Suis-je encore Eliſinde ? Mes ordres ont-ils encore quelque empire ſur toi ? As-tu encore le même cœur dans ton ſein ? Obéis, & demeure ici... Que ſa douleur me cauſe de tourmens !

(Elle ſort)

MÉDON. *(ſeul)*

Le bonheur des humains ne peut donc durer qu'un inſtant ! Dieux protecteurs de ces lieux, & vous, murs paternels, que mon ame fut ravie en vous revoyant ! Hélas ! la plus vive douleur étoit trop proche de ma joie ! Pourquoi le ſort conſerva-t-il mes jours infortunés ? Je les aurois terminés moins douloureuſement dans le combat. L'état de l'incertitude eſt trop violent ! Découvrez-moi du moins ce que je dois regretter.

O Dieux ! le plus tendre de tous les sentimens ne sauroit-il vous toucher ? Ravissez-moi ma gloire & mon bonheur, mais épargnez mon amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉLISINDE, MÉDON.

ÉLISINDE.

MON fils, vous connoiſſez maintenant votre ſort. Je vous plains; mais un héros, dans le malheur même, doit exciter l'admiration & non pas les plaintes. Il n'y ſuccombe jamais. Il ſent ſa douleur, mais il ſait la vaincre. Obéiſſez à votre devoir. Tout Athènes fait éclater ſa joie de voir le digne ſang de Théſée ſur notre thrône. Vous ſavez que je vous chéris, que j'aime Philaïde. Elle vous étoit deſtinée. Le malheur vous ſépare. Soumettez-vous au deſtin. Votre chagrin me touche :

mais la victoire n'eſt jamais ſans combat, & la carriere de la vertu eſt remplie de travaux & de peines. Vous êtes ſujet: rendez-vous digne du rang de Souverain.

MÉDON.

O, que ce devoir eſt difficile! Mon cœur peut combattre, mais non pas triompher. La vie & le bonheur des mortels dépendent des Dieux ſeuls. Ils ont remis leur pouvoir aux Rois. Ceux-ci regnent ſur nous. Ils ſont trop ſouvent les arbitres du plaiſir ou de la douleur des humains, mais jamais de notre cœur, qui toujours eſt entraîné par un penchant inconnu. Nul Dieu, nul Souverain ne domine ſur notre amour. Je ſuis prêt à donner ma vie pour mon Roi; vous ſavez à quel point je lui fus toujours fidele. Mais je ne pourrai jamais vaincre ma paſſion. Rien n'eſt capable de me ſéparer de Philaïde. Pardonnez, plaignez vous-même votre fils infortuné. Si Philaïde m'aime, elle ſera peu de cas d'un thrône, & ſera heureuſe avez moi, en me reſtant fidelle.

ELISINDE.

Elle n'en ſera pas moins blamable, en ſe laiſſant éblouir par le préjugé, en fuyant la vertu, qui nous enſeigne de réſiſter à l'amour, lorſqu'il bleſſe le devoir. Vous auſſi, Médon, vous, le héros d'Athènes, couronné cent fois par la victoire, voulez-vous perdre le plus beau de tous les triomphes, l'empire ſur vous-même ? Le devoir de Philaïde vous ravit ſon cœur. Son pere en mourant lui ordonna cet hymen. Vous voudriez qu'elle combattît, ainſi que vous, la vertu, & vous cherchez encore à accuſer le Ciel de votre infortune ! Peut-être eſt-elle aſſez foible pour ſe donner à vous & pour vous ſuivre dans votre fuite : elle eſt femme & elle aime. Vous devriez avoir plus de force, & montrer, par votre exemple, qu'aucun malheur n'eſt capable de dompter un cœur qui penſe noblement. La fermeté eſt un devoir pour vous. Je ne condamne point l'amour, mais je veux qu'il cede au devoir. Rappellez vos ſens,

ô mon fils ! Ne détruiſez point l'eſpérance que nous avons conçue de vous. Soyez encore une fois Médon. La raiſon & la ſageſſe triomphent des paſſions, & la douleur même que reſſent la vertu, en ſe faiſant violence, embellit ſa victoire.

MÉDON.

Mon cœur eſt beaucoup trop foible pour l'auſtérité de vos leçons. Je ſens tout mon tort, mais c'eſt pour augmenter mon tourment. Dieux ! daignez me guider, mon malheur vient de vous. Mon ame incertaine ſuccombe ſous ce coup. Vous pouvez peut-être me donner le courage de la perdre, mais non pas celui de ſurvivre à cette perte. Les forces manquent à mon cœur attendri. La mort me délivrera.

ELISINDE.

Meurs, & ſois vertueux ! c'eſt le but de la vie. Reconnoiſſez, mon fils, mon amour & ma tendreſſe pour ces mêmes ſentimens qui vous paroiſſent cruels aujourd'hui.

Mon cœur maternel ſoupire en ſecret quand vous pleurez, & partage votre douleur. Je ſouffre plus que vous. Ah, que je rendrois avec joie ma vie au Ciel, ſi par-là je pouvois vous voir heureux ! Mais lorſque la vertu parle, elle fait taire mon chagrin ; je puis vous voir mourir ſi la vertu l'exige. Une mort glorieuſe eſt bien préférable à une vie flétrie par la moindre tache. Soyez courageux, mon fils ; la timidité ſeule ſuccombe à la douleur. Parlez ! . . à quoi voulez-vous vous réſoudre ?

MÉDON.

A être digne de vous. Je ne ſais quel eſprit, qui anime chacune de vos paroles, éleve, en vous écoutant, mon cœur, & lui inſpire une nouvelle fierté ! Tel que la voix des Dieux, votre diſcours pénetre mon cœur étonné, & y réveille la vertu. Je ſens un noble feu s'allumer dans mon ſein. Je vais fuir Athènes, moi-même & Philaïde. Je l'aimerai toujours, mais triſte & ſolitaire, loin d'elle & d'Athènes.

Codrus la poſſédera. J'y conſens; je pars! Ma vie n'eſt pas d'un aſſez grand prix; pour mon Roi & ma patrie, je la donne volontiers.

ÉLISINDE.

Vois, Thésée, ſon courage! Il eſt l'objet de ma gloire, de celle d'Athènes & ton digne ſang! Embraſſez-moi, mon fils; votre éloignement m'attriſte, mais vous apprendrez de moi à renoncer au bonheur que l'on eſtime le plus. Soyez heureux loin moi.

MÉDON.

Je ne demande plus de vous qu'une ſeule & derniere faveur. Conduiſez encore une fois mes pas vers la triſte Philaïde; &, quand bientôt mon ame laſſée par des tourmens continuels en ſera délivrée & abandonnera ce corps, portez-lui alors de vos mains compatiſſantes, les triſtes reſtes de Médon; remettez-lui en pleurant mes cendres, & ne vous oppoſez point aux larmes qu'elle répandra peut-être pour appaiſer mes mânes.

Je partirai d'ici avant la fin du jour. Laiſſez-moi voir Philaïde pour la derniere fois, & entendre de ſa bouche un éternel adieu.

ELISINDE.

Votre foibleſſe ne détruira-t elle point un ſi noble projet ? Etes-vous aſſez fort pour ſoutenir cet adieu ? Je vous défendis tantôt de la voir encore, je craignois votre douleur. Elle ſait que Médon eſt vivant, elle pleure, mais elle ne ſauroit réſiſter au deſtin. Elle eſt maintenant promiſe à Codrus. Je l'attends ici... Vous pleurez ! Soyez mon fils. Je la vois déjà qui s'approche. Fuyez ſi la force vous manque. C'eſt le moment où il faut déployer toute votre fermeté.

MÉDON.

Ma douleur eſt trop grande pour que je puiſſe pleurer maintenant. O vertu ! raffermis mon cœur contre cet aſpect ! O patrie ! pardonne à ce reſte de foibleſſe ! pardonne à l'impétuoſité du ſang qui coule dans mes veines : pardonne aux vœux indiſ-

crets que forment mes tranquilles soupirs! empêche au moins qu'une larme de foiblesse ne mouille ma paupiere, tandis que mon cœur essuie un combat si violent. Hélas! j'affligerois Philaïde par ma douleur même. Je ne suis point assez foible pour aimer en elle mon propre bonheur. Le sien faisoit l'objet de tous mes vœux. Je n'estime pas ma vie, mais la sienne m'est inestimable.

ELISINDE.

Je me sens touchée par ce noble courage. Je partage votre tourment, & je pleure à la fois de douleur & de joie.

SCENE II.

PHILAIDE, ELISINDE, MÉDON.

PHILAÏDE.

CHER Médon! est-ce vous que je vois? Un sort propice ramene-t-il le héros que mon cœur ne cesse d'aimer? Moment fortuné, quoique mêlé d'amertume! Nul

revers n'a pu arracher votre image de mon ame. Le monde m'a paru triſte, parce que je ne vous y croyois plus. Vous vivez ! Une ſimple erreur me fit pleurer votre mort ! Ce n'eſt que depuis ce moment que je vois reluire le ſoleil, & fleurir le printemps. Médon ſeul l'orne & l'embellit. Combien, (*à Eliſinde*) vous le ſavez, combien n'ai-je pas ſouffert ? Eliſinde même a combattu en vain mon déſeſpoir. (*à Eliſinde*) Le lui avez-vous dit, Madame ? (*à Médon*) Mais quoi ? Vous ne parlez point ? Vous pleurez ? Une ſombre douleur change vos traits ? Juſtes Dieux ! Hélas, il frémit ! Il craint de me recevoir, & les larmes coulent malgré lui de ſes yeux !

MÉDON.

Quel bonheur pour moi de vous voir encore une fois ! Vous m'aimez ; il ſuffit, je vais avec joie à la mort. L'arrêt du Ciel ordonne de nous ſéparer encore ; les cœurs magnanimes ſont deſtinés à ſouffrir ici-bas. Le plus grand

bonheur des humains eſt d'être vertueux, & cependant ce bonheur devient ſouvent la ſource de nos tourmens. Alcide, Philoctete, & Théſée même étoient toujours errans, infortunés, enveloppés de dangers. Mais, au lieu d'un bonheur médiocre ſur la terre, la récompenſe de la vraie vertu les attendoit déjà dans l'Olympe. Nous auſſi nous ſommes deſtinés à marcher dans la même carriere, & à donner de l'éclat à la vertu par notre amour infortuné. Je vous reverrai, Philaïde, dans un meilleur monde. Puiſſe votre grandeur d'ame vous aider à ſouffrir ces adieux. Je ſuis mon devoir : vous ne me reverrez jamais. Une terre étrangere va couvrir les cendres de Médon. Vous êtes maintenant à Codrus, & il eſt digne de vous. Mais quand le deſtin vous déclare ſon épouſe, quand la pompe de la couronne ornera ce beau front, quand l'éclat qui ſéduit ſi ſouvent les Princes, vous environnera, quand dans un tumulte éblouiſſant vous ſerez livrée au plaiſir :

n'oubliez pas au moins que Médon vous aima. Dites, oui, Médon m'aima plus que ſa vie : il m'a ſacrifiée à la patrie & à ſon devoir ; nul mortel ne reſpire, dont l'amour & les peines ſoient égales à celles qu'il reſſentit ; que la terre te couvre doucement ! repoſe en paix, infortuné ! pour prix de ta fidélité, reçois encore cette larme que je conſacre à la douleur.

PHILAÏDE.

Seigneur, que dites-vous ? Etes-vous auſſi barbare que le ſort ? Voulez-vous, & pouvez-vous me fuir ? Cruel ! rappellez-vous le temps paſſé. Songez au bonheur dont nous jouiſſions alors, à ce que vous m'avez juré. Vous vivez donc, hélas ! & vous êtes perdu pour moi ! Vous n'êtes plus à Philaïde, & je vis encore ! Vous m'aimez, ſi je dois vous en croire, & vous m'abandonnez ! Si votre tendreſſe eſt ſincere, rien ne ſera plus capable de nous ſéparer, & celle qui ne vivoit que pour Médon, pourra mourir avec lui.

MÉDON.

Moi, je resterois ! je vous verrois dans d'autres bras ! Pourrois-je modérer ma jalouse ardeur ? Non, il ne me reste d'autre parti que de m'éloigner. Quand le Ciel nous sépare, vous apprendrez à me connoître. La vertu, l'honneur & le devoir l'emportent aujourd'hui sur vous & sur mon amour, mais la vie est beaucoup moins chere que vous. C'est la vertu qui m'ordonne de fuir.

PHILAÏDE.

Et c'est elle qui m'ordonne de mourir. Je ne puis obtenir la pitié & le secours des Dieux. Vous me fuyez, Médon, vous ! Rien ne me reste. Sort barbare ! ta colere est-elle enfin épuisée ? Ravis encore au monde, qui m'est odieux, cette ame depuis long-temps lasse d'y gémir. Tu triomphes... (*Elle tombe dans les bras d'Elisinde*)

MÉDON (*se jettant à ses pieds*)

Philaïde !

ELISINDE.

Triſte tendreſſe, que vous coûtez de tourmens ! Mon fils, montrez de la fermeté !

MÉDON.

Elle pleure, & je dois montrer de la fermeté ! Non, je ne puis réſiſter plus long-temps à la douleur ! (*à Philaïde*) Vous me verrez mourir ici à vos pieds. Retenez ſeulement vos larmes. Votre douleur triomphe de mon courage. Je racheterois volontiers vos pleurs de mon ſang. O déſeſpoir ! O tendreſſe !

PHILAÏDE.

Je dois donc vous perdre, Médon ? Nos tourmens ne ſauroient donc fléchir le Ciel ? (*elle releve Médon*)

ELISINDE.

Couple infortuné ! que le ſort ſemble avoir choiſi pour ſurmonter courageuſement les plus violentes douleurs de l'amour, puiſſent vos ames ne point ſuccomber ſous le poids du malheur ! Triomphez de vous-mêmes pour vaincre la colere des Dieux. Levez-vous,

mon fils ; votre douleur & votre amour ſerviront encore à donner à la poſtérité un exemple de grandeur d'ame. Et vous que le ſort a choiſie pour monter ſur le thrône, ne vivez, en régnant, que pour aſſiſter la vertu. Songez que vous y fûtes deſtinée : ce ſera votre plus grande conſolation. Etouffez ces mouvemens qui vous ôtent le courage. Ne prolongez point ces triſtes momens d'un éternel adieu. Vos délais augmentent vos douleurs. Je vous regarde avec fermeté, mais je ſouffre plus que vous. Verſer des larmes eſt un ſoulagement, mais je me le refuſe.

PHILAÏDE.

A combien de tourmens mon cœur étoit-il donc deſtiné !

MÉDON.

Le ſort devoit-il ſéparer deux cœurs comme les nôtres ?

PHILAÏDE.

Je ne vous verrois plus ?

MÉDON.

Je vous perds pour toujours ? Mais

une prompte mort me délivrera des maux que j'endure.

PHILAÏDE.

Et moi... ſi ma douleur ne peut terminer plutôt mes jours, je vous promets de ne pas vous ſurvivre.

ELISINDE.

Il eſt temps de vous ſéparer. Codrus va ſe rendre en ces lieux. Phorbas en ce moment lui annonce le décret des Dieux. Je l'ai vu arriver. Les tourmens de vos cœurs augmentent par vos pleurs, & les irritent.

PHILAÏDE.

Cruelle! n'abrégez point ces inſtans fugitifs!

ELISINDE.

Ce n'eſt pas moi qui lui ordonne de partir. C'eſt le ſort & la vertu qui lui diſent, il eſt temps de vous dire un éternel adieu.

MÉDON.

Je ſuis ma dſtinée. Je friſſonne! Quelle nuit couvre mes regards d'un voile épais?

Un froid mortel glace tout mon ſang dans mes veines.

ELISINDE.

Dieux immortels ! fortifiez-le dans ſes douleurs. Mon courage s'échappe ; mon cœur ſe laſſe de ſa fermeté.

MÉDON.

O vous, tout mon bonheur, ô bonheur que je perds ! Ma chere Philaïde, (*il lui baiſe la main*) vivez, ſoyez heureuſe à jamais !

PHILAÏDE.

Oh Médon ! Oh deſtin !

MÉDON.

Hélas ! pourquoi votre Médon ſurvit-il à ce tendre regard !

ELISINDE (*embraſſant Médon*)

Mon fils, adieu ! Reçois ces dernieres marques de ma tendreſſe maternelle & de ma profonde douleur. Si tu veux reſſembler aux héros, apprends de Théſée à dompter les tyrans : c'eſt de moi que tu appris l'art de ſe vaincre ſoi-même. Songe à moi, perſévere, & que ta vie glo-

rieuſe ſerve au monde d'exemple du vrai héroïſme. Après avoir triomphé de chaque paſſion, cours à la victoire, ſois guerrier, ſois plus, ſois vertueux ! Dieux, ſecondez ſes efforts, conduiſez ſa jeuneſſe. Diminuez ſes maux, il les ſouffre par la magnanimité ; & quand même vous n'accorderiez pas à ſon nom la gloire de paſſer à la poſtérité, rendez-l'en du moins digne. C'eſt l'objet de mes vœux. Puiſſe la tranquille vertu être l'objet des ſiens. Mon fils, n'oubliez pas dans l'éloignement l'amour d'Eliſinde... Adieu, rien ne peut te retenir. Le temps eſt déjà paſſé.

MÉDON.

Princeſſe, adieu pour jamais.

PHILAÏDE.

Je meurs.

ELISINDE.

Fuyez, mon fils !

MÉDON.

Je fuis, mais daignez écouter ma dernière priere. Secourez Philaïde, calmez ſon

déſeſpoir ! Partons enfin. Celui là peut braver tous les malheurs, qui n'a plus rien à ſouhaiter qu'une mort glorieuſe.

(*Il ſort*)

SCENE III.

ELISINDE, PHILAIDE.

ELISINDE.

C'EN eſt fait !.. Il fuit ! Oh que ne puis-je pleurer dans la ſolitude !.. Qu'il eſt difficile, qu'il en coûte d'amertumes pour paroître intrépide aux autres, tandis que notre cœur ſuccombe à la douleur ! (*à Philaïde*) Montrez de la fermeté ! Médon s'eſt éloigné, la vertu a triomphé, elle doit remporter encore une plus belle victoire ſur vous dans le temple...

PHILAÏDE (*ſe réveillant tout-à-coup, & courant vers la couliſſe par laquelle Médon eſt ſorti*)

Eſt-il ſorti ?.. O Médon ! vois-moi mourir. Cruel, reviens ſur tes pas !

(*à*

(*à Eliſinde qui l'arrête*) Laiſſez-moi, Madame... Il eſt déja loin! Vous me retenez encore & ne pleurez pas ce fils! Cœur dur & barbare!... Je cours au temple. Là, vous me verrez à côté de Codrus. Mais au même inſtant un poignard me délivrera des tourmens de la vie, des douleurs de mon amour & de vos regards.

ELISINDE.

Que vous me touchez! Hélas! je ſouffre doublement en vous voyant ſouffrir!.. On ne triomphe pas du ſort par les larmes, mais par la vertu. Je ne pleure point...

PHILAÏDE.

Votre œil me fait voir le contraire, & c'eſt en pleurant que vous me dites, je ne pleure point. Pourquoi, lorſque la douleur s'eſt emparée ſi fortement de votre ame...

ELISINDE.

O Ciel! reprenez vos ſens! Je vois venir le Roi...

SCENE IV.

CODRUS, NILÉUS, ELISINDE, PHILAIDE.

CODRUS. (*à Philaïde*)

PRINCESSE, ce jour étoit deſtiné à me rendre heureux ; déjà les flambeaux de l'hymen éclairent le temple ; déjà on entend retentir les chants d'allégreſſe : cependant, oſerois-je le dire, hélas ! le Ciel paroît être contraire à mes vœux. De noirs preſſentimens rempliſſent mon cœur. Je ſens des douleurs inconnues, & je crains pour Athènes. Une triſteſſe même augmente mes ſoucis. Je vois encore à regret ſur votre front la douleur & le chagrin. Peut-être l'obſcurité de l'avenir ſe dévoilera-t-elle en peu de jours, peut-être même aujourd'hui. Mais ſongez, Madame, au tourment que ſouffre mon amour, en différant d'un jour la fête de l'hymen.

PHILAÏDE.

Également agitée de craintes & de funeſtes préſages, mon cœur, depuis long-temps, ne ſent qu'épouvante & amertume. Je vois, Seigneur, que des douleurs ſecretes & des ſoucis cuiſans vous occupent. Je ſors pour réfléchir dans la ſolitude à mes maux.

(Elle ſort avec Eliſinde)

SCENE V.

CODRUS, NILÉUS.

NILÉUS.

SEIGNEUR! & c'eſt vous-même qui dites, ſerrez les nœuds de l'hymen... Quel malheur eſt-ce donc qui vous menace ainſi que la patrie? Le rapport de Phorbas vous effrayeroit-il? Seroit-ce le décret des Dieux qui cauſe vos ſoucis?

CODRUS.

Ne crains rien, Niléus, Athènes va

triompher. L'arrêt du Ciel le promet ; & vous n'avez rien à redouter. Mais je dois me taire encore ſur le reſte de ſa volonté ; peut-être la verrez-vous accomplie en ce jour. Je commence déjà à comprendre le ſens de mon funeſte ſonge, mais mon œil ne peut pénétrer encore à travers la nuit du deſtin. J'ignore pourquoi... Cependant, je ſuis ſatisfait, j'en ſais aſſez, & mon cœur a déjà tout décidé. Le ſalut d'Athènes eſt entre mes mains. Tel eſt l'arrêt des Dieux.

NILÉUS.

Si notre bonheur dépend de vous, Seigneur, nous n'avons plus rien à craindre. Mais, au lieu d'une joie ſereine, votre cœur me paroît rempli de la plus ſombre douleur. Encore un coup, pourquoi différez-vous l'heureux moment?

CODRUS.

Je ne ſouffre point, ami, je rends grâce au deſtin. Quoique foible en apparence, quoique je ſemble ſouffrir, mon ame eſt libre, & je ſens la tranquille ſatisfaction

par laquelle les vertus élevent un grand cœur... Mais, pourquoi Artandre n'eſt-il pas dans Athènes ? Je devois le voir aujourd'hui dans ces lieux. Que le peuple ſoit prêt à le recevoir. Je m'empreſſe, en attendant, à aller au temple de Pallas. Peut-être trouverai-je le repos aux pieds de ſes autels. La Providence a environné la carriere de notre vie d'un épais nuage & de ténebres ſacrées. Semblables à ceux qui ſont privés de la lumiere, nous errons, mais un pouvoir inconnu gouverne tous nos pas. Après avoir paſſé nos années dans un ſonge continuel, le temps nous ramene vers nos aïeux. Nous ſommes ce qu'ils étoient, & nous deviendrons ce qu'ils ſont. Une mémoire glorieuſe eſt tout ce qui reſte de nous. Pour elle, le ſage ſe rend maître du ſort. La vertu ſeule peut, à travers de ces ténebres, nous conduire par des chemins ſûrs à l'immortalité.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CODRUS, NILÉUS.

CODRUS.

Quoi ! Médon eſt parti ſoudainement & en ſecret d'Athènes ? Tout conſterné il s'eſt enfui d'ici ? Tes yeux l'ont vu, dis-tu ?

NILÉUS.

Oui, Seigneur, je l'ai vu ſortir de ce palais. Le déſeſpoir étoit peint ſur ſon front. Il a paſſé par la porte voiſine, & a tourné ſouvent ſes triſtes regards vers le palais & vers Athènes.

CODRUS.

Il s'eſt éloigné ſans me découvrir ſon

chagrin ! Pourquoi Médon veut-il se dérobet à ma vue ? Pourquoi mon ami me fuit-il, tandis que chacun de mes sujets peut s'attendre à mon secours, ou du moins à ma pitié ?

NILÉUS.

Seigneur, je vois Philaïde qui s'avance de loin.

CODRUS.

Elle s'avance d'un air rêveur. Le désespoir semble conduire ses pas. Il me paroît qu'elle pleure, & parle tout bas. Enfoncée dans une profonde méditation elle ne nous apperçoit pas encore.

SCENE II.

CODRUS, NILÉUS, PHILAIDE.

PHILAÏDE (*dans une profonde rêverie*).

C'EST ici, oui, c'est ici que je l'ai vu pour la derniere fois. O Médon !..... Seigneur, pardonnez... (*elle voit Codrus, s'effraye, & veut sortir*)

CODRUS.

Quoi, Madame, vous vous preſſez de ſortir en me voyant ! Quelle douleur vous agite ? Pourquoi votre cœur trop timide me la cache-t-il ? Ne puis-je donc obtenir votre confiance ? Et pourquoi cherchez-vous à m'éviter ? C'eſt votre meilleur ami qui vous parle en ce moment. Ce qu'on dit à Codrus, n'eſt jamais ſu du Roi. Je ne vous parle point le langage des amans. Je ne prétends point exciter votre compaſſion par de tendres plaintes. Mais donnez votre confiance à votre ami. Quand même vous ne m'aimeriez pas, j'exige de vous cette marque d'amitié. Une douleur ſecrete vous tourmente, ainſi qu'Eliſinde ; je ne puis en pénétrer la cauſe, mais vous pouvez m'en faire l'aveu ſans nulle crainte.... Et Médon, Médon conduit par ſon déſeſpoir, s'enfuit d'Athènes ?

PHILAIDE.

Seigneur, Médon parti... Pardonnez, hélas ! oſerois-je le découvrir ?

CODRUS.

Vous pleurez, c'eſt en vain que vous voulez cacher vos larmes. Continuez!

PHILAÏDE.

Pardonnez, Seigneur, ſi mon aveu vous afflige. Pardonnez, vous le voulez ainſi. Il s'eſt éloigné... parce qu'il m'aime. (*elle ſe jette aux pieds de Codrus*) Pardonnez & accuſez-en le deſtin qui gouverne tout! Je vous l'aurois découvert depuis long-temps, ſi la crainte ne m'eût arrêtée. L'amour nous avoit unis dès notre premiere aurore; notre ſort, notre innocence & notre tendreſſe furent nos liens.

CODRUS.

Vous l'aimez? Il vous adore? Pourquoi m'en faites-vous myſtere? Pourquoi me permîtes-vous de me tromper ſi ſouvent moi-même? Princeſſe, levez-vous, croyez que votre douleur me touche. Je veux vous voir heureuſe, & Codrus ne force point de cœurs. Mais

continuez, quel motif fait partir le jeune Médon ?

PHILAÏDE.

Il s'éloigne pour ne pas me priver du thrône, pour ne pas ravir Philaïde à Codrus. C'eſt par magnanimité qu'il ſe précipite volontairement dans le malheur. Son déſeſpoir l'emporte, il va chercher la mort. Pardonnez, Seigneur... mes larmes s'échappent malgré mes efforts. Il eſt éloigné, ſon amour ne ſauroit troubler votre repos. Je ne le verrai plus.... Mon cœur vous reſpecte. Si je ne ſens point un retour de tendreſſe, Seigneur, daignez me plaindre : mon malheur le veut ainſi... Le choix des ſentimens ne dépend pas de nos cœurs, & un pouvoir inconnu les force tous à aimer. La ſageſſe peut dompter l'amour ; mais elle n'en ſauroit triompher entièrement. Celui-ci au contraire peut vaincre tout, hors la gloire & le devoir. Par les conſeils d'Eliſinde... le fidele Médon s'éloigne pour céder à ſon Roi...

CODRUS (*à Niléus*)

Va, cherche à l'atteindre ! Fais courir les gardes après lui ! Qu'on tâche de le ramener. (*Niléus sort*) Je puis le voir heureux ; je rends grâces au Ciel qui m'accorde encore le pouvoir de récompenser la vertu. Elisinde même ne veut pas favoriser l'amour de Médon ! Ce fidele ami, dans l'ardeur de la jeunesse, fuit, & m'abandonne ce qu'il aime ! Ah ! si un sujet me montre un pareil exemple, que ne doit pas faire un Roi ? Comment pourrai-je le récompenser dignement ? Un homme vertueux s'éleve au-dessus des Rois. Je le sens, une noble émulation s'empare de mon cœur. Egalons au moins Médon en générosité.

SCENE III.

PHILAIDE, CODRUS, ELISINDE.

CODRUS (*à Elisinde*)

PRINCESSE, approchez ; j'ai sujet de me plaindre. Vous ordonnez à Médon de s'éloigner, sans m'en avertir? Dans les belles ames, la vertu va quelquefois trop loin ; en voulant s'élever au sublime, elle devient sévérité. Rien ne pouvoit blesser ce cœur plus sensiblement. Un bonheur qui cause le tourment d'autrui ne pourra jamais me charmer. Par moi, aucun sujet ne sera malheureux. Et quel sujet encore ? Votre fils ! Son chagrin n'a-t-il pu toucher votre cœur ? Il m'auroit attendri. Heureusement que le Ciel me l'a fait savoir à temps ; je l'en bénis, & votre fils revient aujourd'hui. (*à Philaïde*) Soyez, Madame, la récompense de la vertu Que l'amour fasse votre bonheur !

ELISINDE.

La magnanimité peut-elle s'élever plus haut chez les mortels ?

PHILAÏDE.

L'étonnement... la reconnoiſſance... m'empêchent de parler. (*elle veut ſe jetter à ſes pieds, il l'en empêche*) Se peut-il, Seigneur ? Mon Roi, l'image parfaite des Dieux ! Mon cœur n'a pas la force de ſoutenir les ſentimens qui l'animent... Je perds l'uſage de la parole... Non... Pourquoi ne puis-je, ainſi que Médon, donner ma vie pour mon Roi ? Pourquoi ma main eſt-elle trop foible pour le ſeconder ? J'irois, pour le ſauver, courageuſement à la mort. L'excès de la joie, la ſurpriſe m'abat. Seigneur, vous nous rendez en même-temps la vie à tous deux.

ELISINDE.

Et moi, ce que j'entends ne ſauroit me ſurprendre. L'action la plus héroïque eſt digne de mon Roi. Codrus ſeul en étoit capable. C'eſt le plaiſir des Dieux

de faire le bonheur des mortels : ils n'accordent ce plaisir qu'à ces Rois si rares qui, pour se rendre égaux aux Immortels, rendent leurs sujets heureux par leur humanité, & qui, étant grands par eux-mêmes, envisagent avec dédain la vanité des couronnes.

CODRUS.

Soyez heureux, soyez contens, & rendez grâces aux Dieux. C'est la récompense que je demande & le bonheur où j'aspire.

SCENE IV.

ELISINDE, PHILAIDE, CODRUS, NILÉUS.

NILÉUS.

J'AI fais suivre Médon par divers chemins. Mais, Seigneur, mes yeux ont déjà vu Artandre dans Athènes, qui, en signant le traité, s'est proposé de vous voir; il

s'avance vers le palais, & ſon cortege eſt grand.

ELISINDE.

Venez, Philaïde, venez implorer avec moi le Ciel, qu'il daigne maintenant affermir la paix.

SCENE V.

CODRUS, NILÉUS.

NILÉUS.

De quel noble courage, Seigneur, donnez-vous ici les marques ? Quoi, vous perdez volontairement tout ce que vous aimiez ?

CODRUS.

La raiſon ſoumet quelquefois les grandes ames : mais les louanges mêmes qui ſont leur récompenſe, ne ſervent ſouvent qu'à renouveller les douleurs. Ne me rappelle ni pertes, ni chagrins, & ne trouble plus la tranquillité de mon cœur par des éloges. Je rends grâces aux Dieux

qui, au dernier période de ma vie, m'ont encore procuré l'occasion de faire du bien. Mais Artandre va venir. Suis-moi, Niléus, allons à sa rencontre.

NILÉUS.

Pardonnez, le voici déjà qui s'avance.

SCENE VI.

CODRUS, NILÉUS, ARTANDRE, LICAS, *Suite de Doriens.*

ARTANDRE.

Je bénis mon destin, qui accorde à mes désirs la satisfaction de revoir Codrus, en qualité d'ami, dans Athènes. Depuis votre derniere victoire, c'étoit l'objet de tous nos vœux, & ce grand jour va certainement terminer la guerre.

CODRUS.

Si la valeur d'Artandre, lassée par de si longues querelles, nous donne des témoignages d'amitié, nous verrons fleurir une paix éternelle. Les citoyens d'A-

thènes pourront déſormais recevoir avec joie les Doriens comme amis dans leurs murs. Le berger peut maintenant mener paître ſes troupeaux en ſûreté dans les champs ; aucun bruit guerrier ne troublera plus ſes tranquilles plaiſirs. Nos bois & nos vallons ne retentiront plus de lugubres gémiſſemens, & l'Iliſſe ne coulera plus enſanglanté à travers nos champs.

ARTANDRE.

Ce ſt de la paix que je ſouhaiterois encore vous entretenir tout ſeul.

CODRUS.

Niléus, laiſſe-nous.

ARTANDRE (*bas à Licas*)

Hâtez-vous, amis, d'éclater ! notre deſſein réuſſit juſqu'ici. Prenez bien garde à tout. (*haut*) Sors, Licas. (*Niléus, Licas & la ſuite ſortent.*)

CODRUS.

Nous ſommes ſeuls.

ARTANDRE.

Je rends grâces aux Dieux, qui me

permettent maintenant de voir Codrus seul sous les doux auspices de l'amitié. Le sort de la guerre, vous le savez, Seigneur, qui dernièrement nous abandonna, s'est déclaré pour Athènes; mais si la guerre continue, ce bonheur peut encore changer. L'issue de la guerre est dans les mains d'un aveugle destin; & maintenant que la paix est arrêtée entre nous, il y va de l'intérêt d'Athènes de la confirmer au plutôt. Je n'exige plus qu'une légere faveur, que mon peuple désire, & qu'il vous damande par ma bouche avant de conclure le traité. Vous pouvez l'accorder. C'est beaucoup pour les Doriens, & peu pour Athènes. Il est infiniment plus facile de répandre le sang que j'exige, que de se résoudre à la guerre, & au meurtre. Je sais que Codrus ne sauroit nous le refuser. Car qu'importe un sujet, quand il s'agit du salut public? Qu'importe une femme timide, quand elle perd pour son Roi une vie, qui n'est d'aucun prix pour l'Etat?

CODRUS.

Que dites-vous, Seigneur ?.. Quel eſt ce ſang ? Je conſens à vos déſirs, ſi le Dorien n'exige que le mien. Je le répandrai volontiers, pour procurer la paix à Athènes ; mais nul de mes ſujets ne mourra pour l'amour de moi. Le Ciel me les a confiés, non pour verſer leur ſang impunément, non pour les faire ſervir, par la violence & l'eſclavage, à mon orgueil ; non, mais il me donna à mes ſujets pour être leur protecteur. Ne croyez pas que la vengeance céleſte reſte toujours ſuſpendue : elle redemande aux Princes le ſang des citoyens, aucun mortel n'eſt vil aux yeux du Ciel. Pour lui, le ſujet eſt égal à ſon Roi. Artandre ! ſa juſtice diſpenſe à chacun ce qu'il a mérité. Les tyrans reſſentent ſes châtimens & tremblent ſur le thrône.

ARTANDRE.

Mon peuple veut ſon ſang. Il faut qu'Athènes ſe déclare.

CODRUS.

Dis-moi donc, quel ſang ſa fureur prétend elle répandre ? S'il eſt coupable, je le ferai verſer. Je le fais à regret, j'aimerois à pardonner. Mais quand la nature & le devoir défendent de l'abſoudre, la clémence même devient alors un crime. Si la juſtice veut la mort du coupable, celui qui le laiſſe impuni ſe rend lui-même digne de ſon châtiment. C'eſt ainſi que Jupiter ne nous punit jamais que par un mouvement de haine & de colere, & qu'il ne prend que tard en main ſes foudres vengereſſes.

ARTANDRE.

Vous ſavez que le ſang de Théſée, déjà du vivant de Thimocte, s'eſt efforcé de nuire au peuple Dorien. Le reſte de ce ſang vit encore aujourd'hui dans Athènes. Mon peuple le demande. Voulez-vous que le ſalut d'Athènes dépende de nouveau d'une guerre incertaine, tandis que vous voyez ce moyen pour l'en délivrer d'abord ? Donnez-moi, donnez

à mon peuple ce sang odieux ; la paix sera durable à ce prix. Si votre sensibilité répugne à voir couler le sang, abandonnez-le moi, je me sens plus de courage. Je vous épargnerai la peine de le répandre. Jupiter ne lancera pas d'abord du haut des cieux sur moi ses carreaux. Tranquille dans l'Olympe, il est éloigné de nous. Les vils humains sont pour moi sur la terre. Je suis leur Jupiter. Vous pouvez maintenant vous déterminer. Si vous prétendez les sauver, je romps le traité. Ne vous confiez pas trop sur votre derniere victoire : suivez mes conseils. Vous vous taisez ! Que choisissez-vous ?

CODRUS.

La guerre. Codrus n'achete point la paix par la honte & la cruauté. Non, les combats décideront de notre salut mutuel. Je verserai volontiers mon sang dans une guerre aussi juste. Pour exercer le meurtre & la tyrannie, Codrus n'a point de courage ; il ne veut point ac-

quérir de gloire par la férocité, mais il a assez de fermeté pour mourir pour son peuple. Quiconque ne respecte pas les Immortels, n'aime jamais sa patrie. Le sort de la guerre ne dépend point d'un aveugle destin; les Dieux le conduisent du haut de l'Empirée, & ils ont coutume d'assister la vertu. Craignez-les, Artandre!.. Vous m'avez entendu, vous savez ma résolution. Que la paix soit rompue! Allez signaler votre courage! Marchez dans la carriere de l'honneur! Mourez pour votre patrie, je mourrai pour la mienne.

ARTANDRE.

Quoi, tu choisis la guerre! Suspends ta fureur impuissante! Fais taire ton orgueil, & je te pardonne. L'obéissance seule pourra sauver ta vie. Tu m'accableras en vain de reproches & nommeras ma prudence du nom d'infidélité. Mais dis ce que tu voudras; c'est le privilege de la foiblesse. Je puis, quand je le vou-

drai, voir à mes pieds la tête du fier Codrus. Je n'ai qu'à dire un mot.

CODRUS.

Tu prétends être un Roi, & tu menaces de violer la foi donnée !.. Mais, quel bruit affreux, quels cris aigus frappent mon oreille ! (*on entend le bruit des armes*)

ARTANDRE (*tirant l'épée*)

Je triomphe ! Gardes !

CODRUS (*tirant l'épée*)

Comment ! Arrêtez !

SCENE VII.

ARTANDRE, CODRUS, NILÉUS, LICAS, CLÉANTE, SUITE DE DORIENS, *(tous l'épée à la main)*

NILÉUS *(qui se défend contre Licas & la garde)*

TRAHISON! Mon Roi, songez à vous sauver! *(on le désarme)*

CODRUS.

Tyran! *(Cléante lui arrête le bras, & on le désarme)*

ARTANDRE.

C'est en vain. Fier ennemi, tu peux attendre la fin de ta vie! Tout est-il fait, Cléante? Suis-je maître d'Athènes?

CLÉANTE.

On combat encore, mais presque tout succombe. Ta troupe courageuse, qui dès le commencement est arrivée avec moi, a pris promptement possession des portes,

portes ; & a frayé par-là le chemin au reſte de l'armée qui étoit toute prête. L'ennemi ſurpris ne fait qu'une foible réſiſtance.

ARTANDRE (*à Codrus*)

Que devient maintenant ton orgueil ? Pourquoi les Dieux ne ſe préſentent-ils point ? D'où vient qu'on n'entend pas gronder le tonnerre pour ſauver Athènes?.. Qu'on leur donne des fers.... Artandre triomphe par ſa ruſe. Oublie ce que tu étois, & ne ſonge qu'à ce que tu es maintenant. (*On enchaîne Codrus & Nileus*)

CODRUS.

Quoique chargé de fers, je ſuis encore Roi... Je me trouve vaincu par ton lâche artifice, mais c'eſt à ta honte. Je reſte ce que je fus, même ſans ſceptre & ſans couronne, tandis que tu n'es qu'eſclave ſur un thrône profané.

ARTANDRE.

Téméraire ! ne crains-tu pas ce que tu as mérité ? Réfléchis aux ſuites d'un

discours audacieux. Méconnois-tu ton sort? Athènes est sous mon joug, & tu n'es plus son Roi.

CODRUS.

Mais je suis encore Codrus.

ARTANDRE.

Il faut permettre à la foiblesse une audace inutile.

CODRUS.

Tu peux me ravir la vie, mais non pas ma vertu.

ARTANDRE (*aux Gardes*)

Veillez sur lui. (*à Cléanté & Licas*) Venez, amis, & montrez votre valeur. Répandez courageusement avec moi le sang des mutinés. Nous triomphons; c'est ainsi qu'il faut séduire les esprits foibles, les enfans par les yeux, & les hommes par les sermens. Suivez-moi, & montrez à mes côtés la colere qui vous anime. De tout ce qui s'oppose à moi, rien ne vivra dans Athènes. Des torrens de sang feront déborder l'Ilisse, & ses

ondes enſanglantées porteront à la mer la nouvelle de notre victoire.

(Il ſort avec Cléante & Licas)

SCENE VIII.

CODRUS, NILÉUS, GARDES.

CODRUS.

NILÉUS, le ſort qui me met dans les fers n'a point encore ému ce cœur tranquille. Mais ſi je dois voir mon Athènes vaincue, moi-même dans l'impuiſſance de la ſauver, & toi chargé de chaînes, mon cœur ſenſible laiſſe alors un libre cours à ſa douleur, & la grandeur d'ame n'arrête point les larmes de l'humanité. Etre témoin de la douleur de mes ſujets, des maux de mes amis; avoir perdu la liberté de les ſecourir; voilà ce qui effraye mon courage, c'eſt-là un véritable tourment. Etre ferme à l'aſpect d'un pareil malheur ne ſeroit que montrer un cœur in-

ſenſible. Que les Dieux puniſſent un Roi qui peut voir ou entendre les ſoupirs, les ſouffrances & les prieres de ſes ſujets, ſans en être touché ! Ne déſeſpere pas cependant, Niléus ; prends courage ! Athènes va être délivrée par le ſang d'un ſeul humain. Le Ciel lui-même le promet. Le ſort va changer. Il enverra du ſecours lorſque tout autre eſpoir nous manquera. Raſſure-toi, Niléus, & fais des vœux au Ciel. Pardonne à ton ami, qui ne peut te protéger. Adieu ! embraſſe-moi. Si rien ne peut te ſauver, meurs comme l'ami de Codrus, & apprends de moi à mourir.

NILÉUS.

Vivez, mon Roi, vivez ! Nul danger ne m'effraye. Vous fortifiez mon foible cœur, & je vais ſans effroi à la mort. Si telle eſt la volonté du Ciel, il peut nous ſauver encore. L'infortune ne ſauroit m'abattre ; mais lorſque je vois mes

chaînes, je ſens mon ame ſuccomber, & mon courage vaincu.

CODRUS.

Je ne ſens point ces chaînes, & mon cœur eſt libre; il ſuffit... je ne ſuis pas vaincu. Le bras eſt enchaîné, l'eſprit n'a point de lien. Adieu. J'ai vu le terme de tous mes maux. Nous jouirons bientôt, Athènes & moi, d'un retour de repos. Le Ciel eſt juſte, il récompenſe la vertu. Elle gît, il eſt vrai, quelquefois dans la pouſſiere, tandis que le vice eſt ſur le thrône; mais la vengeance céleſte attend enfin celui-ci. Elle ſuſpend quelque temps ſes châtimens, elle retient ſes coups, mais elle ne ſommeille pas toujours. Artandre eſt vainqueur en ce moment; cependant tu l'as vu inquiet, interdit, confondu. Crois-tu qu'il ſoit heureux & moins infortuné? Il tremble ſur le thrône, & je ſuis libre dans les fers. L'inquiétude habite dans ſon cœur & la paix dans le mien. O Dieux! c'eſt

vous que j'implore, protégez Philaïde ! que votre colere ne tombe que sur moi ! puniſſez la fureur des tyrans ; vengez-moi & vengez Athènes !

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELISINDE, PHILAIDE.

ELISINDE.

VENEZ, il n'eſt plus temps maintenant d'implorer le Ciel ! allons courageuſement au-devant du trépas. L'intrépidité inſpire ſouvent le reſpect aux barbares mêmes. Si tout autre ſecours nous manque, la mort pourra nous délivrer. Nous ſommes entourées. J'ai vu des troupes ſanglantes de ſoldats effrénés, ſemblables à des tigres furieux, courir dans toutes les rues. Où ſommes-nous réduites ! aucun Dieu ne nous pro-

tege. Dans ce palais même tout eſt environné de gardes. J'ai vu le peuple d'Athènes... la poſtérité le croira-t-elle?.. plier le genou devant ces mêmes Barbares qui nous raviſſent la liberté. Nul chef ne conduit les nôtres, l'épée tombe de leurs mains ; la moindre partie fait encore une foible réſiſtance. Athènes ! Athènes eſt détruite... Puis-je ſurvivre? Soumettrai-je ma liberté aux chaînes de l'eſclavage? Non, je mourrai libre... Voyez ce fer ! il ſert de bouclier à notre gloire, il finit nos tourmens. (*elle tire un poignard*) Si l'audace de notre ennemi ne redoute point la colere des Dieux, un courageux effort nous délivrera l'une après l'autre.

PHILAÏDE.

Oui, faites ce généreux effort ſans différer. Tâchons de nous ſouſtraire à la fureur, avant qu'on nous en raviſſe le pouvoir. O Médon, reçois mes adieux !.. Les derniers momens de ma vie ſont encore à toi... Dieux, ne le ramenez point. Nos douleurs lui ſont encore in-

connues. Qu'il vive & qu'il me venge, ainſi que la patrie ! Je ne crains point ma mort, mais je tremble pour les chagrins de Médon ; après mon trépas, je vivrai encore dans ſon cœur. Ah ! ſi quelque jour la victoire le couronne, & qu'au milieu des chants de triomphe il paſſe près du tombeau de Philaïde, je le vois qui s'arrête, touché par un tendre ſouvenir, & qui donne encore une larme à ma mort. C'eſt-là tout ce que je déſire... Et vous, compagne de mes malheurs, vivez, embraſſez-moi, & frappez maintenant.

ELISINDE.

Il n'eſt pas temps encore de mourir... Attendez votre ſort. C'eſt un dernier remede qui reſte toujours à la vertu. Le Ciel opere ſouvent en un inſtant les plus grandes révolutions, & les Dieux ont mis un terme certain à nos jours. C'eſt les [illegible]ter que de violer leurs loix, de rompre leur ordre. Ne croyez point que je cherche à vous inſpirer la timidité. La vertu

ſupporte ſes maux auſſi long-temps qu'elle peut. Souvent une noble & prompte mort forme ſa plus grande récompenſe. Ce n'eſt que par un coupable empreſſement qu'on va trop au-devant du trépas ; ni la bouillante colere, ni le préjugé ne doivent nous y conduire. Montrez de la fermeté ! Ne craignez rien, repoſez-vous ſur mon courage ! Je vis encore ! Point d'affront ne déshonore le ſang de Théſée ! Peut-être le tyran voudra-t-il nous donner la mort ; mais nous ne craignons rien, dès qu'il ne faut que mourir.

PHILAÏDE.

On vient ! Un bruit affreux qui ſe fait entendre...

SCENE II.

ARTANDRE, CLÉANTE, ELISINDE, PHILAIDE, SUITE DE DORIENS.

ARTANDRE.

C'EST donc-là le seul reste du sang de Théſée ! Allez amener Codrus, qu'il plaigne leur malheur ! (*aux gardes*) Chargez-les de fers.

ELISINDE (*aux Gardes*)

Arrêtez ! Moi, porter des chaînes ? Tyran, donnez-nous la mort, mais non pas l'eſclavage !

ARTANDRE.

Je conſens à vos déſirs. Laiſſez-leur, en attendant, la liberté. Un guerrier n'a pas à craindre d'auſſi débiles mains. Leur mort prochaine va les délivrer plus promptement encore. L'orgueil la méprise dans l'éloignement, mais de près

on en connoît l'horreur, l'on tremble à ſon approche.

ELISINDE.

Tes menaces ne m'intimident point; c'eſt à toi-même de trembler. Le Ciel eſt prêt à te frapper; ſes foudres vengereſſes ne ſauroient être éloignées.

ARTANDRE.

Je puis vous prédire votre mort avec plus de certitude. Je permets au Ciel de vous ſauver, s'il le peut. Vous me bravez en vain; mais que peut votre foibleſſe?

ELISINDE.

..... Te mépriſer.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CODRUS.

ARTANDRE.

APPROCHE, & vois, pour la derniere fois, l'objet de tes amours ! N'es-tu pas encore réſolu d'implorer ma clémence ? Regarde ici tes amis : leur mort te paroiſſoit un trop grand ſacrifice pour obtenir la paix. Maintenant, tu mourras avec eux.

CODRUS.

Tyran ! ceſſe tes vaines menaces. Qui ſait mourir courageuſement, ne craint aucun péril. Je ſuis prêt à mourir ; (*à Philaïde*) mais je ne puis voir couler vos larmes d'un œil tranquille. Le malheur qui vous accable, & qui menace encore Athènes, Princeſſe, c'eſt-là ce qui rend mon trépas amer. Je vous aimai ; mais cet amour infortuné céda,

non ſans douleur, à un plus noble ſentiment. Mes vœux & mes efforts tendoient à vous rendre heureuſe. Le deſtin veut encore me priver de cette joie. J'ai vu votre chagrin, je ſuis retenu dans les fers ; cependant, le ſort ne peut me vaincre entièrement. J'eſpere toujours. Peut-être que ma mort vous délivrera. Je ſuis prêt à la ſubir.

ARTANDRE (*à Cléante*)

Préparez ſon ſupplice. Je déſire de voir ſi rien n'effraye ſon courage, & ſi l'approche de la mort ne l'intimidera point. Mais Licas vient à nous.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LICAS, MÉDON (*enchaîné*)

LICAS.

SEIGNEUR, vos gardes ont arrêté ce jeune Athénien que vous voyez ici, près des portes de la ville & l'ont reconnu pour ennemi.

ÉLISENDE (*à part*).

O mon fils! dans quel temps te vois-je revenir!

PHILAÏDE.

Juste Ciel!

MÉDON.

Quel sort affreux! Suis-je d'Athènes? Faut-il que je voie Artandre dans ces lieux, & Codrus dans les fers? N'est-ce point un songe qui m'égare?

ARTANDRE.

Quoi, c'est vous, Seigneur? Souffrez cet embrassement. (*aux gardes*) Déta-

chez ces liens. C'eſt lui dont la pitié me ſauva la vie lorſque, dans le dernier combat, le malheur m'approcha ſi près de la mort.

ELISINDE.

O Médon ! quelle main épargne cette noble vie ! La reconnoiſſance eſt-elle donc la vertu des tyrans ?

PHILAÏDE.

O Médon ! vous êtes libre ! je meurs ſans regret.

MÉDON (*dégagé de ſes chaînes*)

L'étonnement me rend immobile, & mon cœur eſt ſaiſi d'épouvante.

ARTANDRE.

Ne craignez rien de moi ; vous me donnâtes la vie, je vous rendrai la vôtre avec joie. Attendez plus encore de ma reconnoiſſance.

MÉDON

N'at[illegible] de ma
[illegible] end[illegible]

voulez sauver ma vie ! (*on lui rend son épée*) Mon cœur étonné & pénétré de douleur ne sait pas encore à quel usage il doit employer cette épée.

ARTANDRE.

Conduisez tous les trois à la mort.

MÉDON.

Que dis-tu ? .. Philaïde ? le Roi.. ; (*aux gardes*) Arrêtez !

CODRUS (*à Médon*)

Je meurs contens ; je vais au trépas. Adieu ! Prenez soin d'Athènes ! (*il veut sortir avec les gardes*)

ELISINDE (*embrassant Médon*)

Adieu, mon fils, vengez-moi. (*elle veut sortir avec Codrus*)

MÉDON.

, je compagne. (*à Ar-*
Tyr des-tu ? Arrache-
ce glaive que tu
l jette à ses pieds
ste colere punisse

ta barbarie, j'ai mérité la mort pour t'avoir tantôt épargné. Je vais expirer avec eux. (*à Philaïde*) Je puis renoncer au monde, mais non pas vous quitter après vous avoir revue. Princeſſe, le deſtin me ramene fort à propos dans ces lieux. Vous ne viviez pas pour moi, mais je puis mourir avec vous! (*à Artandre*) Tyran, n'arrête plus tes coups!

ARTANDRE (*après avoir rêvé quelque temps*)

Tu hâtes ta perte, tu braves ma puiſſance, & je te plains. L'amour en eſt cauſe; reſtez ici, & écoutez. Je n'oublie point que tu me donnas la vie: je te rends en échange une vie avec la tienne. Tu aimes, tu es plein de valeur, tu honores ces trois perſonnes. Choiſis parmi elles quel ſang tu veux ſauver. L'objet de ton choix ſera libre à l'inſtant. Apprends à connoître ma grandeur d'ame par ce trait de clémence. Je te donne une heure encore pour y réfléchir. Je ſors, prends ta réſolution. Et toi,

Cléante, cours annoncer cette grande action à tout le peuple. Répands auſſi cette nouvelle parmi les mécontens; dis que la vie de Codrus dépend maintenant de ſon ſujet. (*à Médon*) Tu es frappé de ma bonté, & tu ne daignes pas ſeulement m'en rendre grâce! Demeure ici, & hâte-toi de choiſir! (*Ariandre & Cléante ſortent, Licas & les gardes reſtent au fond du Théâtre*)

MÉDON.

Quel choix, juſte Ciel!

SCENE V.

CODRUS, MÉDON, ELISINDE, PHILAIDE, LICAS, GARDES.

ELISINDE.

PAR quels chemins le Ciel conduit-il notre vie? O Médon! ſais ſervir ton chagrin à relever ton courage. Je ne te donne pas le nom de fils, car tu n'es plus à moi. Dans ce triſte inſtant, il ne

t'eſt permis que d'être citoyen d'Athènes. Fais taire tout autre ſentiment. Notre vie n'eſt conſacrée qu'au ſalut public. Je meurs encore contente, ſi Médon n'oublie point qu'il eſt du ſang de Théſée, du ſang des héros qui protégerent autrefois Athènes... Sauve-la de ſa perte. Tu penſes... Tu gardes le ſilence! tu pleures! Que choiſis-tu?

MÉDON.

De mourir. Le dernier des vœux de l'humanité, le dernier terme de l'eſpérance, la mort eſt l'objet de mon choix... j'y cours avec courage. Mais par où la méritai-je? Grands Dieux, quel crime peut avoir enflammé votre colere? N'avez-vous donc plus de foudres pour vous venger? Envoyez-les ſur moi! Que le ſein ouvert de la terre ſoit le tombeau où j'aſpire de deſcendre! Tonnez! Eclatez! Mais que dis-je? Hélas! mon courage eſt vaincu. Jamais mortel ne ſentit des maux ſi cruels. Moi, choiſir? Chaque choix devient néceſſairement un forfait. Je ne puis opter

qu'entre le crime & la douleur. Mon choix ne peut qu'outrager la nature ou bleſſer le devoir. O Dieux ! eſt-ce ainſi que vous protégez la vertu ?

CODRUS.

Arrêtez, Médon, faites ce que la tendreſſe, le devoir & votre cœur vous ordonnent ; mais n'outragez pas le Ciel. La ſageſſe du deſtin voile à nos foibles regards le ſort du monde & des héros. Simple mortel ! inſtrument de ſa puiſſance ! adore celui qui te plaça ſur la terre ! il t'en retirera à l'inſtant qu'il lui plaira. Obéis ſans murmure ! Il regarde d'un œil tranquille & indifférent l'audace des méchans, parce qu'en un clin d'œil il peut anéantir leurs coupables projets. Qui êtes-vous pour demander compte au Deſtin ? Le déſeſpoir eſt tout auſſi honteux que la baſſe timidité. Soyez ferme, & vous verrez bientôt Athènes délivrée de la guerre & de toute crainte rendre grâces à la Providence. Je ſais que mon ſang appaiſera la colere des Dieux, que

la paix & une gloire éternelle couronneront les cendres de Codrus. La grandeur d'ame d'une mere l'induit en erreur, & ſon zele va trop loin. Ecoutez la voix de la tendreſſe; pour moi, je ſuis deſtiné à la mort!

PHILAÏDE.

Que rien ne diminue votre courage! L'amour ne ſauroit conduire Médon au crime. Obéiſſez à votre devoir, & détournez les yeux de mes douleurs. Me croyez-vous incapable d'aller également d'un pas tranquille à la mort? Le vice ſeul eſt timide; mais celui qui vit dans l'innocence peut expirer ſans trouble & ſans crainte. Notre amour ne s'accrut point par la foibleſſe. Je vous aimai, Seigneur... car vous étiez vertueux. Soyez encore digne de cet amour! Laiſſez-moi courir au trépas. Mourante, vous me verrez encore digne de vous. Vivez heureux, plaignez-moi, & n'oubliez pas la fidélité avec laquelle je vous ai aimé... Mais ſuivez votre devoir; ſacrifiez-lui, & au

peuple d'Athènes, les plus tendres sentimens du cœur, & ne donnez qu'une larme à l'amour le plus infortuné.

MÉDON.

O vertu! qui rend mon cœur encore plus irrésolu, à quoi puis-je me déterminer? Sort cruel! où m'as-tu conduit? Hélas! chaque sentiment si noble ne sert qu'à en détruire un autre; le devoir, la vertu & la nature concourent à augmenter mon tourment.

ELISINDE.

Avant qu'une éternelle nuit ferme ma paupiere, avant que la fureur du tyran répande mon sang, je souhaiterois de m'entretenir seule avec mon fils. (*à Codrus*) Pardonnez, Seigneur. (*à Licas*) Consentez-vous à mes désirs?

LICAS.

Rien ne s'oppose à vos vœux. (*aux gardes*) Emmenez-les tous deux.

CODRUS (*à Elisinde*)

Ainsi le sort d'Athènes dépend de ce seul & triste moment! Vos conseils,

non ſans douleur, à un plus noble ſentiment. Mes vœux & mes efforts tendoient à vous rendre heureuſe. Le deſtin veut encore me priver de cette joie. J'ai vu votre chagrin, je ſuis retenu dans les fers ; cependant, le ſort ne peut me vaincre entièrement. J'eſpere toujours. Peut-être que ma mort vous délivrera. Je ſuis prêt à la ſubir.

ARTANDRE (*à Cléante*)

Préparez ſon ſupplice. Je déſire de voir ſi rien n'effraye ſon courage ; & ſi l'approche de la mort ne l'intimidera point. Mais Licas vient à nous.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LICAS, MÉDON (*enchaîné*)

LICAS.

SEIGNEUR, vos gardes ont arrêté ce jeune Athénien que vous voyez ici, près des portes de la ville & l'ont reconnu pour ennemi.

ÉLISINDE (*à part*).

O mon fils! dans quel temps te vois je revenir!

PHILAÏDE.

Juste Ciel!

MÉDON.

Quel sort affreux! Suis-je d'Athènes? Faut-il que je voie Artandre dans ces lieux, & Codrus dans les fers? N'est-ce point un songe qui m'égare?

ARTANDRE.

Quoi, c'est vous, Seigneur? Souffrez cet embrassement. (*aux gardes*) Déta-

chez ces liens. C'eſt lui dont la pitié me ſauva la vie lorſque, dans le dernier combat, le malheur m'approcha ſi près de la mort.

ELISINDE.

O Médon ! quelle main épargne cette noble vie ! La reconnoiſſance eſt-elle donc la vertu des tyrans ?

PHILAÏDE.

O Médon ! vous êtes libre ! je meurs ſans regret.

MÉDON (*dégagé de ſes chaînes*)

L'étonnement me rend immobile, & mon cœur eſt ſaiſi d'épouvante.

ARTANDRE.

Ne craignez rien de moi ; vous me donnâtes la vie, je vous rendrai la vôtre avec joie. Attendez plus encore de ma reconnoiſſance.

MÉDON.

N'attendez rien de ma gratitude, quoique vous m'ayiez rendu la liberté. Artandre, je ſuis libre ; mais Codrus eſt dans les fers : vous opprimez ma patrie, & vous

voulez ſauver ma vie ! (*on lui rend ſon épée.*) Mon cœur étonné & pénétré de douleur ne ſait pas encore à quel uſage il doit employer cette épée.

ARTANDRE.

Conduiſez tous les trois à la mort.

MÉDON.

Que dis-tu ? .. Philaïde ? le Roi... (*aux gardes*) Arrêtez !

CODRUS (*à Médon*)

Je meurs contens ; je vais au trépas. Adieu ! Prenez ſoin d'Athènes ! (*il veut ſortir avec les gardes*)

ELISINDE (*embraſſant Médon*)

Adieu, mon fils, vengez-moi. (*elle veut ſortir avec Codrus*)

MÉDON.

Non, je vous accompagne. (*à Artandre*) Tyran, que tardes-tu ? Arrache-moi la vie. Reprends ce glaive que tu viens de me donner. (*il jette à ſes pieds l'épée.*) Avant que ma juſte colere puniſſe

ta barbarie, j'ai mérité la mort pour t'avoir tantôt épargné. Je vais expirer avec eux. (*à Philaïde*) Je puis renoncer au monde, mais non pas vous quitter après vous avoir revue. Princeſſe, le deſtin me ramene fort à propos dans ces lieux. Vous ne viviez pas pour moi, mais je puis mourir avec vous ! (*à Artandre*) Tyran, n'arrête plus tes coups !

ARTANDRE (*après avoir rêvé quelque temps*)

Tu hâtes ta perte, tu braves ma puiſſance, & je te plains. L'amour en eſt cauſe ; reſtez ici, & écoutez. Je n'oublie point que tu me donnas la vie : je te rends en échange une vie avec la tienne. Tu aimes, tu es plein de valeur, tu honores ces trois perſonnes. Choiſis parmi elles quel ſang tu veux ſauver. L'objet de ton choix ſera libre à l'inſtant. Apprends à connoître ma grandeur d'ame par ce trait de clémence. Je te donne une heure encore pour y réfléchir. Je ſors ; prends ta réſolution. Et toi,

Cléante, cours annoncer cette grande action à tout le peuple. Répands auſſi cette nouvelle parmi les mécontens; dis que la vie de Codrus dépend maintenant de ſon ſujet. (*à Médon*) Tu es frappé de ma bonté, & tu ne daignes pas ſeulement m'en rendre grâce! Demeure ici, & hâte-toi de choiſir! (*Ariandre & Cléante ſortent, Licas & les gardes reſtent au fond du Théâtre*)

MÉDON.

Quel choix, juſte Ciel!

SCENE V.

CODRUS, MÉDON, ELISINDE, PHILAIDE, LICAS, GARDES.

ELISINDE.

PAR quels chemins le Ciel conduit-il notre vie? O Médon! ſais ſervir ton chagrin à relever ton courage. Je ne te donne pas le nom de fils, car tu n'es plus à moi. Dans ce triſte inſtant, il ne

t'eſt permis que d'être citoyen d'Athènes. Fais taire tout autre ſentiment. Notre vie n'eſt conſacrée qu'au ſalut public. Je meurs encore contente, ſi Médon n'oublie point qu'il eſt du ſang de Théſée, du ſang des héros qui protégerent autrefois Athènes... Sauve-la de ſa perte. Tu penſes... Tu gardes le ſilence! tu pleures! Que choiſis-tu?

MÉDON.

De mourir. Le dernier des vœux de l'humanité, le dernier terme de l'eſpérance, la mort eſt l'objet de mon choix... j'y cours avec courage. Mais par où la méritai-je? Grands Dieux, quel crime peut avoir enflammé votre colere? N'avez-vous donc plus de foudres pour vous venger? Envoyez-les ſur moi! Que le ſein ouvert de la terre ſoit le tombeau où j'aſpire de deſcendre! Tonnez! Eclatez! Mais que dis-je? Hélas! mon courage eſt vaincu. Jamais mortel ne ſentit des maux ſi cruels. Moi, choiſir? Chaque choix devient néceſſairement un forfait. Je ne puis opter

qu'entre le crime & la douleur. Mon choix ne peut qu'outrager la nature ou bleſſer le devoir. O Dieux! eſt-ce ainſi que vous protégez la vertu?

CODRUS.

Arrêtez, Médon, faites ce que la tendreſſe, le devoir & votre cœur vous ordonnent; mais n'outragez pas le Ciel. La ſageſſe du deſtin voile à nos foibles regards le ſort du monde & des héros. Simple mortel! inſtrument de ſa puiſſance! adore celui qui te plaça ſur la terre! il t'en retirera à l'inſtant qu'il lui plaira. Obéis ſans murmure! Il regarde d'un œil tranquille & indifférent l'audace des méchans, parce qu'en un clin d'œil il peut anéantir leurs coupables projets. Qui êtes-vous pour demander compte au Deſtin? Le déſeſpoir eſt tout auſſi honteux que la baſſe timidité. Soyez ferme, & vous verrez bientôt Athènes délivrée de la guerre & de toute crainte rendre grâces à la Providence. Je ſais que mon ſang appaiſera la colere des Dieux, que

la paix & une gloire éternelle couronneront les cendres de Codrus. La grandeur d'ame d'une mere l'induit en erreur, & ſon zele va trop loin. Ecoutez la voix de la tendreſſe ; pour moi, je ſuis deſtiné à la mort !

PHILAÏDE.

Que rien ne diminue votre courage ! L'amour ne ſauroit conduire Médon au crime. Obéiſſez à votre devoir, & détournez les yeux de mes douleurs. Me croyez-vous incapable d'aller également d'un pas tranquille à la mort ? Le vice ſeul eſt timide ; mais celui qui vit dans l'innocence peut expirer ſans trouble & ſans crainte. Notre amour ne s'accrut point par la foibleſſe. Je vous aimai, Seigneur... car vous étiez vertueux. Soyez encore digne de cet amour ! Laiſſez-moi courir au trépas. Mourante, vous me verrez encore digne de vous. Vivez heureux, plaignez-moi, & n'oubliez pas la fidélité avec laquelle je vous ai aimé... Mais ſuivez votre devoir ; ſacrifiez-lui, & au

peuple d'Athènes, les plus tendres sentimens du cœur, & ne donnez qu'une larme à l'amour le plus infortuné.

MÉDON.

O vertu ! qui rend mon cœur encore plus irréſolu, à quoi puis-je me déterminer ? Sort cruel ! où m'as-tu conduit ? Hélas ! chaque ſentiment ſi noble ne ſert qu'à en détruire un autre ; le devoir, la vertu & la nature concourent à augmenter mon tourment.

ELISINDE.

Avant qu'une éternelle nuit ferme ma paupiere, avant que la fureur du tyran répande mon ſang, je ſouhaiterois de m'entretenir ſeule avec mon fils. (*à Codrus*) Pardonnez, Seigneur. (*à Licas*) Conſentez-vous à mes déſirs ?

LICAS.

Rien ne s'oppoſe à vos vœux. (*aux gardes*) Emmenez-les tous deux.

CODRUS (*à Eliſinde*)

Ainſi le ſort d'Athènes dépend de ce ſeul & triſte moment ! Vos conſeils,

hélas ! peuvent, peut-être malgré vous, causer la ruine de la patrie ! Je dois mourir pour elle. (*il regarde Licas*) Il n'est pas temps encore de vous en dire plus. Adieu ! (*il sort avec une partie des gardes*)

PHILAIDE (*à Médon*)

Prince ! soyez encore vainqueur dans ce dernier combat : choisissez en héros ! Je m'éloigne, mais je retournerai bientôt, pour passer avec vous les derniers instans de ma vie. Quelque cruel que soit le destin, je le bénis encore de ce qu'il adoucit ma mort. J'étois à vous, je meurs à vous. Une plus longue carriere pourroit-elle me donner plus de gloire & de bonheur ? (*elle sort*)

SCENE VI.

SCENE VI.

ELISINDE, MÉDON, LICAS, *& une partie des Gardes au fond du Théâtre.*

MÉDON.

ELLE fuit ; & me laiſſe ici confus & déſeſpéré. Elle voudroit que mon courage l'abandonnât à la mort ! mais une ame ſi noble ſubira-t-elle déjà le trépas ? Dieux, votre image n'ornera-t-elle pas plus long-temps cet univers ?

ELISINDE.

Mon fils, reprenez votre courage, & m'écoutez tranquillement. Tout ce qui m'attache encore à ce monde, c'eſt vous ſeul. J'ai vécu aſſez long-temps, je puis mourir en paix. Et qu'eſt-ce que la mort ? Eſt-il donc ſi terrible de quitter la vie ? Qu'eſt-ce qui nous arrête ici-bas ? Depuis quand la vertu trouva-t-elle la récompenſe ſur la terre ? La mort en elle-

même ne ſauroit exciter la terreur : c'eſt notre timidité ſeule qui tremble à ſon approche. Les maux & les ſoucis de ſa vieilleſſe ſont plus terribles qu'elle. Son appareil épouvante, mais elle-même n'eſt pas cruelle. Laiſſez moi, mon cher fils, obtenir la derniere conſolation, & ſi vous m'aimez encore, voyez-moi mourir courageuſement.

MÉDON.

Vous voir mourir, moi? Quel ordre cruel! Non, je n'y puis conſentir. Ma mort appaiſera bien plutôt le deſtin, & délivrera mon ame des tourmens qu'elle endure. C'eſt-là ce que j'ai choiſi, c'eſt le ſeul choix qu'il m'eſt permis de faire.

ELISINDE.

Les momens ſont précieux. Mon fils, écoutez-moi plus tranquillement. Ma vie ne ſauroit être déſormais utile à la patrie. Je la donne volontiers pour ſauver Codrus. O Médon! c'eſt lui ſeul,

qui peut-être délivrera Athènes ; au lieu que l'eſpérance même s'évanouira avec ſa mort. Si vous aimez la patrie, ſi la gloire peut vous toucher, faites voir le courage que la vertu emploie pour exalter les mortels. C'eſt par-là qu'Athènes ſera délivrée. Je mourrai, & Codrus vivra. Ne ſuivez point les attraits de l'amour trompeur. Votre cœur eſt trop grand. Vous ne préférerez point une vaine tendreſſe à votre patrie. La gloire vous conſolera de la perte de votre bonheur, & la vertu vous reſte. Sacrifier ſa fortune au ſalut du public, eſt le devoir des héros. Ah ! ſi vous réſiſtez encore, ſi votre foibleſſe combat encore, ſachez que le devoir de la reconnoiſſance parle en faveur de votre Roi. Ses ordres vous rappellerent dès qu'il apprit votre fuite. Votre maître, votre Roi vous céda Philaïde. Il ſe vainquit ſoi-même en vous la donnant. Apprenez de lui à l'imiter. Ne lui cédez point la victoire dans un combat de généroſité.

MÉDON.

Expliquez-vous, Madame. Quoi ! Codrus me donna Philaïde ?

ELISINDE.

Oui, c'eſt vous en dire aſſez. Vous pouvez maintenant vous déterminer. Le moment du choix s'approche... Reconnoiſſez vos devoirs. Cherchez à relever votre courage. Soyez encore tel que vous étiez, lorſque votre grandeur d'ame vous arracha des bras de Philaïde. Vous êtes toujours le ſang de Théſée. Adieu ! Prenez une noble réſolution. Si vous obtenez cette victoire, j'irai avec joie au trépas, & je mourrai tranquillement. Je vous laiſſe ſeul. Vous ne m'affligeâtes jamais. Dans les derniers inſtans que le deſtin m'accorde encore, ne forcez pas votre mere à verſer des larmes : faites que, fortifiée par votre courage, elle puiſſe d'un front calme & d'un pas aſſuré, s'en aller vers les rives du Léthée, &, fiere de ſon fils, y voir ſans rougir l'ombre de Théſée. (*elle ſort.*)

SCENE VII.

MÉDON, *ſeul* (*Licas & les Gardes au fond du Théâtre*)

DEVOIRS cruels ! ceſſez de m'agiter ; mon cœur eſt trop foible pour réſiſter aux combats qui s'élevent au-dedans de moi. Le Ciel qui cauſe mes tourmens, eſt ſeul capable de les calmer. Donnez un inſtant de repos à mon ame accablée ! Ah, que ne peut-elle quitter entièrement ce corps fragile ! Ah, que ne puis-je expirer avant de choiſir ! La nature & le devoir m'ordonnent de ſauver une mere, tandis que l'amour & la tendreſſe parlent pour Philaïde. Mon Roi a donné pour moi tout ce qu'il chériſſoit le plus !.. Les devoirs ſont trop multipliés. Je n'ai qu'une vie ! J'irois volontiers pour chacun d'eux à une mort certaine ! Je ſouffrirois volontiers pour chacun d'eux l'effet des menaces d'Artandre ! Mais non !

je viens d'être condamné à la vie : je dois en immoler deux pour en ſauver un. Barbares ! qui me donnâtes le jour, parlez, à quoi m'avez-vous encore deſtiné ? Ne nous avez-vous doués d'une ame libre & généreuſe, que pour navrer plus cruellement notre cœur amolli ? Mais non, vous êtes trop grands pour vous complaire à nos malheurs, & vous ne nous avez donné l'être que pour nous rendre heureux. Ah ! s'il eſt ainſi, pourquoi ſe tourmenter ſoi-même ? Ne pourrai-je faire mon bonheur en choiſiſſant Philaïde ? Ne pourrai-je, éloigné du monde & d'Athènes, dans un hameau ſolitaire, inconnu à la poſtérité, vivre ſans grandeur, mais fortuné ? Nos jours couleroient dans un printemps continuel. Mais, que dis-je ? Etre heureux ſans vertu ? Penſée qui m'effraie ! Quand même la vengeance & les châtimens ſeroient ſuspendus, ſi rien n'excitoit mes remords, mon cœur ne me feroit-il point de reproches ? Coupable Médon ! l'image pâle & ſan-

glante de ta mere, l'ombre de Codrus ne ſe préſenteront-elles point à tes yeux, dans ces mêmes hameaux ? Echapperas-tu à l'horreur & à la malédiction de ta patrie ? Sors de mon cœur, penſée effroyable ! C'eſt flotter trop long-temps dans le doute. Je veux qu'une réſolution courageuſe efface ma faute. Comment un ſi coupable ſouhait a-t-il pu s'élever dans l'ame de Médon? Ne force point ton foible cœur à ſe haïr ſoi-même. Apprends au moins à mourir vertueux. (*après avoir rêvé quelques inſtans*) Quelle lumiere céleſte remplit tout-à-coup mon eſprit ? Oui, Médon, ton choix eſt déterminé. Cours & conſacre à la patrie les reſtes de ta vie ; va délivrer à la fois ta mere & Codrus. Oui, je vais trouver inceſſamment le tyran. Mais qui vois-je arriver ?

SCENE VIII.

PHILAIDE, MÉDON (*Licas, & une partie des Gardes, au fond du Théâtre*)

PHILAÏDE.

JE viens vous ſoutenir ! Le combat que vous éprouvez doit toucher tous les cœurs! Si vous m'aimez en effet, apprenez à me perdre. Faites ce que le devoir ordonne. Vous y étiez préparé; il n'y a pas long-temps que vous me fuyez, ainſi qu'Athènes.

MÉDON.

Et quel Dieu vous a donné le courage qui vous manquoit tantôt ?

PHILAÏDE.

J'étois deſtinée à vivre alors, & à vivre ſans vous. Je puis être plus tranquille maintenant. Je ſais qu'une mort plus noble terminera tous mes maux. Ne croyez pas, Seigneur, que quand même

votre cœur me ſauveroit par foibleſſe, j'éviterois le trépas. Non, je n'en mourrois pas moins aujourd'hui ; &, irritée contre vous, je vengerois de ma propre main votre devoir & la patrie.

MÉDON.

O vertu, qui ranime mon cœur d'un nouveau courage ! O colere, qui releve vos charmes d'un nouvel éclat ! Ah ! quand la raiſon & la vertu parlent par l'organe d'une telle bouche, que d'attraits la vertu n'a-t-elle point alors ! Dieux ! ſi chaque cœur pouvoit ſentir ce que j'éprouve, l'amour même conduiroit tous les humains à la vertu. Ceſſez, Madame, vos reproches & vos plaintes ; Médon, que vous aimez, ſera digne de vous ! Mon choix va rendre la liberté à Codrus, & ma propre mort conſervera la vie d'Eliſinde. Pour moi, le même tombeau m'enfermera avec vous. Pardonnez le ſacrifice que je fais au devoir de mon bonheur & de ma vie. Il ne me reſte plus rien à conſacrer à ſa

tendreſſe. Je ne ſais que mourir avec vous, au lieu de vous délivrer.

PHILAÏDE.

Vous, mourir !.. vous, Médon, je verrois votre mort ? Non, vivez pour le bonheur du monde... Vivez pour Athènes... Vivez pour honorer ma mémoire.

MÉDON.

Ah, ne révoquez point ces leçons magnanimes que vous m'avez données tantôt. Je meurs content, puiſque je meurs avec vous, & que notre vertu triomphe. Je n'ai vécu que pour vous, la mort ne nous ſéparera point, nos feux brûleront encore au royaume des morts. Nos cendres ſeront reſpectées dans les ſiecles à venir... Cette même douleur qui vous arrache maintenant des larmes, en fera peut-être encore répandre à la poſtérité. Tous les cœurs généreux n'entendront point le récit de nos malheurs ſans donner quelques re-

grets à notre triſte ſort. Mais quoi, vous paroiſſez émue, Madame, vous pleurez !..

PHILAÏDE.

Oui... je pleure. Ma mort ne me fait point ſouffrir, & je ne ſuis touchée que de la vôtre.

MÉDON.

La mort n'a plus pour moi d'amertume. Mes jours n'étoient conſacrés qu'à vous, & enſuite à Athènes. Peut-être le Ciel prend-il encore pitié de notre patrie. Souffrez que je vous embraſſe pour la premiere & la derniere fois. C'eſt ainſi que nous irons d'un même pas au-devant de la mort, c'eſt ainſi que mon dernier regard verra encore le vôtre. (*ils s'embraſſent*) C'eſt ainſi que nous parcourrons enſemble les ſombres & tranquilles forêts de l'Eliſée. Les héros des ſiecles paſſés nous environneront, & notre mort excitera leurs louanges, ainſi que leur envie. Là, nul ſort ne

pourra nous ſéparer. Un autre trépas n'éteindra plus nos tendres ſentimens. La mort même eſt vaincue, ô amour! par ta puiſſance.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARTANDRE, CLÉANTE.

ARTANDRE.

Le terme eſt expiré : il faut qu'il ſe déclare. Mais ne pouvois-je pas croire quelle ſeroit ſa réſolution ? Il aime, & l'amour fait taire toute autre paſſion. Le devoir, la vertu & la raiſon ſont ſans force. C'eſt-là ce que j'ai prévu, & c'eſt ce qui m'a engagé à lui laiſſer la liberté du choix. Crois-tu que la reconnoiſſance, la vertu des ames foibles, m'y ait porté ? L'apparence extérieure fait, ou le tyran, ou le héros. L'on nomme vertueux celui qui connoît l'art de feindre, & coupable celui qui l'ignore. Le peuple imbécille eſt fait pour être toujours trompé. Qu'il eſt aiſé d'éblouir Athènes par une ma-

gnanimité affectée ! Les Athéniens cependant, quoique vaincus, ne paroiſſent pas encore calmés. Ils aiment toujours Codrus, & doivent me haïr ſecrétement. Ce penchant que j'ai montré tantôt à la reconnoiſſance, me gagnera peut-être inſenſiblement tous les cœurs. Ce même peuple, auquel je fus odieux, m'adorera enfin. Un ſeul ſoupçon trouble encore mon repos : d'où vient qu'on nomme celui qui me rendit la vie du nom de Médon ? La tombe n'enferme-t-elle pas depuis long-temps le fils d'Éliſinde ? Je lui ai fait donner la mort. On le laiſſa étendue & ſans vie ſur le chemin de Thèbes. C'étoit l'ennemi le plus formidable qui menaçoit ma puiſſance. Mais pourquoi faut-il que je cherche un artifice pour faire mourir ce jeune Athénien, à qui je donnai la liberté du choix ? Je commence à le craindre. Mon cœur ſe reprochera-t-il juſqu'au dehors importun de la vertu ? Il m'eſt ſuſpect, & tout alarme les Rois. Mais le voici qui vient...

SCENE II.

MÉDON, ARTANDRE, CLÉANTE, LICAS, GARDES.

ARTANDRE (*s'asseyant*)

ENFIN vous voici. Découvrez votre choix !

MÉDON.

Oui, ma résolution est prise; mais, avant de la découvrir, permettez à mon courage de vous faire cette derniere question: Votre colere, Prince superbe, poursuit le sang de Thésée, mais votre fureur ne tombe que sur un sexe foible & timide. Il est encore un Prince vivant, de ce même sang, que vous avez plus à craindre; son courage est assez grand pour délivrer Athènes. Je remettrai encore, avant la nuit, entre vos mains ce Prince, le plus grand de vos ennemis, si vous consentez à ma priere, si vous me jurez

ſolemnellement de m'accorder la vie d'Eliſinde pour prix du ſang de Médon.

ARTANDRE.

De Médon?.. Eſt-il vivant encore!.. Oui, je vous le jure... Parlez, en quel lieu eſt Médon?

MÉDON.

Il eſt ici.

ARTANDRE.

Quoi, c'eſt vous?

MÉDON.

Moi-même.

ARTANDRE.

Téméraire! quelle rage te ſéduit? Tu viens chercher toi-même la mort, & braver ma bonté. Tu vis? Par quel ſtratagême as-tu pu échapper à la mort?

MÉDON.

Remplis tes promeſſes, & ceſſe tes menaces. Celui qui meurt par ſon propre choix, a banni toute crainte, & ſe rit des tyrans. Donne la liberté à mon Roi, voilà ce que j'ai choiſi. Tu dois encore

cette même liberté à Elisinde. Je viens me mettre à sa place dans les fers.

ARTANDRE.

Tu le veux, insensé! rien ne peut t'en délivrer. Qu'on le charge de chaînes... Mais, dis-moi, par quelle fureur ton choix extravagant répand-t-il le sang de Philaïde? Tu l'aimes, & tu veux qu'elle meure pour obtenir la liberté de ton Roi! Ton courage n'est qu'orgueil & ta vertu démençe.

MÉDON. (*que l'on veut enchaîner*)

Si j'étois Dorien, je ne l'eusse point fait. J'étends volontiers ces mains libres à tes chaînes, maintiens ta parole donnée. Ne perds point de temps; fais mettre l'un & l'autre en liberté.

ARTANDRE (*aux Gardes*)

Donnez-lui des fers. Son téméraire cœur va bientôt se repentir d'une si grande action, & son orgueil vaincu par les tourmens, regrettera de trouver cette mort qu'il vient chercher. Donnez, en atten-

dant, la liberté à Codrus & à Eliſinde. Conduiſez-les ici. (*Cléante ſort*)

MÉDON.

Il ſuffit ; ſois fidele à tes promeſſes. Je vais avec joie à la mort, & je puis te la pardonner. La flamme de l'amour diſſipera l'obſcurité de la priſon. Qu'importe que mon bras ſoit enchaîné, tandis que mon ame eſt libre ? Prêt à ſubir le trépas, ſans peine & ſans crainte, je puis d'un œil de compaſſion voir ton orgueil & tes ſoucis cuiſans. (*il eſt emmené par les gardes*)

SCENE III.

ARTANDRE, LICAS.

ARTANDRE.

LE ſoleil, avant de finir ſa carriere, ſera encore témoin de la mort d'un coupable & de ma vengeance. Je mets Codrus en liberté, mais il me reſte encore des moyens de me venger. Un prétexte ſuffit

pour violer la foi & les engagemens. Je crains encore le peuple, qui dans ſes emportemens, fait ſouvent le bien par méchanceté, & le mal par vertu. Prépare le ſupplice de Médon... Il ſubira la mort. Va, Codrus s'avance avec Eliſinde.

SCENE IV.

ARTANDRE, CODRUS, ELISINDE.

CODRUS.

TYRAN ! eſt-ce par ton ordre qu'on me rend la liberté ? Pourquoi es-tu fidéle à tes promeſſes cette ſeule fois que Médon m'a choiſi ? Je ſuis encore redoutable, je puis encore venger Athènes : que ma mort te délivre de cette inquiétude ! Je brave ta colere & ta tyrannie. Il n'y a que mon trépas qui puiſſe te mettre en ſûreté : ma vie eſt ta mort, ma mort te conſerve la vie.

ARTANDRE.

Ton intrépidité cede donc enfin ? Tu es en démence. Mon pouvoir a donc fait ſortir le cœur de Codrus de ſon aſſiette tranquille !

ELISINDE.

Et moi !.. ſe peut-il ? Moi... je cede au deſtin, tant mon courage m'abandonne en ce triſte moment. Je pleure... O nature, que ton pouvoir eſt grand ! O mon fils ! à quoi m'as-tu réduite ? (*à Artandre*) Je ſais que ma douleur ne ſert qu'à te réjouir. Vois mes larmes ; vois mon humilité ! Triomphe, tyran ! Je viens implorer ta pitié. Epargne mon fils, & donne-moi la mort ! Un aveugle choix l'a engagé à ſe dévouer pour moi. Tu veux le faire périr ? Toi ? Ne te fit-il pas préſent de la vie ? S'il eſt poſſible que ton cœur puiſſe ſentir les mouvemens de l'humanité, & la reconnoiſſance toucher cette ame ſuperbe, ſauve au moins mon fils !.. Tu ne parois pas ému encore, ma douleur n'a pu exciter l'hu-

manité dans ton cœur... Parle ! Veux-tu me voir encore plus humilié ? (Pardonne, ô Théſée !) Oui, tyran, tu le verras. Sois témoin de mes larmes. Vois-moi... Je reſpire à peine... Vois-moi à tes pieds. (*elle ſe jette à ſes pieds*)

ARTANDRE.

Levez-vous, ſortez, vous le verrez mourir.

ERISINDE (*ſe levant*)

Puiſque mes prieres n'ont pu te fléchir, crains maintenant ma colere ! Un cœur tel que le mien, s'il eſt pouſſé juſqu'à l'abaiſſement, peut tout entreprendre. Non, ne crois pas que je me ſois abaiſſée en vain juſqu'à te ſupplier. Si ta vie t'eſt chere, épargne mon fils ! Je ne crains point de crime, je ne veux que la mort, mais je reſpire la vengeance. Tremble, tyran ! Si tu n'es qu'avide de ſang, prends le mien pour aſſouvir ta fureur ! mais ne haſarde rien au-delà... Dieux, vous ne vous preſſez donc point de le punir ; vous pouvez le voir & retenir vos foudres !

Que dis-je?.. Ah mon fils, pardonne à ma faute! Veux-tu me voir une seconde fois à tes genoux? Sauve mon fils! (*elle se jette à genoux*)

ARTANDRE.

Tu mourras avez lui! Tes discours audacieux & tes prieres ne peuvent mériter que la mort.

ELISINDE.

Tout est en vain!... Mon fils!... (*elle se releve en fureur, & lui met un poignard sur le sein*) Parle! veux-tu le délivrer?

ARTANDRE.

Quoi?

ELISINDE (*lui tenant toujours le poignard sur le sein.*)

Garde-toi de parler... Jure-moi... Meurs, traître... (*Artandre veut se lever & se débarrasser de ses mains; elle fait un mouvement du poignard, & est sur le point de le lui enfoncer dans le sein*).

CODRUS (*lui retient le bras & la déſarme*)

Arrêtez !

ELISINDE.

Que faites-vous ?.. Codrus lui-même ! ô Ciel !

ARTANDRE.

Licas, Gardes, à moi !

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LICAS, GARDES.

ARTANDRE.

PERFIDE ! tu reconnoîtras à ma vengeance ſanglante qui tu viens d'offenſer. (*à Cléante*) Qu'on amene les priſonniers. Mourir n'eſt ſouvent pas difficile pour ceux qui ſont au déſeſpoir ; mais la mort de ton fils me vengera de toi. Un poignard percera ſon cœur à tes yeux, & tachée de ſon ſang tu me verras vainqueur. Furieuſe & mourante, tu

pourras en expirant blaſphémer le Ciel. Toi, Codrus, reçois mes remerciemens. Ton courage m'a ſauvé la vie. Ma reconnoiſſance te donne la liberté. Va, ſois libre; mais vis déſormais loin d'Athènes, & que l'Attique ne te revoie plus. Pour te montrer encore plus ma gratitude, les préſens...

CODRUS.

La baſſeſſe fut toujours l'apanage des tyrans. Epargne tes remerciemens. (*à Eliſinde*) Et vous, Madame, calmez votre douleur! je ſais qu'en peu d'inſtans vous pardonnerez volontiers...

SCENE VI.

SCENE VI.

CODRUS, ARTANDRE, ÉLISINDE, MÉDON, PHILAÏDE, LICAS, GARDES.

MÉDON.

M'ATTEND-ON dans ces lieux pour me donner la mort? Celui qui la mérita peut seul trembler à son approche! J'ai assez de courage pour la regarder en face. Un noble trépas embellit toute la vie. Mon cœur, en ce moment, goûte enfin le repos après tous ses combats; je meurs volontiers à côté de Philaïde. Rien ne trouble mon repos, mon ame s'envole avec joie. L'espérance d'un autre monde me montre le port de la vertu, dans un séjour que n'habite point Artandre, où la douleur & les maux épargnent les vertueux, où Thélée vivra avec nous. Ce qui fait frémir le vice, sert de ré-

compenſe à la vertu... Mais je vois pleurer Eliſinde!

ELISINDE.

Me pardonneras-tu, mon fils, les moyens que j'ai employés pour te délivrer, & qui maintenant excitent mes regrets? Le peux-tu croire?.. Je parus en ſuppliante.. Mais tu étois en danger... Je me ſuis jettée à ſes pieds, pour l'implorer en ta faveur. Je vois que le Ciel eſt irrité... Le déſeſpoir rend les cœurs téméraires. Il a oſé me refuſer avec audace. Animée d'une noble colere, ma main auroit déjà puni ce monſtre, mais Codrus a retenu mon bras. Je vais t'accompagner à préſent. Je vaincrai courageuſement les horreurs du trépas. La timidité ſeule en fait une image effrayante; mais quiconque a vécu en héros, ſait mourir en héros.

ARTANDRE.

Va, Licas, accompagner Codrus, conduis-le hors d'Athènes, & ne le quitte point. Pour toi, Codrus, fuis loin de

ces murs, & laisse Athènes au vainqueur qui y regne maintenant.

CODRUS.

Je suis prêt à aller à la mort. (*il jette son diadême aux pieds d'Artandre.*) Vois à tes pieds ce vain ornement. Ces lieux où j'ai régné ne me reverront jamais. Dieux protecteurs d'Athènes ! c'est vous que j'implore. Enflammez mon ardeur, fortifiez en ce moment Codrus ! Je sens vos feux dans mon sein, je sens de nouvelles forces. Vous conduisez mes pas à cette grande entreprise. Daignez accomplir cette fois vos promesses. Je suis prêt à suivre mon devoir & vos arrêts. (*à Médon*) Adieu, jeune héros, qui, animé du courage de Thésée, êtes prêt à sacrifier pour moi votre noble vie. Cette action est trop héroïque. Jamais sujet ne fera pour son Roi ce que vous avez fait pour moi. Je pars maintenant. Peut-être mon exemple vous servira-t-il encore à enseigner à la postérité les devoirs des Rois. Vivez ; (*il l'embrasse*) mais, s'il le faut,

nourez comme vous avez vécu. Allez à cette immortalité qui faisait l'objet de votre courage. Lors même qu'au sommet de l'Olympe vous serez près d'Alcide, n'oubliez pas de secourir encore Athènes. (*à Elisinde*) Princesse, ne renoncez pas à toute espérance. Souvent le sort change lorsqu'on le croit le moins. (*à Philaïde*) Et vous, Madame, conservez ce courage qui vous éleve. Adieu, songez à moi, si vous me survivez.... Je ne reverrai plus ces lieux.... Il suffit, suivez-moi, & me conduisez hors d'Athènes. (*il sort, Licas le suit*)

SCENE VII.

ARTANDRE, ELISINDE, PHILAIDE, MÉDON, GARDES.

ARTANDRE.

AMENEZ ce jeune Athénien ! Qu'immolé par la main des eſclaves dans un chemin public, il quitte le monde & Athènes, & apportez-moi ſa tête.

PHILAÏDE.

Tu ne dis rien de moi : je l'accompagne.

ELISINDE.

Mon fils !

ARTANDRE (*aux Gardes en montrant Eliſinde & Philaïde*)

Réſervez ces femmes. Elles pourroient émouvoir le peuple par leurs clameurs. Il ne s'excite que trop facilement à la pitié. Demeurez, vous ſerez témoins lorſqu'on me livrera ſa tête.

PHILAÏDE.

Non, rien ne m'arrête. Non, je ne le quitte point. O Médon, veut-on nous ſéparer même en mourant !

MÉDON.

Peut-être la mort ſeule de Médon ſuffira-t-elle ! Qui ſait ſi la colere des Dieux ne ſera pas appaiſée par mon ſang ? Votre image chérie adoucit ma mort. Le dernier ſon qui ſortira de ma bouche expirante articulera votre nom.

PHILAÏDE.

Artandre, ne nous ſépare point dans notre trépas ! Sois humain cette ſeule fois ! Qu'un même coup, conduit par ta fureur, nous immole tous deux ! Donne-nous toi-même la mort ! Sois cruel par pitié !

ELISINDE.

Mon fils, la vraie douleur eſt muette ! Mon fils, embraſſe-moi pour la derniere fois ! Je retiens encore les larmes que le déſeſpoir & la tendreſſe me feroient répandre. Elles te toucheroient, & il n'eſt

pas temps maintenant de pleurer. Il eſt temps de mourir. Meurs ! Le courage des ames intrépides force les Dieux à ſe repentir des maux qu'ils font ſouffrir à la vertu. Je te ſuis au trépas.

MÉDON.

Ah ! ſi vous voulez que je conſerve mon courage, ne pleurez point !

PHILAÏDE.

Non, Médon ne mourra point tout ſeul.

ELISINDE.

Mon cher fils !

MÉDON.

Princeſſe !.. Eliſinde !.. (*à Philaïde*) Voici les horreurs de la mort que je reſſens en ce moment : ce qui reſte encore n'eſt rien pour mon courage. C'eſt à vous, Dieux d'Athènes, que je conſacre mon ſang. Prêtez-moi des forces, s'il ſe peut; protégez ces deux cœurs affligés, qui ſont la plus belle partie de moi-même, ma mere & mon amante ! Mon eſprit ſe détache de ſes liens. Le corps, qui ſe

retient encore, ne ſera bientôt que cendres & pouſſiere. Les tourmens & le monde diſparoiſſent déjà à mes yeux. (*aux gardes*) Venez, vous apprendrez à mourir. Un héros véritable ne meurt jamais : il s'envole pour prendre ſa place dans la voûte étoilée. Otez-moi la vie, & voyez mon trépas avec la même tranquillité, la même indifférence que je vais le ſouffrir ; & ſi vous aſpirez à m'égaler en mourant, ſachez que celui-là ſeul meurt libre, qui vécut vertueux... Suivez-moi...

PHILAÏDE (*qui preſque évanouie, s'appuie ſur Eliſinde*)

O Médon !

MÉDON (*prêt à ſortir, ſe retourne, & court vers elle*)

Hélas ! (*à part*) Sois intrépide, cœur infortuné !.. Donnez-lui du ſecours... Adieu... C'étoit-là le dernier tourment de la vie. (*il ſort avec une partie des gardes*)

SCENE VIII.

ARTANDRE, ÉLISINDE, PHILAIDE, GARDES, *enſuite* LICAS.

ELISINDE.

OUI, meurs ! Le dernier bonheur qu'obtiennent les héros, c'eſt de mourir pour la patrie & la vertu. Oui, mon fils, trop grand pour ce monde, va chercher la récompenſe qui t'attend dans un meilleur ! Et toi, tyran, ne me laiſſe pas du moins ſurvivre long-temps à ſon trépas ; hâte-toi de me donner la mort de ta main.

LICAS (*preſſé*)

Seigneur ! Codrus expire ! Il veut vous voir avant ſa mort. On l'amene.

ELISINDE.

Codrus auſſi ? Il meurt ! Athènes étoit...

ARTANDRE.

Il meurt ! Quelle main lui donna donc la mort ?

LICAS.

Vous ſavez que je ſuis ſorti du palais avec lui. La colere enflammée par le courage lui a fait doubler ſes pas. Je me ſuis hâté de le ſuivre, mais hélas ! trop tard, & je n'ai pu l'atteindre. Dès qu'il s'eſt vu ſans moi près des portes d'Athènes, il a fondu ſur la garde. J'ai vu qu'il a réuſſi à percer deux Doriens de ce même poignard qu'il tenoit dans ſa main en vous quittant. Les gardes me méconnoiſſent ; je crie, mais en vain, leur bras conduit par la vengeance lui porte bientôt le coup mortel. Il tombe, je le joins ; il demande à vous parler. Les ſoldats qui le portent déplorent leur erreur. Je cherchois vainement à prévenir ce malheur. Il ſemble braver la mort d'un œil tranquille. Le peuple extaſié le voit avec étonnement, s'aſſemble autour de lui, & pouſſe des ſanglots. On

voit l'horiſon ſe couvrir d'une nuit obſcure : le tonnerre gronde, la terre tremble, & paroît vouloir s'entr'ouvrir. Il ſemble que le Ciel veuille venger la mort de Codrus. Mais voici qu'on l'amene.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CODRUS (*mourant, appuyé ſur les Gardes*)

ELISINDE (*allant au-devant de Codrus*)

MON Roi !

CODRUS.

Ne pleurez point ! C'en eſt fait.... J'ai rempli mon devoir.

ARTANDRE.

On ne peut te garantir de ta propre fureur ! Quelle rage !..

CODRUS.

Lis, & tu l'apprendras ! C'eſt-là ce que l'Oracle de Delphes vient de pro-

noncer. Lis.., & tremble ! (*il donne une feuille à Artandre, & on le place ſur un fauteuil*)

ARTANDRE.

De foibles menaces ne ſauroient encore m'intimider. (*il lit*)

« Quand verſé par la main d'ennemis furieux,
L'auguſte ſang d'un Roi fera rougir la terre,
Sa mort terminera les horreurs de la guerre,
Et ſes peuples alors ſeront victorieux ! »

Voilà donc ce qui t'a porté à chercher la mort : voilà ce qui t'a engagé à me conſerver la vie, lorſque tantôt ſa rage a levé le poignard ſur moi ? (*il montre Eliſinde*) Tu meurs, heureux dans ton erreur : tu crois que ta patrie va triompher maintenant. C'eſt ton envie qui prétend m'enlever la gloire de mourir le premier. J'en ſuis reconnoiſſant. Peut-être Apollon n'accomplira-t-il pas ſa promeſſe ! (*on entend le tonnerre dans le lointain*) Mais quelle nuit obſcurcit ces lieux ? Jupiter prétend-t-il que les Princes mêmes doivent le redouter ?

N'entends-je pas le tonnerre gronder dans le lointain ? La foudre éclate ! La terre tremble ! Des cris lugubres rempliſſent l'air ! On vient ! On accourt ! Un bruit confus frappe mes oreilles & m'épouvante ! Je tremble !.. Amis, ſecourez-moi.

SCENE X.

ARTANDRE, ELISINDE, PHILAIDE, CODRUS (*mourant*) LICAS, GARDES.

CLÉANTE (*avec précipitation, une épée nue à la main*)

SEIGNEUR, tout eſt perdu ! Un peuple inconnu pénetre dans la ville par la même porte où la mort de Codrus a conſterné les Athéniens. La victoire les ſuit. Venez, ſecourez-nous ; venez relever le courage des Doriens. Une terreur non accoutumée a rempli tous les cœurs. Les Dieux mêmes combattent pour nos ennemis. Ils s'approchent du palais, rien n'arrête

leurs pas. Les Doriens fuient, & meurent en fuyant. Ceux qui échappent au glaive, tombent par la foudre. L'orage excite en eux la crainte & la timidité. La plupart reſtent étendus ſur la pouſſiere. Beaucoup ſont diſperſés. On combat, on s'égorge, on meurt, on veut ſe venger en mourant ; on voit régner de tout côté la nuit & la mort. Hélas ! je n'ai pas le courage de tout exprimer. L'image de tant d'horreurs a frappé auſſi mon cœur d'angoiſſe. Je friſſonne ; l'ennemi s'avance ; les gardes cedent déjà, & la mort de Médon eſt ſuivie d'une vengeance ſoudaine. (*Artandre reſte immobile & conſterné*)

PHILAÏDE.

La mort de Médon ?

ELISINDE (*d'une voix plaintive*)

Mon fils !.. (*courageuſement*) Le Ciel protege Athènes !

CODRUS.

Je verrai donc encore le décret des Dieux accompli ! Je rends grâces au deſtin !

ARTANDRE.

Ciel irrité ! triomphe ! mais ne crois pas qu'Artandre ſuccombe encore. Venez, amis, venez mourir avec moi ! Souvent le déſeſpoir arrache la victoire (*il tire ſon épée*) lorſqu'on n'eſpere plus rien, & que tout autre ſecours nous manque. Mourons enſemble, amis, mais faiſons couler le ſang en mourant ! Les Dieux me plongent dans l'abîme, ils veulent que je périſſe. Ils me redêmandent le ſang des citoyens qui fut verſé pour moi. Par une fureur plus grande encore, je brave leur colere. Que ne puis-je vivre encore pour mériter leur vengeance par de plus inſignes forfaits ! (*Artandre, Licas, Cléante & les gardes ſortent, ayant leurs épées nues à la main*)

SCENE XI.

CODRUS (*mourant*) ELISINDE, PHILAIDE.

ELISINDE.

RENDRAI-JE grâces au deſtin? Plaindrai-je mes malheurs? Ma patrie eſt libre; mais hélas! mon fils n'eſt plus! Je ſuis interdite, confuſe; mon cœur eſt agité par un triſte mélange de joie & de douleur.

PHILAÏDE.

Le mien eſt vaincu par la douleur. O Médon! quel ſort cruel te fit courir ſi promptement à la mort? Peut-être ſerois-tu délivré dans un inſtant. Malheureuſe Athènes, à quoi te ſervent tes victoires, ſi déſormais dans les guerres, tu te trouves abandonnée de ce héros, ſi Médon & Codrus tombent? Quel Prince va régner? Quel héros pourra combattre pour toi? Le cri de la vic-

toire n'arrêtera point mes plaintes ; je ne veux plus rien entendre, ni de triomphe, ni d'allégreſſe. Mon cœur, qui oublie ſa patrie, la nature & la victoire, ne fait aucun cas d'un monde où Médon n'eſt plus.

CODRUS.

Suſpendez vos larmes, eſpérez, & ſoumettez votre volonté au Ciel. Lui ſeul peut calmer vos tourmens. Sa puiſſance opere ce qui nous paroît impoſſible. J'ai ſuivi ſes arrêts, & ſes deſſeins ſont accomplis. Ma mort approche !.. J'ignore quel pouvoir ranime encore mes forces, pour me donner le temps de voir les effets du décret des Dieux, & pour être témoin de votre bonheur. Je puis encore élever mes mains foibles & glacées vers le Ciel. Je lui demande avec larmes, de couronner ſans ceſſe ma patrie par la victoire & le bonheur. Puiſſent ſes Princes avoir toujours les ſentimens de Codrus ! Que jamais le vice ne profane le cœur des citoyens ! Que la vieilleſſe brille par

le courage, & la jeuneſſe par la modération ! Elle s'élevera par des victoires, mais plus encore par la vertu ! Je me ſens affoiblir. Un pouvoir inconnu retient encore dans les liens du corps mon eſprit, qui d'ailleurs eſt prêt à quitter ce monde.

ELISINDE.

Exaucez ſes vœux, Dieux qui nous protégez, & dont la puiſſance fait éclater les foudres pour venger Athènes ! Qu'Athènes triomphe ! Et toi, cœur navré, étouffe pour quelque temps ta trop juſte douleur. O mon fils ! tu peux maintenant du haut de l'Empirée contempler la victoire de ta patrie, & mes larmes. Tu es dégagé de tous les attributs de l'humanité & de toute foibleſſe, & libre de maux & de tourmens, tu baiſſes tes regards ſur moi. Inſpire-moi la grandeur d'ame néceſſaire, pour ſupporter mon malheur, & pour ne pas ſuccomber au milieu de l'allégreſſe publique. Ma tendreſſe t'élevera un monument éternel. Les citoyens d'Athènes l'arroſeront de leurs larmes, nos

vierges l'orneront de fleurs ; on te conſacrera des hymnes, mais ils ſeront ſouvent interrompus par des pleurs. Tu ſeras le génie tutélaire de ta patrie. Puiſſe ton eſprit dans toutes nos guerres précéder nos armées, & inſpirer la terreur à tous nos ennemis !

SCENE XII.

CODRUS, ÉLISINDE, PHILAIDE, MÉDON, NILÉUS, SUITE DE SOLDATS ARMÉS.

MÉDON.

NOUS ſommes libres & vainqueurs ! (*Elles courent l'une & l'autre au-devant de lui, & le conduiſent vers le fond du Théâtre, où eſt aſſis Codrus*)

PHILAÏDE.

C'eſt lui ! Il eſt vivant !

ELISINDE.

Mon fils !

PHILAÏDE.

O Médon ! quel bonheur !

CODRUS.

Approchez ! Quel Dieu vous rendit à Athènes ?

MÉDON.

Dans quel état, Seigneur, mon œil vous revoit il ? Notre victoire ne peut maintenant réjouir Athènes qu'à demi, voyant tomber notre Roi. Seigneur, la troupe des Thébains qui, comme je l'ai dit, s'étoit approchée de nos murs, eſt arrivée inopinément, conduits par une puiſſance immortelle. Les ténebres qui couvroient le ciel, le bruit effroyable, excité par la tempête, les Dieux qui avoient frappé de terreur le cœur des ennemis; tout leur permet de pénétrer courageuſement dans la ville, au moment que les gardes, deſtinées à me conduire à la mort, m'amenoient dans la place publique. Le glaive étoit déjà levé, lorſque tout-à-coup, celui qui devoit m'immoler eſt atteint d'une fléche dé-

cochée de loin, & étendu mort ſur la pouſſiere. Elle partoit de la main de Niléus, qui, animé d'une noble ardeur, s'étoit dégagé de ſes chaînes; alors je fus menacé du glaive meurtrier. On court égaré, confus, on s'effraye, & l'on me croit péri. C'eſt alors que le peuple Thébain commence à enfoncer courageuſement. Ils vouloient venger ma mort ſur tous les ennemis. Je me montre enfin, nous ſommes vainqueurs, tout tombe. Artandre, qu'on retient encore enchaîné, attend la mort, & tremble dans les fers. A la tempête, qui juſqu'alors nous avoit aidés à vaincre, ſuccede un calme doux & tranquille. La nuit eſt diſſipée. Le Ciel propice brille d'une ſérénité nouvelle. (*l'éclair paroît, & l'on entend le tonnerre à gauche du Théâtre*) Le tonnerre ſe fait entendre de nouveau; mais d'un autre côté, pour montrer la puiſſance des Dieux, & pour marque de leur faveur. La guerre & nos maux ſont terminés à la fois. Les Dieux ſont juſtes; Athènes eſt libre.

CODRUS.

Oui, c'en eſt fait!.. le tonnerre me l'annonce!.. Dieux! ce coup de foudre eſt le ſignal de vos bontés. Puiſſe-t-il frapper le cœur de chaque Roi qui s'oublie dans la proſpérité, & qui n'eſt point prêt à mourir pour ſes ſujets! Approchez-vous, Médon! vous ſeul êtes digne de régner à ma place. Que votre cœur ne s'égare jamais. Dans un rang élevé, la vertu eſt ſouvent en danger. Protégez ce peuple dont j'ai été le pere.

MÉDON.

Non, nul mortel n'eſt digne de régner après vous. Cette gloire eſt réſervée aux Dieux ſeuls, dont la puiſſance vient d'opérer tout ceci. Puiſſent-ils déſormais régner ſeuls ſur Athènes! Cette ville, à qui la liberté vient d'être rendue, ne reconnoîtra plus de maîtres. Et quel nom pourroit-on nommer après celui de Codrus? Je vais couler mes jours comme citoyen d'Athènes, dans un paiſible repos, & heureux par votre main... (*il ſe leve &*

donne la main à Philaïde) Ah ! cherche qui voudra le fardeau éclatant des couronnes ; mes vœux ſe bornent à mourir un jour ainſi que vous.

CODRUS.

C'eſt aſſez... Athènes eſt libre... & j'ai rempli mes devoirs. Adieu... Embraſſez-moi ! Vivez heureux, & ne m'oubliez jamais ! (*Médon & Eliſinde l'embraſſent*) Ne m'élevez point de monumens ſi ce n'eſt dans votre cœur ! Je meurs heureux ! Je ne ſens point de douleurs. (*à Philaïde*) Vivez, Princeſſe, & goûtez le bonheur. Vous pleurez, vous paroiſſez émue ! Dieux, dont la puiſſance gouverne les mortels, dégagez maintenant mon ame de ſes liens !.. O que ces derniers inſtans ſont doux ! Je ne goûtai point de ſemblable bonheur dans tout le cours de ma vie. Qu'il eſt beau de mourir lorſqu'on meurt pour la patrie ! Adieu. Mes forces s'épuiſent... Venez fermer doucement ma paupiere,.. La mort,..

ELISINDE.

Il expire... Recevez-le, grands Dieux! Son ame libre & dégagée monte au milieu de l'orage vers l'Olympe ! Ceſſez, plaintes & regrets ! Sa mort mérite l'admiration beaucoup plus que les larmes.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

25910